



**HAL**  
open science

## Les mots des sens/ Le sens des mots

Irina Tomières, Wilfrid Rotgé, Jean-Marie Merle

► **To cite this version:**

Irina Tomières, Wilfrid Rotgé, Jean-Marie Merle. Les mots des sens/ Le sens des mots. 2017. hal-03913348

**HAL Id: hal-03913348**

**<https://hal.science/hal-03913348>**

Submitted on 7 Feb 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## **LES MOTS DES SENS / LE SENS DES MOTS**



**Actes de la Journée d'études  
organisée par Irina Thomières le 3 octobre 2014**

Comité de rédaction : Irina TOMIÈRES, Wilfrid ROTGÉ, Jean-Marie MERLE

**Université Paris – Sorbonne, le 25 mai 2015**

Le but de la Journée était de réunir et de faire dialoguer des chercheurs spécialistes de diverses langues autour de la représentation linguistique des phénomènes liés à la perception, notamment la perception auditive (Georges Kleiber, Irina Kor-Chahine, Stéphane Viellard), olfactive (Pierre Frath, Irina Thomières) et tactile (Tatiana Bottineau). En outre, divers cadres théoriques ont été utilisés, rendant ainsi possible une réflexion d'une grande richesse, ce qui est un atout considérable de la Journée.

Georges Kleiber se penche sur la position de *bruit* et de *silence* – 'absence de bruit' vis-à-vis de l'opposition « massif – comptable ». Le chercheur dégage ainsi un certain nombre de propriétés, inattendues pour certaines d'entre-elles, du nom *silence* et du nom *bruit*. Il explique par là même certains paradoxes auxquels silence et bruit donnent lieu.

L'article d'Irina Kor Chahine porte également sur le domaine des bruits. L'auteur se consacre aux verbes qui, dans leurs emplois premiers, désignent les cris et les bruits émis par les représentants du monde animal au sens large, et qui, dans leurs emplois secondaires, s'appliquent également aux humains ou encore aux objets et aux éléments de la nature.

En examinant la phraséologie du mot *odeur* telle qu'elle apparaît dans un corpus de textes littéraires contemporains de l'époque où Marcel Proust rédigeait *À la recherche du temps perdu*, ou encore antérieurs, Pierre Frath arrive à la conclusion suivante. Parler et écrire de manière créative, c'est utiliser la langue en-dehors des phraséologies habituelles, mais en en tenant compte, pour partager une expérience neuve et originale.

Tatiana Bottineau propose un essai de classification des adjectifs russes en -ist- en recourant à des critères à la fois sémantiques et pragmatiques, formels et énonciatifs. Elle cherche, notamment, à préciser le rôle et le statut de l'instance locutive en charge de la perception sensorielle du monde et de sa représentation langagière.

Martine Dalmas se fixe pour objectif de donner une description syntaxico-sémantique des verbes de perception en allemand contemporain et de montrer qu'au-delà de leur diversité, on constate des liens entre les domaines perceptifs s'appuyant sur les spécificités constructionnelles des verbes concernés.

En analysant le verbe *slyšat'* en russe, Stéphane Viellard constate que ce verbe renvoie à une perception indifférenciée, globale, qui caractérise l'être vivant par opposition aux inanimés. La perception se spécialise avec les arguments du verbe. Cela permet à l'auteur d'émettre l'hypothèse selon laquelle *slyšat'* serait un verbe support ne conservant que le sème [perception], pour référer aux sens en fonction de l'objet de la perception. L'auteur compare également le verbe *slyšat'* et le verbe breton *klevout, klevet*, qui partagent la même étymologie. Il fait ainsi un constat important. Si *klevout, klevet* signifie « entendre » (percevoir par l'ouïe), ce verbe peut, lui aussi, avoir le sens de « sentir, percevoir par l'odorat ».

Enfin, Irina Thomières analyse les noms d'odeurs simples et composés en russe. Elle essaie de dégager les critères pragmatiques qui président au choix du locuteur entre un nom simple ou un nom composé. L'auteur propose également une classification des noms d'odeurs composés (nom d'odeur + substantif au génitif dit « spécifieur ») en fonction de la nature sémantique du spécifieur, qui correspond à la raison d'être de la sensation olfactive exprimée par tel ou tel nom d'odeur<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Nous remercions Elena Simonato pour la relecture attentive qu'elle a voulu faire des textes contenus dans ce recueil.

## Tables des matières

Georges KLEIBER, <i>Du silence au(x) bruit(s)</i> .	p.3
Irina KOR CHAHINE, Tanja MILOSAVLJEVIC, Paulina STOKOSA, <i>De la perception auditive au mot: fonctionnement des verbes de bruit associés aux animaux dans les langues slaves.</i>	p.19
Pierre FRATH, <i>Phraséologie de la perception et créativité linguistique. (La description des odeurs chez Proust)</i> .	p. 29
Tatiana BOTTINEAU, <i>Les modes de représentation du monde avec les adjectifs qualificatifs en -ist-</i>	p.46
Martine DALMAS, <i>Les verbes de perception en allemand: quelques cas de réversibilité.</i>	p.63
Stéphane VIELLARD, <i>Russe « slyšat' », breton « klevout » : confusion de sens ou synesthésie ?</i>	p.70
Irina THOMIÈRES, <i>Flagrantes fragrances. Les noms d'odeurs en russe.</i>	p.85

## Du silence au(x) bruit(s)

Georges KLEIBER (Université de Strasbourg & USIAS)

### Introduction.

Nous nous proposons d'aborder ici la troisième étape d'un parcours dans le monde de *silence* et le monde des *bruits* qui n'épouse pas le tracé des habituelles enquêtes lexicosémantiques. Nous n'avons en effet, de manière délibérée, ni emprunté les voies classiques des enquêtes lexicographiques et lexicologique ni recouru aux méthodes de la ou des linguistiques de corpus. Non pas que nous rejetions ce type d'approches. Elles nous paraissent tout à fait légitimes et fécondes, comme en témoignent les résultats foisonnants obtenus par la seconde dans le domaine du sens lexical. Et il est sûr qu'elles sont nécessaires à toute description dont l'ambition est de saisir pleinement la complexité sémantique d'une unité lexicale. Mais si nous avons choisi un autre chemin, c'est parce qu'il nous semblait que, pour des noms comme *bruit* et *silence*, tout particulièrement pour le second dont l'atypicité semble défier toute clôture définitoire, un chemin atypique pouvait donner accès à des aspects et facettes sémantiques de *silence* et *bruit* que n'auraient pas forcément permis d'atteindre les voies d'investigation classiques.

Notre première voie d'accès (Kleiber, 2010) a été l'opposition *abstrait / concret* : elle nous a servi à mettre en relief le statut de négation lexicale de *silence*, qui l'oppose asymétriquement à l'antonyme *bruit*. Nous avons montré que cette position « négative » qu'occupe *silence* dans le domaine « auditif » avait une double conséquence sur son fonctionnement. Au niveau syntagmatique, *silence* ne se combine pas avec des modificateurs impliquant la sonorité : au niveau paradigmatique, il ne donne pas lieu, comme *bruit*, à des dénominations ou désignations de sous-types « auditifs ».

Nous avons choisi, lors de notre deuxième étape avec Ammar Azouzi (Kleiber et Azouzi, 2011), le syntagme binominal *le silence de X*, dont nous avons étudié en détails les tenants et aboutissants sémantiques. Cette investigation nous a permis de faire ressortir les trois modes d'interprétation auxquels il donne lieu et, par une confrontation avec les structures correspondantes comportant *bruit*, de mieux cerner les traits qui l'opposent à *bruit*. Elle nous permettra aussi de préciser au début de cette troisième étape quel est le sens de *silence* que nous retiendrons pour notre analyse.

La porte d'entrée choisie pour cette troisième étape est l'opposition massif / comptable<sup>2</sup>, appliquée à *bruit* et à *silence* pris dans le sens de 'absence de bruit' (cf. *infra*). Le problème que nous essaierons de résoudre est celui de la position de *bruit* et de *silence* 'absence de bruit' vis-à-vis de cette opposition : sont-ils massifs ou comptables ou encore massifs et comptables ? La réponse à cette question nous amènera, comme on le verra, à

---

<sup>2</sup> Pour une mise au point sur la problématique *massif/comptable*, voir le n° 183 de *Langue française* (Kleiber, 2014 a).

dégager des dimensions et propriétés, inattendues pour certaines d'entre-elles, du nom *silence*, mais également du nom *bruit*, et à expliquer quelques-uns des paradoxes auxquels *silence* et *bruit* donnent lieu.

Notre parcours se déroulera en cinq parties, qui nous mèneront de la complexité sémantique de *silence* à la détermination de la nature de sa massivité en passant successivement par la mise en évidence des problèmes que pose l'application de l'opposition massif / comptable aux noms *silence* et *bruit*, l'analyse de l'ambivalence intrinsèque 'massif / comptable' de *bruit* et celle de la monovalence massive de *silence*. Chemin faisant, seront mis en lumière, non seulement des aspects inédits de la sémantique de *silence* et de *bruit*, mais également des côtés généralement oubliés du fonctionnement de l'opposition massif / comptable elle-même.

### 1. En guise d'entrée en matière : *silence* = 'absence de bruit'

Le sens de *silence* que nous retiendrons pour notre analyse est celui où il a comme antonyme *bruit* et signifie donc 'absence de bruit, -i- soit dans un lieu, -ii- soit de la part d'une entité animée (ou de certains objets)'. Le cas -i- est celui du SN en interprétation micro-structurelle<sup>3</sup> :

*Le silence de la forêt*

Le cas -ii- celui du SN

*Le silence du moteur*

*Le silence du chat / de Paul*<sup>4</sup>

Avec -i-, c'est une relation de localisation qui unit *silence* à *forêt*, alors que dans -ii-, le moteur apparaît, non comme un lieu caractérisé par le silence, mais en quelque sorte comme « l'auteur » du silence<sup>5</sup>. L'interprétation « localisante » admet pour glose *il n'y a pas de bruit dans X* :

*Il n'y a pas de bruit dans la forêt* → *le silence de la forêt*

alors que l'interprétation où X apparaît comme étant la « source » du silence se laisse gloser par *X ne fait pas de bruit* :

*Le moteur/ Le chat / Paul ne fait pas de bruit* → *le silence du moteur/ du chat / de Paul*

On soulignera que les lexicographes n'ont généralement pas relevé l'interprétation de type -ii, celle où *silence* s'emploie à propos d'êtres humains (et de certains objets, cf. *moteur*) pour signifier l'absence de bruit de leur part. Leur organisation du sens de *silence* (voir, par exemple, *le Petit Robert* ou *Le lexique actif du français* de Mel'čuk et Polguère, 2007 : 412-

---

<sup>3</sup>Bartning (1992, 1996 et 1998) parle d'interprétation *prototypique* par opposition à l'interprétation *pragmatique* ou *discursive* des SN binominaux en *de*.

<sup>4</sup>Le SN *le silence de Paul* est ouvert à l'interprétation 'Paul ne fait pas de bruit' et à celle où il signifie 'Paul ne parle pas' ou 'Paul se tait' Seule la première est pertinente pour notre propos.

<sup>5</sup>Pour un traitement détaillé des deux situations, voir Kleiber et Azzouzi (2011).

414) présente en effet, à côté du sens technique « musical » de *silence* (cf. 'absence de son ou signe musical la représentant'), qu'illustre un énoncé comme :

*Tu as oublié le silence à la fin de la troisième mesure*

une opposition entre le silence conçu comme « absence de son ou de bruit qui caractérise l'état d'un lieu » illustré par :

*Le silence régnait dans la salle*

et le silence conçu, soit comme le fait de ne pas parler :

*Il ne faut pas parler. Le silence est de rigueur*

*Paul se tut, mais son silence ne dura pas longtemps*

soit, à un niveau plus abstrait, comme le fait de taire ou de ne pas révéler quelque chose (une opinion, un secret, etc.) :

*Le silence du gouvernement alimente les rumeurs*

Comme on le voit, une telle division, ne laisse guère de place à -ii-, c'est-à-dire au silence d'un X « qui ne fait pas de bruit », l'interprétation « non localisante » de *silence* étant réservée aux seuls sous-cas de « ne pas parler ». Or, comme le montrent les exemples avec *moteur* ou *chat* et celui de *Paul* dans une de ses interprétations, ou encore le SP *en silence* dans un énoncé tel que :

*Nous marchions en silence* (dans le sens de 'ne pas faire de bruit')

on ne saurait - c'est le cas de le dire - passer sous ... silence l'emploi -ii-. Ce qui unit, rappelons-le, -i- et -ii- c'est leur opposition commune à *bruit* et c'est cette opposition commune à *bruit* qui est à l'origine de notre choix de nous en tenir à ce sens du N *silence* compris comme 'absence de bruit(s)'. Il ne s'agit pas de polysémie, précisons-le, mais de sens sous-déterminés, alors qu'avec l'interprétation 'ne pas parler', on a bien affaire à de la polysémie et non plus seulement de sous-détermination : il s'agit bien d'un sens différent.

L'interprétation d'un SN binominal tel que :

*Le silence du bateau*

permet de résumer notre entrée en matière. Il donne en effet lieu aux trois interprétations évoquées ci-dessus. Il peut se comprendre soit comme :

-i- 'il n'y a pas de bruit dans le bateau'

-ii- 'le bateau ne fait pas de bruit'

-iii- par métonymie, 'le bateau ne répond pas/plus'

Même si nous toucherons à l'interprétation -iii-, notre propos concernera avant tout, comme annoncé, le sens de *silence* qui permet les lectures -i- et -ii-, à savoir *silence* = 'absence de bruit'.

## 2. De quelques problèmes.

Notre entreprise nécessite une justification. On peut en effet se demander s'il est bien utile de s'arrêter encore sur le statut comptable ou massif des noms *silence* et *bruit*, étant donné qu'il ne semble pas poser de difficultés particulières.

*Silence* apparaît clairement comme étant intrinsèquement massif. Il refuse le pluriel et les déterminants révélateurs du statut comptable et accepte, par contre, sans difficulté, ceux qui correspondent au statut massif. C'est ainsi qu'il se laisse déterminer par les marqueurs de la massivité que sont *du* et *un peu de* :

*Vous faites trop de bruit. Du silence, s'il vous plaît !*

*Il faut du / le silence pour travailler*

*Vous faites trop de bruit. Un peu de silence, s'il vous plaît !*

mais ne se met pas au pluriel, ne s'accorde pas avec l'article indéfini, quand il est non modifié, ni avec les déterminants de la pluralité comme *des*, *plusieurs*, *quelques*, adjectifs numéraux cardinaux, etc. :

*J'aime le silence* versus *\*J'aime les silences*

*Le silence de la forêt* versus ? *Les silences de la forêt*

*\*Vous faites trop de bruit. Un silence, s'il vous plaît !*

*\*Vous faites trop de bruit. Des / deux silences, s'il vous plaît !*

*\*Il faut un / des / deux / plusieurs silence(s) pour travailler.*

Il existe, certes, des emplois de *silence* avec les déterminants indicateurs de la comptabilité, mais ces emplois ne relèvent plus du sens 'absence de bruit', mais de celui de 'ne pas parler'. Ils renvoient alors à des intervalles ou moments de la chaîne parlée pendant lesquels il n'y a pas de parole<sup>6</sup> :

*Je n'aime pas les silences qui ponctuent le sermon du curé sur la chaire.*

*La conversation traîna, entrecoupée de quelques / plusieurs / trois / beaucoup de silences.*

*Il n'y eut qu'un seul silence au milieu de son discours.*

Une précision supplémentaire. Le fait que les emplois de *silence*-'absence de bruit' avec les déterminants de la comptabilité apparaissent comme déviants interdit par avance de considérer ceux où il se lie aux déterminants de la massivité comme étant des emplois « seconds » dérivés par transfert d'un emploi premier comptable. C'est dire d'une autre manière que *silence* est un nom intrinsèquement massif. Pour *silence*, l'affaire semble donc dans le sac.

Elle l'est toutefois un peu moins lorsqu'on aborde la situation de *bruit*, dans la mesure où cet antonyme de *silence* ne se comporte pas tout à fait de la même manière que *silence*. Il

---

<sup>6</sup> A raccrocher à cet emploi les sens techniques « musicaux » de *silence*, déjà évoqués ci-dessus, où *silence* est compris (i) comme 'une interruption des sons au milieu de la chaîne musicale' et (ii) comme les signes de notation musicale représentant (i) (voir *supra*).

paraît, certes, lui aussi intrinsèquement massif, comme en témoignent ses affinités avec les déterminants de la massivité *du, un peu de, peu de + N* (singulier), *beaucoup de + N* (singulier) :

*Il y a du / un peu de / peu de / beaucoup de bruit dans le dortoir.*

Il ne semble en effet guère nécessaire de recourir à une « machine » de transfert pour expliquer de tels emplois. Par contre, chose plus curieuse, contrairement à *silence* (cf. *supra*), il ne regimbe nullement à se combiner, dans la même situation, avec les déterminants révélateurs de la comptabilité. Il accepte dans difficulté, c'est-à-dire sans « coup de force » interprétatif, *un, des, plusieurs, peu de + N* (pluriel), *beaucoup de + N* (pluriel), ce qui donne à croire qu'il est aussi intrinsèquement comptable :

*Il y a un bruit dans le dortoir qui m'empêche de dormir.*

*Il y a beaucoup de bruits dans la rue .*

*Les bruits de la forêt.*

Il s'ensuit deux questions. Premièrement, comment *bruit* peut-il être à la fois intrinsèquement massif et intrinsèquement comptable ? Deuxièmement, comment expliquer qu'il n'en va pas de même pour son antonyme *silence* ?

Il y a une autre raison encore qui pousse à ne pas refermer le dossier. La divergence que l'on observe entre *silence* et *bruit* face à l'opposition massif / comptable pousse à se pencher de plus près sur la massivité intrinsèque de *silence*. Il ne suffit en effet pas de dire que *silence* est un nom massif. Il faut encore préciser en quoi consiste sa massivité. Comme il ne s'agit manifestement pas d'un nom de matière, la chose est moins facile qu'il n'y paraît. Elle est d'autant plus délicate que l'origine de la massivité de *silence* ne semble pas être la même que celle de la massivité de l'antonyme *bruit*, ce qui à nouveau pose problème.

Il y a enfin une troisième raison : comment rendre compte de l'apparition obligatoire de l'article indéfini lorsque *silence* se trouve accompagné d'un modificateur :

*Il faut du silence pour travailler.*

*\*Il faut un silence pour travailler.*

*Il faut un silence total / de moine pour travailler.*

*\*Il faut du silence total / de moine pour travailler.*

*\*Un silence régnait dans la forêt.*

*Un silence absolu / inquiétant / de mort régnait dans la forêt*

Toutes ces questions, on le voit, invitent à remettre l'ouvrage sur le métier et à voir de plus près comment *silence* et *bruit* se comportent sur les terres du massif / comptable. Toutes ne seront toutefois pas abordées ici. Nous traiterons celle qui concerne le caractère intrinsèquement mixte (massif / comptable) de *bruit* et celle qui pose le problème de l'identification de la massivité de *silence* ? Celle qui se rapporte à l'apparition du déterminant *un* en cas d'expansion de *silence* ne sera pas prise en compte ici, parce que nous l'avons déjà

traitée en partie ailleurs (Kleiber, 2014 b) en étudiant le comportement des noms de propriétés modifiés.

Nous commencerons par le premier problème, celui qui a trait à la double nature de *bruit*, à la fois intrinsèquement massif et comptable, face au mono-statut massif de *silence*. Comment *bruit* peut-il être à la fois massif et comptable ?

### 3. *Bruit* massif et *bruits* comptables.

Si l'on peut entendre *du* bruit comme *des* bruits, sans supposer une opération de transfert de l'un à l'autre, c'est parce que la massivité et la comptabilité sont liées au nom *bruit* de manière inhérente, comme elles le sont à un nom tel que *pain* (cf. *J'ai acheté du pain* versus *J'ai acheté un pain*). Ce double statut intrinsèque du nom *bruit*, à la fois comptable et massif, n'est toutefois pas le même que celui du nom *pain*.

Avec *pain*, la massivité (*du pain*) et la comptabilité (*un pain*) s'opposent sur le même niveau, celui du formatage de leurs occurrences. L'emploi du massif dans *J'ai acheté du pain*, par exemple, renvoie à une occurrence de pain qui n'a pas de limites ou de bornes intrinsèques : c'est la situation d'occurrence<sup>7</sup> (cf. *j'ai acheté ...*) qui, en limitant la quantité de *pain*, crée en même temps l'occurrence de *pain*. *Un pain*, par contre, renvoie à une occurrence de pain présentée comme ayant des limites inhérentes, c'est-à-dire présentée comme déjà constituée ou conditionnée en occurrence indépendamment de la situation dans laquelle elle se manifeste. Ce n'est pas le fait d'acheter un pain qui « forme » l'occurrence de pain achetée. C'est ce formatage intrinsèque qui permet de compter combien de pains il y a dans une situation d'occurrence (dans l'exemple cité, combien de pains j'ai achetés). On voit ainsi qu'avec *du pain* / *un pain*, on ne change pas de niveau lorsqu'on passe du massif au comptable. On reste dans les deux cas au niveau du formatage des occurrences : avec *un pain*, le formatage est préconstitué —ce n'est que le nombre d'unités de pains que délimite la situation d'occurrence— alors qu'avec *du pain*, il n'y a pas de tel préconditionnement occurrenceiel, c'est la situation d'occurrence elle-même qui, en limitant la quantité de pain, porte à l'existence une occurrence massive de pain<sup>8</sup>.

Avec *du bruit* / *des bruits*, il n'en va plus de même. Le massif *du bruit* marque l'absence de délimitation pour l'intensité de l'occurrence de bruit. Qu'il s'agit bien de la dimension 'intensité' est prouvé par l'interprétation des SN *beaucoup de bruit*, *peu de bruit* et *un peu de bruit* :

---

<sup>7</sup> Pour plus de détails sur les notions d'occurrence et de situation d'occurrence, voir Kleiber (2011 a et b, 2012 a, 2013 a, 2014 c et d et 2015).

<sup>8</sup> Précisons que, si elle crée, par la limitation quantitative apportée, l'occurrence d'un nom concret massif, la situation d'occurrence ne délimite pas elle-même les bornes précises et donc la forme exacte que présente l'occurrence: celle-ci peut être très variable (cf. une tranche de pain, une mie de pain, un morceau de pain, etc.), et peut être discontinue, c'est-à-dire constituée de « parties » séparées (*du pain* dans *j'ai acheté du pain* peut renvoyer à une baguette + deux miches + un demi-pain long, etc.).

*Il y avait beaucoup de / peu de / un peu de bruit dans la salle.*

Si le comptable *un bruit / des bruits / plusieurs bruits* s'opposait sur la même dimension de l'intensité à *du bruit* massif, il devrait marquer une détermination du degré d'intensité laissé non déterminé par le massif *du bruit*. Ce n'est évidemment pas cela qui est mis en jeu par des SN tels que *un bruit / des bruits / plusieurs bruits*, etc. Ce qui se trouve compté, ce n'est pas le nombre de degrés d'intensité sonore d'un bruit, mais le nombre de variétés ou de sortes de bruits. Il s'agit donc d'une comptabilité qualitative qui repose sur l'existence de types de bruits qui peuvent se manifester dans une situation d'occurrence. On retrouve semblable comptabilité avec d'autres noms, soit sans transfert, c'est-à-dire intrinsèquement, comme avec *sentiment, odeur, couleur*, etc., soit avec transfert — on fait intervenir alors le *trieur universel* de Bunt (1985) (cf. *J'ai goûté trois vins = 'j'ai goûté trois types de vins'*). *Bruit* comptable relève du premier type : il renvoie intrinsèquement à une répartition en sous-catégories de bruits, ce qui donne lieu à une opposition massif / comptable tout à fait particulière, puisque, comme nous venons de le voir, elle ne s'effectue pas sur la même dimension, comme pour *pain*. Le massif est pertinent au niveau de l'intensité, la comptabilité l'est au niveau de la division en sous-espèces de bruits. La comptabilité de *bruit* n'exclut ainsi pas sa massivité, puisque celle-ci est d'un ordre différent : si j'entends des bruits, ils peuvent être forts, faibles, etc. S'ils sont bornés qualitativement, ils ne le sont pas du point de vue de l'intensité. La question que soulève le double statut de *bruit* est donc réglé, mais cette solution s'accompagne d'un résultat supplémentaire : la mise en évidence d'un cas de figure, sur laquelle la littérature consacrée à l'opposition massif / comptable ne s'est guère penchée, celui de l'existence de noms qui sont de manière inhérente comptables et massifs, mais sur des plans différents.

#### **4. Pourquoi *silence* n'est pas comptable comme *bruit*.**

Reste à expliquer pourquoi *silence*, bien qu'antonyme de *bruit*, ne présente pas cette ambivalence qui caractérise *bruit*. Pourquoi *silence* ne connaît-il pas une comptabilité<sup>9</sup> variétale semblable à celle de *bruit* ? La raison en réside dans l'asymétrie qui caractérise la relation *bruit – silence*. *Bruit* suppose une perception auditive qui donne lieu à une possible distinction des stimuli sonores perçus. *Bruit* implique donc l'existence de sous-catégories ou variétés de bruits. Son sens même, tout comme celui d'*odeur* (Kleiber, 2011 b, 2012 b, 2013 b et c)<sup>10</sup> comme en témoignent, d'une part, l'existence d'un grand nombre d'hyponymes, c'est-à-dire celle de véritables *noms de bruits*, et, d'autre part, celle de la construction *bruit +*

---

<sup>9</sup> Rappelons qu'avec le sens de 'ne pas parler' il peut être comptable, mais non pour compter des types de silence, mais des moments ou intervalles de silence.

<sup>10</sup> *Odeur* se différencie de *bruit* en ce qu'il n'a quasiment pas d'hyponymes, c'est-à-dire des noms d'odeurs.

*de + N* (à *N* non déterminé) qui sert à identifier le type de bruit émis comme, du côté des odeurs, le syntagme *odeur de N* permet d'identifier l'odeur ressentie<sup>11</sup>.

Il n'en va évidemment pas ainsi pour *silence*. Comme il marque fondamentalement l'absence de perception auditive, il n'offre pas matière à distinction auditive comme le fait *bruit*. Partant, il ne peut avoir cette comptabilité de sous-catégories intrinsèquement attachée à *bruit*. De là, provient l'absence d'hyponymes de *silence* similaires aux hyponymes de *bruit* : il n'y a ainsi pas de noms de silence comme il y a des noms de bruits<sup>12</sup>. Et il n'y a pas non plus de constructions catégorisantes *N1 de N2*<sup>13</sup> qui seraient identificatrices d'un type de silence comme il y en a pour *bruit* (et pour *odeur*) :

? *Un silence de voiture.*

*Un bruit de voiture (qui démarre / qui freine / dérape).*

*Une odeur de rose.*

Conséquence de cette absence de sous-catégories de *silence* : la difficulté de se combiner avec des indicateurs comme *une sorte de* :

?*Il y a différentes sortes de silence.*

*Il y a différentes sortes de bruits.*

et celle d'avoir, face à un syntagme binominal en *de* comportant *bruit* au pluriel, un syntagme équivalent comportant *silence* :

*Les bruits de la forêt.*

? *Les silences de la forêt*<sup>14</sup>.

*Le silence de la forêt.*

C'est pour la même raison qu'il est impossible de s'interroger sur le « type », la « variété » ou encore la « nature » du silence, comme on peut le faire à propos du bruit. Face à *quel bruit ?*, l'interrogation *quel silence ?* en interprétation taxinomique ne semble ainsi guère appropriée :

*Quel bruit ?* (= quel type de bruit)

?*Quel silence ?* (= quel type de silence)

---

<sup>11</sup> Pour les odeurs, nous avons appelé ce type de construction *construction de catégorisation des odeurs* (CCO) (Kleiber, 2013 b et c).

<sup>12</sup> Le Petit Robert donne toute une série de « mots désignant des bruits » : *bourdonnement, brouhaha, bruissement, chuintement, clapotis, claquement, cliquetis, craquement, crépitement, etc.*

<sup>13</sup> On a bien des SN binominaux comme *un silence de mort* ou *un silence de cathédrale*, mais il ne s'agit pas de véritables sous-catégories de *silence*, mais d'emplois intensifs (voir ci-dessous) : *un silence de mort* signifie que rien ne bouge et ne fait donc de bruit comme si tout était mort et *un silence de cathédrale* que le silence est comme celui d'une cathédrale.

<sup>14</sup> Uniquement déviant en interprétation *prototypique* (Bartning, 1992 et 1996), c'est-à-dire en interprétation micro-structurale, où le SN binominal *N1 de N2* s'interprète à partir des seuls traits inhérents de *N1* et de *N2*. En interprétation macro-structurale ou *pragmatique* ou encore *discursive*, selon les termes de Bartning, le pluriel est bien entendu possible, puisqu'il peut alors être justifié par des informations extérieures.

Se révèlent aussi incongrues des interrogations similaires portant sur la « nature » du silence : ? *C'est quoi comme silence ?*

*C'est quoi comme bruit ?*

?*C'est un silence de quoi ?*

*C'est un bruit de quoi ?*

?*Quel est ce silence ?*<sup>15</sup>

*Quel est ce bruit ?*

Le constat qu'il n'y a pas de construction de catégorisation *N1 de N2* semblable à celle que connaissent les bruits et les odeurs débouche sur la mise en relief d'une autre caractéristique de *silence* par rapport à *bruit*. Dans les constructions *un bruit de voiture (qui démarre)* et *une odeur de rose*, l'élément régi par la préposition n'est un spécificateur catégoriel que parce qu'il passe ou peut passer pour être la source d'un bruit ou d'une odeur caractéristique :

*Une voiture qui démarre a un bruit caractéristique.*

*Les roses ont une odeur caractéristique.*

Il faudrait préciser les contraintes qui pèsent sur ces constructions de catégorisation et insister sur la distinction — habituellement négligée — qu'il y a à faire entre source générique et source effective du bruit particulier ou de l'odeur particulière perçus (voir Kleiber, 2012 b, 2013 b et c et Kleiber et Vuillaume, 20011). Mais nous ne nous développerons pas ici cet aspect des choses. Ce qui nous retiendra, par contre, c'est le fait que l'impossibilité pour *silence* de s'intégrer dans de telles constructions de catégorisation, non seulement montre qu'il n'y a pas de sous-catégories de silence, mais met en évidence une autre asymétrie entre *bruit* et *silence* : contrairement aux bruits (et aux odeurs), le silence n'a pas de source. Alors qu'il y a toujours quelque chose ou quelqu'un qui fait du bruit, il n'y a pas quelqu'un ou quelque chose qui « fait » silence<sup>16</sup>. Ceci signifie que *bruit*, mais non *silence* renvoie à un phénomène sémiotiquement indexical. Semblable à la fumée qui est un indice de l'existence d'un feu qui en est la cause ou au tonnerre qui indique qu'il y a eu un éclair ou encore à une odeur qui signale l'existence de quelque chose qui « sent », le bruit ou les bruits sont des indices ou encore des *symptômes* de ce qu'il y a quelqu'un ou quelque chose qui fait (volontairement ou involontairement) des mouvements qui font naître le ou les bruits.

Trois points sont à préciser pour éviter tout malentendu. Premièrement, la « cause » du bruit ou des bruits n'est pas la chose ou la personne qui fait du bruit, mais c'est le « faire » de la chose ou de la personne, c'est-à-dire ce que nous appelons par commodité le *mouvement* que fait X qui est à l'origine du ou des bruits. C'est la raison pour laquelle dans la

---

<sup>15</sup> Possible, avec l'interprétation *que signifie ce silence ?*.

<sup>16</sup> Précisons deux choses : il ne s'agit ni du sens de silence = « se taire » ni, bien entendu, de l'expression *X faire silence* (où quelqu'un obtient que d'autres cesses de faire du bruit ou de parler).

construction de catégorisation *un bruit de N*, il faut préciser bien souvent par un prédicat modificateur de N quel est le « mouvement » en question opéré par N. Un N qui ne « bouge » pas n'a normalement pas de bruit. Ainsi :

*Un bruit de voiture*

suppose au moins que le moteur est en marche. Une voiture au repos au garage ne fait évidemment pas de bruit. Et si l'on entend préciser le type de bruit selon le type de « mouvement » effectué, il faut expliciter le mouvement en question (cf. ci-dessus *une voiture qui dérape / freine*, etc.). Si différents bruits sont possibles pour un même « auteur », il est souvent nécessaire de préciser quel est le mouvement responsable du bruit en question, la mention seule de l'auteur s'avérant insuffisante. Ainsi a-t-on difficilement :

?*Un bruit d'eau*<sup>17</sup>

mais plus facilement des SN avec des expansions qui, parce qu'ils lient « mouvement » et bruit produits, apportent la spécification exigée :

*Un bruit d'eau qui clapote / qui ruisselle / goutte*

Le deuxième point est qu'il n'est pas nécessaire de voir quel le mouvement de X auquel est rattaché indexicalement le bruit perçu. La notion sémiotique d'*index* s'applique précisément aux cas où l'objet qui est signifié indexicalement par le signe indexical n'est pas immédiatement perceptible<sup>18</sup>, dans les cas donc où l'*index* ou *symptôme* révèle une entité (ou un phénomène) caché, non directement accessible, comme l'illustre clairement le phénomène de la fièvre qui est le symptôme d'un état non normal<sup>19</sup>. Le point important est qu'une telle relation autorise le détachement du bruit par rapport à sa source : on peut percevoir le bruit détaché de la source (mouvement de X) qui l'a produit. Avec le silence nulle dépendance ontologique et nul détachement par rapport à une source.

Troisième et dernier point, le fait que *bruit* renvoie à un phénomène indexical ne signifie pas que *bruit* est lui-même indexical. *Bruit* est semblable en cela à *fumée*, *tonnerre* ou *odeur* : même s'il dénote un phénomène indexical, il n'est sémantiquement pas un signe linguistique indexical. Comme les noms *fumée*, *tonnerre* et *odeur*, il a un sens symbolique, mais qui renvoie à une entité, à savoir le bruit, qui lui est une entité indexicale en ce qu'il est produit par un mouvement fait par un X. Là, on le voit, *bruit* retrouve son compère *silence* qui, bien entendu, est aussi un signe symbolique et non indexical.

## 5. Quelle est la massivité de *silence* ?

La deuxième difficulté que nous avons relevée ci-dessus a trait à la détermination de la massivité de *silence*. Généralement, on ne s'arrête guère sur ce problème, parce que les noms

---

<sup>17</sup> A noter qu'on a fort bien le SN *Le bruit de l'eau*, ce qui met en relief le rôle que jouent les constructions de catégorisation du type *N1 de N2*.

<sup>18</sup> Voir ici les interjections et l'exclamation en général qui sont le signe indexical d'une émotion qu'on ne perçoit pas directement (Kleiber, 2006).

<sup>19</sup> Voir aussi le tonnerre, où bien souvent on n'a pas perçu l'éclair qui le précède.

qui servent d'illustration à l'opposition massif / comptable sont des noms concrets matériels (cf. *sable, eau, vin* vs *chien, vélo, arbre*, etc.), qui, en tant que tels, donnent lieu à une massivité ou comptabilité qui est transparente : si *sable* est massif, alors que *chien* est comptable, c'est parce qu'une occurrence de *sable* n'a pas de forme intrinsèque, tandis qu'une occurrence de *chien* en a une. Avec des noms non concrets, dans le sens de « non matériels », les choses ne sont pas aussi simples, l'absence de substance rendant les choses un peu plus délicates. Nous avons vu que pour *bruit*, la massivité résidait dans l'absence de limites pour l'intensité sonore. On s'attendrait donc à ce qu'il en aille de même pour son antonyme *silence*, étant donné qu'il se place dans le champ de la perception auditive. Mais là encore il n'en va pas tout à fait ainsi.

La situation est, il faut bien le reconnaître, complexe. La raison en est la quasi-absence de dimensions intrinsèques de *silence*. Contrairement à *bruit* auquel s'attache l'éventail des dimensions qui s'attachent aux sons et qui permettent de les distinguer, *silence* ne répond pas à de semblables distinctions qualitatives, puisqu'il représente l'absence de bruit et donc aussi l'absence de ces dimensions distinctives.

L'hypothèse de l'intensité peut malgré tout être envisagée. Le fait que *silence* soit l'antonyme de *bruit* peut en effet inciter à attribuer également à *silence* une indétermination d'intensité. Contribuent à cette idée l'existence de qualificatifs « intensifs » comme *un silence absolu, complet, total*, qui servent à exprimer qu'il n'y a pas de bruit du tout et l'emploi de *un peu de silence* pour signifier 'un peu moins de bruit'. Mais cela n'est pas suffisant pour assigner à *silence* une massivité d'intensité. On notera, en premier lieu, que *un peu de silence* peut, à côté de 'un peu moins de bruit', aussi signifier 'un (court) moment de silence' — nous y reviendrons ci-dessous — ce qui tire alors la massivité du côté temporel. En deuxième lieu, on soulignera que *un silence absolu / complet / total* et *un peu de silence* (dans le sens d'intensité) répondent en fait à un modèle de quantification fondé sur celui de *bruit* :

*un silence absolu / complet / total* = 'il n'y a pas de bruit du tout'

*un peu de silence* = 'un peu moins de bruit'

Fait significatif, la détermination de *silence* par *beaucoup de* est très rare, alors qu'elle est très fréquente avec *bruit*. Il en va de même pour l'exclamatif *que de N !* qui n'est possible qu'avec *bruit* :

?*Que de silence !*

*Que de bruit !*

alors que l'exclamatif qualitatif *Quel N !* convient aux deux :

*Quel silence !*

*Quel bruit !*<sup>20</sup>

---

<sup>20</sup> Ce qui tend à montrer que *Que de N !* et *Quel N !* ne se confondent pas totalement lorsqu'il s'agit de noms non concrets.

Ces trois observations fragilisent l'hypothèse d'une massivité par la non saturation de l'intensité. Celle-ci est rendue d'autant plus difficile que la notion de silence, en tant qu'absence de bruit, est *a priori* éloignée de toute gradation : s'il y a du bruit, il n'y a pas de silence et s'il y a du silence, il n'y a pas de bruit. On comprend du coup que, lorsque le haut degré s'installe avec l'emploi des intensifs *absolu*, *complet* et *total* (cf. *supra*), c'est par l'intermédiaire du gradatif *bruit* : s'il ne peut y avoir théoriquement plus ou moins de silence, il peut y avoir par contre plus ou moins de bruit et donc pas de bruit du tout, c'est-à-dire un silence absolu ou total. Ce n'est pas pour autant que *silence* est un nom massif à intensité indéterminée.

La piste temporelle, évoquée ci-dessus, semble en effet beaucoup plus pertinente : elle conduit à interpréter la massivité de *silence* comme une indétermination de la durée et à postuler donc le temps comme étant la dimension sur laquelle elle coulisse. C'est dire que *du silence* répond à une durée indéterminée de silence.

Ce qui explique le caractère temporel de la massivité de *silence* réside dans la relation asymétrique qu'il entretient avec *bruit* : c'est le silence qui se trouve interrompu ou brisé par le bruit ou les bruits et non l'inverse, c'est-à-dire ce n'est pas le bruit qui se trouve appréhendé comme étant brisé ou coupé par le silence. Le silence est en effet considéré comme un état qui dure tant qu'il n'y a pas de bruit, alors que le ou les bruits ne sont pas appréhendés comme étant des durées sonores que vient couper le silence<sup>21</sup>. La durée est ainsi une dimension basique du silence, dimension sans laquelle il n'existerait pas et qui ne se trouve pas intrinsèquement bornée. Il n'y a en effet pas d'intervalle de silence préformaté, c'est-à-dire d'unités de silence conçues comme bornées *a priori*, puisque seul le bruit ou les bruits viennent briser, de manière contingente, le silence et peuvent ainsi former des intervalles, espaces ou « morceaux » de silence également contingents, c'est-à-dire non préconstruits, mais délimités par la situation d'occurrence<sup>22</sup>.

On rappellera d'abord en faveur de notre analyse que l'interprétation de *un peu de silence* n'est pas forcément intensive, mais peut correspondre à 'un [court] moment de silence'<sup>23</sup>. Comme *un peu de* est un révélateur du massif (Hilgert, 2014), cette interprétation de *un peu de silence* est un argument non négligeable pour reconnaître à *silence* une massivité de nature temporelle. Mais il y a un argument qui est beaucoup plus fort, c'est celui que constitue le type de substantifs quantificateurs (Benninger, 1999) que peut prendre *silence* pour apparaître sous l'habit d'unité. Ces substantifs, lorsqu'ils s'appliquent aux noms

---

<sup>21</sup> Sauf, bien entendu, dans le sens de *silence* = 'ne pas parler', où les silences viennent interrompre non pas le ou les bruits, mais le cours de la chaîne parlée.

<sup>22</sup> On soulignera une nouvelle fois que c'est juste le contraire avec l'emploi de *silence* dans le sens de 'ne pas parler', emploi où le silence peut s'installer, comme le bruit le fait dans le silence, dans la chaîne discursive et donner ainsi lieu à des unités préconstituées de *silence*, pouvant donc être comptées. Dans ce cas, ce n'est pas la parole qui rompt le silence, mais le silence qui interromp la parole.

<sup>23</sup> Il peut sans doute aussi correspondre à une interprétation mêlant les deux sens.

massifs<sup>24</sup>, ont pour rôle de borner les entités massives (Van de Velde, 1995 et Benninger, 1999) en spécifiant ou la forme (*une goutte d'eau*) ou la « quantité » de l'occurrence massive à laquelle on les applique, soit directement par un nom de mesure (*un litre d'eau*), soit indirectement (*un verre d'eau*). Ils permettent donc — et c'est là ce qui les rend précieux — de révéler par leur sens propre en quoi consiste la massivité de l'entité massive à laquelle ils s'appliquent. Pour *silence*, il s'agit de substantifs temporels qui, parce qu'ils apportent des bornes à la durée de l'occurrence de silence, mettent en évidence que la dimension massive de *silence* qui se trouve bornée est bien celle du temps. On aura ainsi *un moment de silence* ou, avec des noms de mesure de temps, *une minute / une heure de silence*. Le point important est que *bruit*, même s'il s'inscrit dans le temps, accepte difficilement ce type de substantif quantificateur. La quantification temporelle précise par *une minute / une heure* ne lui est, certes, pas inconnue, mais elle est beaucoup moins naturelle qu'avec *silence*, comme le montre l'opposition entre les énoncés suivants :

*J'aime les heures de silence qu'offre la nuit*

*Je déteste les heures de bruit que nous réserve la grande ville.*

et, bien souvent construite sur le modèle de *silence*, comme *une minute de bruit* que l'on voit apparaître çà et là dans des manifestations en écho ludique et contestataire à la traditionnelle et commémorative *minute de silence*. On notera surtout en faveur de notre hypothèse que *bruit* ne paraît pas s'accommoder de *un moment de*. A la place de :

(?) *Il y eut un moment de bruit*

c'est plutôt le syntagme prépositionnel *pendant un moment* que l'on trouve :

*Il y eut du bruit pendant un moment*

ce qui tend à montrer, d'une autre manière, que la massivité de *bruit* n'est pas d'ordre temporel comme celle de *silence* et ce qui ouvre, en même temps, un autre débat, celui du placement de *bruit* parmi les noms d'événement<sup>25</sup>, avec comme conséquence une opposition d'ordre aspect lexical à un *silence*, qui évoluerait plutôt dans la classe des noms d'états. Cette opposition *bruit*-nom d'événement vs *silence*-nom d'état est-elle fondée ? On trouvera chez Kokochkina (2012), à propos du mot russe *tišina* (silence), une vue différente, originale, parce que l'auteur considère que *silence* est également, aussi paradoxal que cela puisse paraître, un nom d'événement : « (...) dans la langue, le *silence* est vu comme un événement sonore et se rapporte à ce titre à ce qui est considéré intuitivement comme étant une sensation sonore » (Kokochkina, 2012 : 323). Qu'en est-il exactement pour le français ? C'est là un débat que nous ne poursuivrons pas aujourd'hui, car le moment est venu de conclure.

<sup>24</sup> Ils peuvent aussi s'appliquer à des noms comptables (cf. *une flopée de voitures, un tas de voitures rouillées*, etc.)

<sup>25</sup> Voir Gross et Kiefer (1995), Buvet et Blanco (2000), Vivès (2000), Dupuy-Engelhardt (2002), Gross (2012), etc.

## Pour conclure

En même temps qu'elle nous a permis d'apporter de nouvelles connaissances sur l'opposition massif / comptable elle-même, surtout sur la variation des dimensions responsables du trait massif ou comptable, notre enquête a mis au clair plusieurs points énigmatiques de la sémantique de *silence* et de *bruit* en relation avec l'opposition massif / comptable : le statut double (massif / comptable) inhérent de *bruit*, la monovalence massive de *silence*-'absence de bruit' et la différence de massivité entre *silence* et *bruit*. A plusieurs endroits, nous avons été amené à sortir du cadre de notre analyse et à planter des questions-balises pour de futures pérégrinations. Avis donc aux amateurs de silence et de bruit(s) ...

## Bibliographie.

- 1) Bartning, I., 1992, « La préposition *de* et les interprétations possibles du SN complexe. Essai d'approche cognitive », *Lexique*, 11, pp. 163-191.
- 2) Bartning, I., 1996, « Eléments pour une typologie des SN complexes en *de* en français », *Langue française*, 109, pp. 29-43.
- 3) Benninger, C., 1999, *De la quantité aux substantifs quantificateurs*, Paris, Klincksieck.
- 4) Bunt, H.C., 1985, *Mass Terms and Model-Theoretic Semantics*, Cambridge, Cambridge University Press.
- 5) Buvet, P.-A., Blanco, X., 2000, « De l'analyse syntactico-sémantique du lexique à la traduction automatique », *BULAG*, 25, pp. 69-87.
- 6) Dupuy-Engelhardt, H., 2002, « L'identité catégorielle du lexique allemand et français de l'audible », in Dupuy-Engelhardt, H. et Montibus, M.-J. (éds), *Parties du discours : sémantique, perception, cognition - Le domaine de l'audible*, Actes d'EUROSEM 2000, Reims, Presses Universitaires de Reims, 89-119, pp. 11-34.
- 7) Fasciolo, M., Lammert, M., 2014, « Connaissance directe et typologie nominale : comment les noms de couleurs et de bruits sont-ils définis ? », *Travaux de linguistique*, 69, pp. 91-109.
- 8) Gross, G., 2012, *Manuel d'analyse linguistique*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion.
- 9) Gross, G., Kiefer, F., 1995, « La structure événementielle des substantifs », *Folia Linguistica*, 29 : 1 / 2, pp. 43-65.
- 10) Hilgert, E., 2014, « Un révélateur de massivité : l'énigmatisme *un peu de* », *Langue Française*, 183, pp. 101-116.
- 11) Kleiber, G., 2006, « Sur la sémiotique de l'interjection », *Langages*, 161, pp. 9-23.
- 12) Kleiber, G., 2010, « En quête de / Enquête sur *silence* », in Gornikiewicz, J., Grzmil-Tylutki, H. et Piechnik, I. (éds), *En quête de sens. Etudes dédiées à Marcela Swiatkowska*, Wydawnictwo Uniwersytetu Jagiellońskiego, Krakow, pp. 276-285.

- 13) Kleiber, G., 2011 a, « Types de noms : le problème des occurrences », *Cahiers de lexicologie*, 99 : 2, pp. 49-69.
- 14) Kleiber, G., 2011 b, « Odeurs : problèmes d'occurrence », in Corminboeuf, G. et Béguelin M.-J. (éds), *Du système linguistique aux actions langagières. Mélanges en l'honneur d'Alain Berrendonner*, Bruxelles, De Boeck, pp. 301-313.
- 15) Kleiber, G., 2012 a, « Occurrences massives et occurrences comptables : quelques observations », in Dutka-Mankowska, A., Kieliszczyk, A. et Pilecka, E. (éds.), *Grammaticis Unitis. Mélanges offerts à Bohdan Krzysztof Bogacki*, Varsovie, Wydawnictwa Uniwersytetu Warszawskiego, pp. 199-207.
- 16) Kleiber, G., 2012 b, « De la dénomination à la désignation : le paradoxe ontologico-dénotatif des odeurs », *Langue Française*, 174, pp. 46-58.
- 17) Kleiber, G., 2013 a, « L'opposition *Nom comptable / Nom massif* et la notion d'occurrence », *Cahiers de lexicologie*, 103 : 2, pp. 85-106.
- 18) Kleiber, G., 2013 b, « Constructions « olfactives » : le cas de [*Dét*] odeur + de + N2 », *Cahiers de lexicologie*, 102 : 1, pp. 151-168.
- 19) Kleiber, G., 2013 c, « Y a-t-il des noms d'odeurs ? », in Casanova Herrero, E. et Calvo Rigual, C. (eds.), *Actes del 26<sup>e</sup> Congrès de Lingüística i Filologia Romàniques (València, 6-11 de setembre de 2010)*, Berlin, Walter de Gruyter, Vol. 3, pp. 223-234.
- 20) Kleiber, G. (éd), 2014 a, *Les noms à la croisée du massif et du comptable*, *Langue Française*, n°183.
- 21) Kleiber, G., 2014 b, « Massif / comptable et noms de propriétés », *Langue Française*, 183, pp. 71-86.
- 22) Kleiber, G., 2014 c, « Lorsque l'opposition *massif / comptable* rencontre les noms superordonnés », *Travaux de linguistique*, 69, pp. 11-34.
- 23) Kleiber, G., 2014 d, « Côté comptable, côté massif : remarques sur les noms superordonnés », in Cozma, Ana-Maria, Bellachhab Abdelhadi et Pescheux Marion (éds), *Du sens à la signification. De la signification aux sens*, Bruxelles, Peter Lang, pp. 31-45.
- 24) Kleiber, G. et Azzouzi, A., 2011, « La sémantique de *silence* ne se fait pas sans ... *bruit* », *L'Information Grammaticale*, n° 128, pp. 16-22.
- 25) Kleiber, G., 2015, « Occurrences et noms », *Langue française*, 185, pp. 113-125.
- 26) Kleiber, G. et Vuillaume, M., 2011, « Sémantique des odeurs », *Langages*, 181, pp. 17-36.
- 27) Kokochkina, I., 2012, « Le paradoxe du silence russe », in Frath, P., Bourdier, V., Bréhaux, K., Hilgert, E. Dunphy-Blomfield, J. (éds), *Res per Nomen III. Référence, conscience et sujet énonciateur*, Reims, EPURE, pp. 313-325.
- 28) Mel'čuk, I. et Polguère, A., 2007, *Le lexique actif du français*, Bruxelles, De Boeck.

- 29) Van de Velde, D., 1995, *Le spectre nominal. Des noms de matière aux noms d'abstraction*, Paris-Louvain, Editions Peeters.
- 30) Vivès, R., 2000, « Quelques remarques à propos des prédicats de <bruit> 2000, in Buvet, P.-A., Colas-Matthieu, M. et Lepsant, D. (éds), *Lexique, Syntaxe et Sémantique*, Mélanges offerts à Gaston Gross à l'occasion de son 60e anniversaire, Numéro Hors Série, *BULAG* (Centre Tesnière, Besançon), pp. 71-79.

## De la perception auditive au mot: fonctionnement des verbes de bruit associés aux animaux dans les langues slaves

Irina KOR CHAHINE (Université Nice Sophia Antipolis, BCL)

Tanja MILOSAVLJEVIC (Université Nice Sophia Antipolis, BCL)

Paulina STOKOSA (Aix-Marseille Université, ECHANGES)

### 0. Préambule.

Nous voudrions commencer cet article en relevant un fait récent qui a provoqué un gros scandale au Royaume-Uni. Fin septembre 2014, dans une conversation privée, le Premier ministre britannique David Cameron dit en parlant de la reine Elizabeth II qu'elle « *purred with satisfaction* » (« ronronnait de satisfaction ») en apprenant les résultats du referendum sur l'indépendance de l'Ecosse<sup>26</sup>. Pourquoi ce commentaire avait-il suscité une polémique ? En fait, le verbe *purr* en anglais est directement associé au ronronnement du chat, et la reine, en raison de son statut, ne peut pas « ronronner ». Dans d'autres circonstances, ce verbe pouvait très bien s'employer pour décrire une réaction positive que n'importe qui pourrait avoir dans une conversation privée. Mais dans ce cas précis, lorsqu'on applique ce verbe à la reine, l'association à un animal ne peut qu'avoir un effet dépréciatif.

Le présent article portera précisément sur ce type de verbes qui, dans leurs emplois premiers, désignent les cris et les bruits émis par les représentants du monde animal au sens large, et qui, dans leurs emplois secondaires, s'appliquent également aux humains ou encore aux objets et aux éléments de la nature. Faute de place, nous ne parlerons que du cas des humains.

Pour rester dans la thématique des communications consacrées à la perception, nous prendrons surtout en compte la relation qui existe entre notre perception du monde animal et la lexicalisation des cris et bruits émis par les animaux et nous parlerons des onomatopées et des verbes associés aux animaux dans les trois langues slaves – le russe, le polonais et le serbe. Une étude approfondie de cette classe de verbes permet de mettre en évidence, d'une part, un parcours dit « logique » de la perception auditive vers le mot à travers sa reproduction sonore/acoustique, mais de l'autre, elle démontre l'importance de la perception visuelle pour la sémantique de ces lexèmes.

Dans cet article, nous allons nous appuyer sur les données collectées dans le cadre d'un projet international auquel nous avons participé et qui avait pour objet d'étude les verbes de bruit associés aux animaux dans les langues naturelles et les modèles de leur métaphorisation. Ce projet a été mené conjointement avec une équipe russe coordonnée par E.V. Rakhilina. Il avait pour objectif de démontrer le caractère structuré de ce type de lexique

---

<sup>26</sup> <http://www.abc.net.au/news/2014-09-25>, consulté le 28.09.2014.

pour appuyer une thèse sur le bien-fondé de l'approche typologique du lexique. Un volume collectif d'articles est actuellement en cours d'édition aux PUP.

## 1. Introduction.

En règle générale, les espèces animales que nous côtoyons émettent quasiment les mêmes cris ou bruits quel que soit l'endroit où ils vivent : on peut l'affirmer pour les animaux domestiques ou domestiqués, comme le chien et le chat, mais aussi pour le cochon, la poule, le coq, le canard, le cheval, la vache, etc. Il en va de même pour les animaux sauvages comme l'ours, le loup, le tigre, l'éléphant... ; les oiseaux – le coucou, les pigeons... - ou encore les batraciens – le serpent, la grenouille... - et les insectes – le moustique, la mouche, l'abeille. Les cris et bruits émis par ces espèces sont universels et ne dépendent que de l'espèce elle-même. Les hommes, disposant d'un même appareil phonatoire, devraient percevoir les mêmes cris ou bruits de la même façon indépendamment de leur lieu d'habitation. Or, notre perception du monde animal est fortement influencée par notre culture, et avant même d'entendre le cri ou le bruit produit par tel ou tel animal, l'enfant apprend à travers l'adulte les sons conventionnels propres à sa langue (voir aussi Rubinstein 2005). C'est ainsi que pour le cri du cochon, il apprendra à dire *oink-oink* en anglais, *xrju-xrju* en russe, *chrum-chrum* en polonais, ou encore *coui coui*, *groin-groin* et parfois *grouic* en français (Enckell & Rézeau 2003 : 41). On voit ainsi des différences phonétiques notables entre le son perçu et sa lexicalisation dans les différentes langues.

Ces formes qui intègrent le système linguistique de chaque langue représentent les imitations sonores, les onomatopées. Il s'agit de formes iconiques qui ont été créées de manière conventionnelle et intentionnelle pour représenter un bruit produit par l'animal. Assez curieusement, la fidélité avec laquelle on tente de reproduire le bruit ne garantit pas que la forme obtenue sera bien assimilée par la langue. Bien au contraire, plus la forme se rapproche de la description, moins elle est naturelle pour la langue et moins elle est assimilée par celle-ci (Reformatskij 1966 : 103, cité dans Šaronov 2008 : 98). Le dictionnaire des onomatopées françaises cite plusieurs exemples littéraires de ces formes non conventionnelles (cf. toujours à propos du cochon, Enckell & Rézeau 2003 : 41) :

1) Sitôt que j'étais dans la cour, il frottait son groin contre mes jambes en faisant : "Crrro, crrro..." (J. Anglade, *Le Voleur de coloquintes*, 1972, 49)

2) *On entend la voix du porc* : Rrrff, rrrff ! [...] / ARLEQUIN. Oh ! mon bon petit Rrrff, rrrff, tu m'as sauvé la vie ! / LE PORC. Rrrff, rrrff ! (L.-E. Duranty, « La Tragédie d'Arlequin », *Théâtre des marionnettes*, 1995 [1862], 73-74).

Les formes *crro*, *crro* et *rrff*, *rrff* sont difficilement compréhensibles en dehors du contexte, même si elles semblent transmettre plus fidèlement les sons produits par les cochons. Ce qui nous intéresse ici ce sont les formes conventionnelles, les onomatopées attestées dans chaque langue, qui renverront sans équivoque à l'animal-émetteur du son.

Du point de vue de leur nature grammaticale, on envisage souvent les onomatopées dans le cadre de la catégorie des interjections. L'une des différences entre les deux formes étant que l'onomatopée sert à représenter un bruit « pur », accompagné éventuellement d'une idée de rapidité, alors que l'interjection s'emploie surtout pour transmettre les émotions éprouvées par l'homme. Si cette affirmation semble juste pour les onomatopées traduisant les bruits des objets, le cas des onomatopées « animales » semble partager les caractéristiques sémantiques de chacune de ces deux classes. Ainsi, ces onomatopées servent bien à reproduire un bruit, mais ce bruit sera généralement caractéristique d'un certain état dans lequel se trouve l'animal : il peut s'agir de la colère ou de la menace (chien), de la peur (cochon), de la satisfaction (chat), etc. De ce fait, on peut dire que ces onomatopées traduisent également les émotions, tout comme le font les interjections. Lorsque les onomatopées « animales » s'appliquent par extension à l'homme, ce sont d'ailleurs ces caractéristiques sémantiques qui remontent au premier plan. C'est ainsi que dans l'anecdote concernant la reine Elizabeth II, le verbe *purr* sert surtout à transmettre l'idée de satisfaction, et nullement à rendre par imitation le son qu'elle ait pu émettre.

## 2. De l'onomatopée au verbe.

Si le son produit par un animal est représenté par une forme onomatopéique, le fait de produire ce bruit requiert généralement dans les langues l'emploi d'une construction. En règle générale, les langues ayant un système morphologique peu développé (comme, par exemple, les langues d'Asie) se servent d'une construction associant l'onomatopée au verbe 'faire' / 'dire' / 'crier'. C'est d'ailleurs cette même construction que l'on trouve dans les langues européennes lorsqu'on pose la question aux petits enfants : *que fait le chien ? comment fait le chat ?* etc. Dans les langues à morphologie plus développée, comme les langues slaves, entrent en jeu les procédés dérivationnels qui permettent d'intégrer les onomatopées « animales » dans la langue sous forme verbale. Voici quelques exemples de ces formations :

Nom de l'animal	Onomatopées et verbes associés		
	en russe	en polonais	en serbe
Coq	<i>kukareku - kukarekat'</i>	<i>kukuryku ≠ pieć</i>	<i>kukuriku - kukurikati</i>
Coucou	<i>ku-ku - kukovat'</i>	<i>ku-ku - kukać, kukować</i>	<i>ku-ku - kukati</i>
Chèvre, bouc	<i>mèèè - mekat'</i>	<i>meee - meczeć</i>	<i>meee - meketati</i>

Canard	<i>krja-krja - krjakat'</i>	<i>kwa-kwa - kwakać</i>	<i>kva-kva - kvakati</i>
Chat	<i>mjau - mjaukat'</i>	<i>miau - miauczeć</i>	<i>mjau - mjaukati</i>

La question de correspondance entre le bruit reproduit dans une onomatopée et le verbe qui lui est associé n'est pas une question simple. Les verbes de bruit qui sont associés à ces animaux peuvent prendre pour base une racine onomatopéique. Cette origine onomatopéique des verbes peut être transparente (ru. *krja-krja - krjakat'* <canard>, pl. *kwa-kwa - kwakać* <canard>, srb. *kva-kva - kvakati* <canard>), ou ne pas l'être (pl. *chau-chau - szczekać* <chien>, ru. *uuu - vyt'* <loup>, srb. *av-av - lajati* <chien>); certains animaux, même si leur cri a été lexicalisé dans une onomatopée – comme le cri de l'âne en russe qui fait *ia-ia* – n'ont pas de verbe spécifique pour désigner leur cri.

Par ailleurs, chaque langue utilise ses propres procédés dérivationnels pour créer les verbes. Et parfois, une base onomatopéique se retrouve dans deux verbes différents qui vont « se spécialiser » d'après le type de sujet que représente un émetteur sonore. C'est le cas notamment des couples russes *šipet' - šikat'*, *treščat' - treskat'sja*. Formés sur les onomatopées *ši(p)* et *tr-tr*, les éléments onomatopéiques *ši* et *tresk* forment deux verbes : le verbe *šipet'* s'applique aux serpents tandis que le verbe *šikat'* s'applique aux humains quand ils prononcent le son *š* pour demander qu'on se taise. D'ailleurs, la forme *š* fait office de symbole sonore signifiant « silence ! » dans d'autres langues : cf. *hush* en anglais, par exemple (Oswalt 1994 : 298) ou *chut* en français<sup>27</sup>.

De même, le verbe *treščat'* s'applique surtout aux sauterelles, alors que *treskat'sja*, sous sa forme pronominale, est un verbe de bruit qui évoque le craquement du bois sec. Mais parfois, l'un des verbes spécifiques disparaît au profit d'un autre. C'est ainsi que les verbes russes *piščat' - piskat'* étaient différenciés à la fin du 19<sup>e</sup> s. par le dictionnaire de Dahl : *piščat'* s'appliquait aux souris et aux enfants ; alors que *piskat'*, totalement vieilli actuellement, renvoyait aux poussins : *mys' piščit, a cypljonok piskaet* (Dahl 1863-66).

Dans ce grand répertoire de verbes associés aux animaux, nous prendrons un exemple qui illustre à sa manière les relations qui existent entre la perception auditive et la reproduction des sons émis par les animaux, sur l'exemple des langues slaves, ainsi que l'évolution sémantique du mot obtenu, qui se produit dans différentes langues. Il s'agit du son associé au cri du coucou – *ku-ku*.

### 3. Le cas de *ku* : exemple d'une évolution.

Dans les langues slaves, on trouve les verbes formés à partir d'éléments onomatopéiques *ku-ku* associés au cri du coucou – ru. *kukovat'*, pl. *kukać*, srb. *kukati*. L'élément onomatopéique *ku*, interprété par les dictionnaires étymologiques comme

<sup>27</sup> Nous remercions le relecteur anonyme d'avoir attiré notre attention sur ce fait.

signifiant « crier », a donné la racine *kuk-*<sup>28</sup>, d'où est issu dans certains dialectes russes le verbe ancien *kukat'* qui signifiait « donner de la voix, rouspéter, être triste, pleurer » (Dahl 1863-66)<sup>29</sup>, et qui est actuellement attesté en serbe avec le sens de « pleurer, gémir, se lamenter ».

Il est remarquable qu'en russe, le verbe *kukat'* aurait également influencé un autre verbe de bruit, cette fois associé au chien – le verbe *skulit'* « gémir <chien> » – qui se serait produit de la fusion des deux verbes *skolit'* « dial. hurler, gémir <chien> » et *skučat'* (*kukat'*) (Vasmer 1950-58) : cf. dans les dialectes – (*sobaka*) *skučit* « (le chien) gémit » (Dahl, IV, 193 cité d'après Vasmer 1950-58). Le sens premier des mots *skuka* « ennui », *skučat'* « s'ennuyer » n'est apparu qu'au début du 18<sup>e</sup> s. qui est vraisemblablement « inquiétude », « attente », « état de désespoir lors qu'on a envie de hurler », etc. (Černyx 1993, II : 172), se retrouve bien dans les emplois du verbe *skulit'* <chien> en russe moderne.

Mais ce verbe totalement disparu en russe a aussi donné en russe moderne le verbe *skučat'* au sens de « s'ennuyer » (Preobraženskij in Vasmer 1950-1958).

Par ailleurs, en russe moderne, il y a eu un rapprochement sémantique entre le verbe « animal » *kukovat'* <coucou> et le verbe qui en est étymologiquement proche *skučat'* « s'ennuyer » (voir ci-dessus). Ainsi, alors qu'il continue à être associé au cri du coucou, le verbe *kukovat'* a pris le sens de « s'ennuyer ».

### 3. Le cas de *ku* : exemple d'une évolution.

Dans les langues slaves, on trouve les verbes formés à partir d'éléments onomatopéiques *ku-ku* associés au cri du coucou – ru. *kukovat'*, pl. *kukać*, srb. *kukati*. L'élément onomatopéique *ku*, interprété par les dictionnaires étymologiques comme signifiant « crier », a donné la racine *kuk-*<sup>30</sup>, d'où est issu dans certains dialectes russes le verbe ancien *kukat'* qui signifiait « donner de la voix, rouspéter, être triste, pleurer » (Dahl 1863-66)<sup>31</sup>, et qui est actuellement attesté en serbe avec le sens de « pleurer, gémir, se lamenter ».

---

<sup>28</sup>D'où viendraient en russe les appellations de coucou « *kukuška* » et de poule « *kurica* », mais aussi les verbes *kukovat'* <coucou> et *kukarekat'* <coq> ayant les bases onomatopéiques *ku-ku* et *kukareku* respectivement.

<sup>29</sup>Ce verbe, appliqué exclusivement à l'homme, est attesté en slovène (*kúkati* « être triste ») ; on le retrouve encore en serbe sous une forme adjectivale (*kukav* « triste »).

<sup>30</sup>D'où viendraient en russe les appellations de coucou « *kukuška* » et de poule « *kurica* », mais aussi les verbes *kukovat'* <coucou> et *kukarekat'* <coq> ayant les bases onomatopéiques *ku-ku* et *kukareku* respectivement.

<sup>31</sup>Ce verbe, appliqué exclusivement à l'homme, est attesté en slovène (*kúkati* « être triste ») ; on le retrouve encore en serbe sous une forme adjectivale (*kukav* « triste »).

Il est remarquable qu'en russe, le verbe *kukat'* aurait également influencé un autre verbe de bruit, cette fois associé au chien, le verbe *skulit'* « gémir <chien> » qui serait produit de la fusion des deux verbes *skolit'* « dial. hurler, gémir <chien> » et *skučat'* (*kukat'*) (Vasmer 1950-58) : cf. dans les dialectes – (*sobaka*) *skučit* « (le chien) gémit » (Dahl, IV, 193 cité d'après Vasmer 1950-58). Le sens premier des mots *skuka* « ennui », *skučat'* « s'ennuyer » n'est apparu qu'au début du 18<sup>e</sup> s. est vraisemblablement « inquiétude », « attente », « état de désespoir lors qu'on a envie de hurler », etc. (Černyx 172) se retrouve bien dans les emplois du verbe *skulit'* <chien> en russe moderne.

Mais ce verbe totalement disparu en russe a aussi donné en russe moderne le verbe *skučat'* au sens de « s'ennuyer » (Preobraženskij in Vasmer 1950-1958).

Par ailleurs, en russe moderne, il y a eu un rapprochement sémantique entre le verbe « animal » *kukovat'* <coucou> et le verbe qui lui est étymologiquement proche *skučat'* « s'ennuyer » (voir ci-dessus). Ainsi, alors qu'il continue à être associé au cri du coucou, le verbe *kukovat'* a pris le sens de « s'ennuyer » :

3) Ejo neredko sprašivali, počemu ona kukuet tut v odinočestve, kogda u nejo muž v Evrope, brat v Amerike, i ona otvečala : « Mne i zdes' xorošo ». (G. Markosjan-Kasper, Kariatidy // « Zvezda », 2003).

On lui a souvent posé la question de savoir pourquoi elle vivait seule alors que son mari était en Europe, son frère – en Amérique, et elle répondait « Mais je suis bien où je suis ».

On trouve ici un exemple très intéressant de l'évolution d'un lexème. D'un côté, on observe qu'au niveau synchronique, le verbe *kukovat'* qui renvoie au coucou manifeste un élargissement sémantique (cri d'oiseau > comportement) : la perception auditive associe ici l'idée du son à la perception visuelle, à l'idée que les Russes se font du comportement de cet oiseau qui mène une « vie » solitaire. D'un autre côté, au niveau diachronique, on observe que ce nouveau sens n'est autre chose que le retour vers sa composante étymologique et que l'apparition de cette sémantique a été conditionnée par des rapports complexes entre tous ces éléments. D'ailleurs, dans quelques autres langues slaves, ces deux significations – le cri du coucou et le comportement humain solitaire – sont exprimés par le même verbe. C'est le cas du serbe *kukati* « crier comme un coucou » et « pleurer, gémir, se lamenter » mais aussi du bulgare *kukam* « je crie comme un coucou », « je reste seul, j'habite seul » (Vasmer 1950-1958).

De son côté, ayant à l'origine le même élément *kuk*, le verbe désignant le cri du coq et issu d'une base onomatopéique *kukareku* est plus rare dans les langues slaves. Il est attesté en russe *kukarekat'* et en serbe *kukurikati* (mais aussi ukr. *kukurikaty*, slovaque *kikiríkat'*, l'interjection étant « kikiríkí ! »), mais pas en polonais où le cri du coq est lexicalisé dans le verbe « animal » *pieć* <coq>, alors que son cognat russe *pet'* « chanter », lui, est utilisé comme verbe générique pour tout émetteur (homme ou certains animaux, y compris le coq).

Sur ce point la situation en polonais est semblable à celle que l'on trouve en français où l'onomatopée *cocorico !* n'a pas donné de verbe spécifique pour désigner le cri du coq. Mais à la différence du français, le polonais associe au coq un type de chant particulier, plutôt par analogie à des humains – *pieć* <coq>/*spiewać* <homme>, les deux verbes ayant une racine commune.

Le verbe *kukarekat'* créé à partir de cette onomatopée est visiblement assez récent. Seul le dictionnaire étymologique de Šanskij (1971) en fait une mention très brève. Le premier exemple du Corpus national russe ([ruscorpora.ru](http://ruscorpora.ru)) date des années 30 du 19<sup>e</sup> s. et, outre son emploi primaire, il est souvent employé en tant que verbe de parole :

4) Kak-to v prazdnik zabežal v kazarmu voenkom Čurkin, kurarekal : - Revoljucija ... Kontrrevoljucija... Mir bez aneksij i kontribucij... (A. Vesjolyj, Rossiya, krov'ju umytaja, 1924-1932).

Un jour, pendant la fête, le commandant Tchourkin s'est précipité en courant dans le camp, il criait comme un coq (litt. cocorico) : – Révolution... Contrerévolution... Le monde sans annexion, ni contribution...

5) No ne mog že ja, kak v romanax devjatnadcatogo veka, povjazat' galstuk, kupit' rozu i kurarekat' pro ljubov'. (A. Gladilin, Bol'šoj begovoj den' (1976-1981)).

Mais je ne pouvais quand même pas, comme cela se faisait dans les romans du XIX<sup>e</sup>me, mettre ma cravate, acheter une rose et parler d'amour en le criant fort comme un coq.

Il est intéressant de constater qu'en russe, le verbe *kukarekat'* <coq> peut également véhiculer le sens de « s'ennuyer, rester seul » et devenir synonyme de *kukovat'* <coucou>. Sensiblement moins fréquent que ce dernier, ru. *kukarekat'* <coq> privilégie les contextes au futur ou dans les constructions avec l'impératif. Cette préférence contextuelle où le verbe de bruit garde une forme invariable – comme avec le futur imperfectif – forme infinitive à laquelle s'ajoute un auxiliaire à mode fini, s'explique sans doute par un degré plus faible de lexicalisation : *on ves' den' doma kukarekaet* (il-toute-la.journée-à.la.maison-crie.cocorico)

s'appliquera plus facilement à un coq qu'à un homme. En plus, les exemples avec *kukarekat'* tirés du corpus sont beaucoup plus récents :

6) Spasibo, Anja Kotljars zanesla ej kusoček masla i paru jaic, inače ona mogla by sidet' i kukarekat' so svoim xrustal'nym Degtjarčikom. (A. L'vov, Dvor (1981)).

Merci à Ania Kotliar qui lui a apporté un morceau de beurre et deux œufs sinon elle aurait pu rester seule à se tourner les pouces avec son fragile Degtiarchik.

7) Ne budet že on ves' den' doma kukarekat', kogda na dvore ijun'. (E. Kozyrjova, Damskaja oxota (2001)).

Il ne va pas quand même rester toute la journée enfermé à la maison, alors qu'on est en plein mois de juin.

Mais les deux verbes peuvent également s'employer dans les mêmes contextes :

8) (...) na polnoj skorosti, čego dobrogo, nedolgo zaletet' na mel' – potom kukuj. (V. Rasputin, Proščanie s Matjoroj (1976)).

(...) lancé à toute vitesse, on risque de rester coincé sur un banc de sable – et après, que fera-t-on ? (litt. crie coucou !).

9) Nado eščo sxodit' xorošik dosok s potolka ili s pola vydrat'. Na zapasnye vjosla. Slomaetsja veslo, potom kukarekaj. (B. Ekimov, Na xutore // « Novyj Mir », 2002).

Il faut encore chercher de bonnes planches du plancher ou du sol. Pour en faire des rames de secours. Si une rame casse, que fera-t-on ? (litt. crie cocorico !)

A la différence du russe, le verbe polonais *kukać* <coucou> est un cas intéressant de l'association de la perception auditive et de la perception visuelle. Ce verbe n'a pas développé les significations constatées dans les verbes russe (*kukovat'* <coucou>) et serbe (*kukati* <coucou>), avec le sens de « s'ennuyer » vu plus haut. Mais on trouve en polonais plutôt parlé une sémantique tout à fait singulière :

10) Kukałam na zegarek kilka razy, kiedy na ciebie czekałam.

J'ai vérifié plusieurs fois l'heure en t'attendant.

11) Kuknij przez okno, czy czasem tata tam nie idzie.

Regarde par la fenêtre si tu vois papa venir.

12) Cały czas na dyskotecce kukał na ciebie.

A la discothèque, il t'a lancé des regards pendant une heure.

L'association entre l'émission sonore (le cri du coucou) et la perception visuelle contrôlée (le fait de regarder) est assez singulière. Les informateurs polonais expliquent cette sémantique chez le verbe *kukać* par l'image d'une horloge à coucou qui émet un son régulier lorsque l'oiseau sort de sa maison. Mais même si les informateurs polonais associent spontanément le fait de jeter des regards à l'image d'un coucou mécanique qui sort de sa maison-horloge, il est peu probable que ce soit le résultat d'un glissement sémantique à partir d'un des verbes de bruit que nous avons observés. Compte tenu des transferts sémantiques connus dans les langues, il s'agit ici selon toute probabilité d'une sémantique apparue sous l'influence de l'allemand (all. parlé *guckenou kucken* 'regarder qqch. (souvent avec curiosité)' (plus de détails dans Rakhilina, à paraître).

### **Conclusion.**

En conclusion, il convient de reprendre trois points essentiels concernant le fonctionnement de ce type de lexique :

- les onomatopées « animales » partagent les caractéristiques sémantiques de la classe des onomatopées en reproduisant un bruit produit par un animal, mais d'un autre côté, elles se rapprochent de la classe des interjections en transmettant un état psychique particulier dans lequel se trouve cet animal ; c'est sur cette dominante émotionnelle que se fonde généralement la métaphore ;
- dans les langues slaves, les onomatopées « animales » représentent une source importante pour la dérivation des verbes qui ne sont pas uniquement associés aux animaux et peuvent « se spécialiser » sur un type particulier d'émetteur (bébé, artefact, etc.) ;
- une base onomatopéique commune peut aussi donner des verbes différents dans différentes langues slaves ; l'évolution sémantique de ces verbes se poursuit ensuite de manière indépendante – dû aux spécificités culturelles – de sorte qu'on n'observe pas toujours la même sémantique d'une langue à l'autre, même s'il s'agit de formes cognats (cf. l'exemple de l'élément *ku*).

Ainsi donc, même s'il s'agit de la même situation de production sonore (par l'animal) et de sa perception auditive (par l'homme) concernant des cris et bruits produits par les animaux, la reproduction de ces sons sera différente dans chaque langue. Mais une tendance générale se profile : plus on s'éloigne de la composante sonore et de l'onomatopée, plus le sens du lexème, notamment du verbe, s'enrichit et là, on observe que c'est l'ensemble des paramètres accompagnant la perception auditive qui entre en jeu.

## Bibliographie.

- 1) Černyx, Pavel Ja., 1993, *Istoriko-ètimologičeskij slovar' sovremennogo russkogo jazyka*, Moskva, Russkij jazyk.
- 2) Enckell, Pierre, Rézeau, Pierre, 2003, *Dictionnaire des onomatopées*, Paris, PUF.
- 3) Dahl, Vladimir I., 1863-66, *Tolkovyj slovar' živogo velikoruskogo jazyka*, In t. 4, St-P., on-line version.
- 4) Oswald, Robert L., 1994, « Inanimate imitative in English » in *Sound symbolism*, (eds.) Leanne Hinton, Johanna Nichols, John J. Ohala, Cambridge, Cambridge University Press, pp. 293-306.
- 5) Rakhilina, Ekaterina, (à paraître), « Structure des transferts métaphoriques », in *Nommer le bruit*, PUP.
- 6) Reformatskij, Aleksandr, 1966, « Nekanoničeskaja fonetika », *Razvitie fonetiki sovremennogo russkogo jazyka*, M., pp. 96-109.
- 7) Šanskij, Nikolaj, 1971, *Ètimologičeskij slovar' russkogo jazyka*, Moskva, MGU.
- 8) Šaronov, Igor, 2008, *Meždometija v reči, tekste i slovare*, Moskva, RGGU.
- 9) *Sound symbolism*, 1994, (eds.) Leanne Hinton, Johanna Nichols, John J. Ohala, Cambridge, Cambridge University Press.
- 10) Vasmer, Max, 1950-1958, *Ètimologičeskij slovar'*, accessible depuis <http://vasmer.narod.ru/>.

## Phraséologie de la perception et créativité linguistique. (La description des odeurs chez Proust).

Pierre FRATH (Université de Reims Champagne-Ardenne, Université Paris – Sorbonne)

« Nous possédons en nous toute une réserve de formules, de dénominations, de locutions toutes prêtes, qui sont de pure imitation, qui nous délivrent du soin de penser, et que nous avons tendance à prendre pour des solutions valables et appropriées ».

(Paul Valéry, Le bilan de l'intelligence).

### Introduction.

On pense souvent que le rôle des mots de la perception est de permettre l'encodage des percepts du locuteur à destination de ses interlocuteurs, et sans doute jouent-ils ce rôle<sup>32</sup>. Cependant, cela suppose que la pensée des percepts précède leur mise en parole, une hypothèse qui ne va pas sans problèmes. Si elle était toujours vraie, comment pourrions-nous rendre compte de descriptions relativement obscures telles que celle-ci, relevée dans *Du côté de chez Swann*, de Marcel Proust :

« ... à peine goûtés les arômes plus croustillants, plus fins, plus réputés, mais plus secs aussi du placard, de la commode, du papier à ramages, je revenais toujours avec une convoitise inavouée m'engluant dans l'odeur médiane, poisseuse, fade, indigeste et fruitée du couvre-lit à fleurs » ? (*Du côté de chez Swann*, Marcel Proust)

Que peuvent bien être des arômes de placard, de commode, de papier à ramages qui soient *croustillants, réputés, fins* et *secs* ? Que peut bien être une odeur *poisseuse, médiane* ou *indigeste*, surtout émanant d'un couvre-lit ? Le narrateur a-t-il réellement perçu des odeurs avec de telles caractéristiques, qu'il a voulu ensuite communiquer au lecteur en les traduisant en langue ?

Nous pensons quant à nous qu'il n'y a point de hiatus entre la pensée et la parole, suivant en cela un certain nombre d'auteurs. Dans un des textes rassemblés dans les *Écrits de linguistique générale*, Saussure combat l'idée d'un dualisme linguistique entre le son et l'idée, entre le « phénomène vocal » et le « phénomène mental », car, dit-il, « c'est là la façon facile et pernicieuse de le concevoir ».

---

<sup>32</sup> Voir le très bel article d'Irina Thomières-Kokochkina au titre tout à fait significatif de ce rapport ontologique entre les odeurs et les mots pour les dire : « Je sens, donc je dis ! (Les noms prédicatifs d'odeurs simples et composés en russe) » (2013).

« Ce dualisme réside dans la dualité du phénomène vocal COMME TEL, et du phénomène vocal COMME SIGNE – du fait physique (objectif) et du fait physico-mental (subjectif), nullement du fait ‘physique’ du son par opposition au fait ‘mental’ de la signification. **Il y a un premier domaine, intérieur, psychique, où existe le signe autant que la signification, l’un indissolublement lié à l’autre** ; il y en a un second, extérieur, où n’existe plus que le ‘signe’, mais à cet instant le signe réduit à une succession d’ondes sonores ne mérite pour nous que le nom de figure vocale »<sup>33</sup>.

Pour Saussure, puisque le signe et la signification mentale sont inextricablement liés, la pensée est faite de signes, et la langue n'est pas essentiellement un code au service des individus pour transmettre aux autres leurs états intérieurs, c'est-à-dire un moyen vers une fin. Elle est avant tout un bien commun dans lequel nous baignons tous, qui nous indique ce qui existe pour nous, qui nous permet de le penser et qui nous dit comment en parler. Le narrateur de Proust a puisé dans des ressources linguistiques *communes*, que nous comprenons donc aisément. Mais quelles sont-elles, et quels sont les processus à l'œuvre ?

Pour le comprendre, nous allons examiner la phraséologie du mot *odeur* telle qu'elle apparaît dans un corpus de textes littéraires contemporains de l'époque où Marcel Proust rédigeait *À la recherche du temps perdu*, ou antérieurs. Mais l'observation des données brutes, dans quelque science que ce soit, ne peut révéler toute sa richesse sans un cadre théorique qui leur donne sens et les relie les unes aux autres. C'est pourquoi nous commencerons par exposer les conceptions anthropologiques, référentielles et phraséologiques qui constituent l'arrière-plan de nos observations.

## **1. Une conception anthropologique et référentielle du langage<sup>34</sup>.**

Le langage est un code, cela va de soi. Cette opinion règne en maître aussi bien parmi les linguistes que dans le grand public qui réfléchit aux questions linguistiques. Nous parlons pour communiquer aux autres nos états intérieurs, et pour cela nous assemblons des concepts pour former des pensées complexes que nous encodons en langue pour les transmettre à nos interlocuteurs, qui décodent alors nos paroles pour les transformer en pensées. C'est la syntaxe qui permet cela grâce à un ensemble de règles qui donnent à notre cerveau la possibilité d'engendrer des structures dans lesquelles les mots du lexique viennent s'insérer en fonction de leurs contenus sémantiques et des besoins de la communication.

---

<sup>33</sup> Saussure (2002 : 20-21). Les majuscules sont de Saussure ; le gras est de notre fait.

<sup>34</sup> La conception référentielle et anthropologique que nous résumons ici s'inspire des travaux de Georges Kleiber (notamment Kleiber 2003, 2001, 1984) et de la philosophie de Ludwig Wittgenstein (essentiellement Wittgenstein 1961). Voir les publications de Pierre Frath sur <http://www.res-per-nomen.org>, notamment Frath 2014, 2011, 2010), et aussi l'ouvrage à paraître *Une sémantique de la dénomination référentielle* de P. Frath et G. Kleiber.

Ces conceptions, pour dominantes qu'elles soient, ne vont pas sans difficultés. Tout d'abord, elles sont profondément réductionnistes en ce qu'elles ramènent la pensée et le langage à des mécanismes qu'on peut décrire en termes fonctionnels, ce qui mène inéluctablement à un dualisme ontologique, celui de l'homoncule cartésien aux commandes du cerveau, que Gilbert Ryle (1949) appelait par dérision le fantôme dans la machine (« the ghost in the machine »).

Ensuite, et c'est le point que nous allons aborder ici, elles ne permettent pas de comprendre des usages atypiques du langage, « hors code » donc, telle la description des odeurs dans le passage de Proust que nous étudions. En effet, pour les théories sémantiques qui font usage de codes, le sens global de l'énoncé se construit en appariant entre eux les composants sémiques des différents mots qui constituent l'énoncé. Faisons l'hypothèse qu'un couvre-lit soit défini par les propriétés /inanimé/, /objet/, /artefact/, /fait de tissu/, /qui recouvre les lits/, /odorant/, etc.<sup>35</sup>, et « médiane » par la propriété /qui se trouve au milieu/<sup>36</sup>. Pour justifier « l'odeur médiane du couvre-lit », une telle sémantique se mettrait en quête de sèmes compatibles entre « odeur », « médiane » et « couvre-lit », n'en trouverait pas, et rejetterait l'expression comme incorrecte. Elle pourrait éventuellement faire l'hypothèse d'un sème /odorant/ dans « médiane », mais ce serait très arbitraire. Ce serait également ingérable puisqu'il faudrait alors accepter que tous les mots d'une langue possèdent tous les types de sèmes possibles et imaginables, pour le cas où une jonction inhabituelle serait faite par un locuteur. Mais dans ce cas, comment distinguer ce qui est « normal » de ce qui ne l'est pas, de ce qui est « hors code » ?

Or nous avons bien le sentiment de comprendre la phrase de Proust. Pour appréhender cette intuition, nous allons considérer la langue comme un milieu naturel qui consiste en quelques milliers de mots, reliés les uns aux autres par l'usage de manière plus ou moins forte, plus ou moins lointaine. Une grande partie de ces mots réfèrent à des éléments de notre expérience commune. Il s'agit des dénominations référentielles (comme *fleuve*, *rivière*, *gruyère*, *voiture*, *intelligence*, *santé*, etc.) qui ne sont pas de simples étiquettes posées sur des objets préexistants : elles participent à l'être des choses dénommées en ce qu'elles leur donnent une existence *séparée*<sup>37</sup>. Les francophones peuvent discuter de la différence entre les fleuves et les rivières car leur langue a donné à ces types de cours d'eau une existence *séparée* en les nommant de deux noms différents selon qu'ils se jettent dans un autre cours d'eau ou dans la mer. Les anglophones ne le peuvent pas car leur langue n'a pas procédé à cette séparation.

---

<sup>35</sup> Ces listes hétéroclites et *ad hoc* d'éléments sémantiques ressemblent beaucoup à un inventaire à la Prévert. C'est sans doute pour cette raison que la plupart des auteurs se contentent de les regrouper en grandes catégories, comme J. Pustejovsky dans ses quatre *qualia* (1995), ou en grandes oppositions, comme F. Rastier avec sa distinction entre sèmes inhérents et afférents (Rastier 1991).

<sup>36</sup> Relevée dans le Larousse 2008.

<sup>37</sup> Voir Frath 2014 et Frath & Kleiber 2016 (à paraître)

## 2. Une conception phraséologique du langage.

Au niveau collectif, la langue est produite et déterminée par notre usage et elle est contrainte par notre expérience commune, ce qui fait qu'elle évolue et change au fil du temps. Au niveau individuel, c'est l'inverse : c'est la langue qui nous contraint, qui nous dit ce qui existe *pour nous* et comment en parler, et c'est elle qui détermine notre usage. Un objet non nommé n'existe pas pour nous, mais dès qu'il l'est, nous pouvons en parler. Il s'agrège alors autour de lui un corpus linguistique qui contient les connaissances que nous en avons, ainsi que sa « grammaire », c'est-à-dire la manière d'en parler. Comme tous les mots possèdent des contextes préférentiels, le vocabulaire d'une langue est constitué, non de mots isolés, mais d'unités phraséologiques (UP) dont le voisinage est plus ou moins contraint.

Nous avons distingué trois types d'UP en fonction de ces contraintes de voisinage<sup>38</sup>. Nous les classons selon trois critères : le degré de lexicalisation, la référence et la possibilité de modification.

### 1. Les UP mono-lexicales (*thé, danseur, psychanalyse, gendarme*) ou poly-lexicales très figées (*pomme de terre, chemin de fer*).

Elles sont *lexicalisées* ; elles réfèrent à *un seul* objet ; les insertions et les modifications sont difficiles, quasiment impossibles. Certains contextes sont plus fréquents que d'autres, ce qui fait que ces UP sont accompagnées de *paradigmes préférentiels* très ouverts, peu ou pas structurés. Nous verrons que « odeur » appartient à cette catégorie. Le lecteur s'étonnera peut-être que nous considérons les mots isolés comme des UP, mais nous rappelons qu'il y a toujours des contextes, et que dès lors il n'y pas de mots vraiment isolés. Saussure ne dit pas autre dans un de ses textes des *Écrits de Linguistique Générale* (2002 : 24) :

« Mais d'où prend-on d'abord qu'il y a un mot, lequel devra être considéré ensuite à différents points de vue ? On ne tire cette idée elle-même que d'un certain point de vue, car il m'est impossible de voir que le mot, au milieu de tous les usages qu'on en fait, soit quelque chose de donné, et qui s'impose à moi comme la perception d'une couleur ».

### 2. Les UP poly-lexicales semi-figées, qu'elles soient opaques ou non (*un cordon bleu, une messe noire, faire un canard*)

Comme les précédentes, elles sont *lexicalisées* et réfèrent à *un seul* objet. Cependant, elles acceptent des modifications à la condition qu'on puisse reconstituer l'UP d'origine (*un cordon vraiment bleu*, pour signifier par exemple que la cuisinière, en plus d'être

---

<sup>38</sup> Voir notamment Frath Pierre & Gledhill Christopher (2007 et 2005) et Gledhill Christopher & Frath Pierre (2005a et 2005b),

excellente, était habillée de bleu, ou alors qu'elle était une débutante en cuisine). Selon cette définition, les proverbes sont des UP semi-figées. Ils acceptent en effet des modifications si on peut les reconstituer (*l'habit ne fait pas le campeur*, par exemple pour se moquer d'un campeur qui aurait un attirail de camping sophistiqué mais ne saurait pas s'en servir). Ils sont lexicalisés et réfèrent à un seul objet, mais ils diffèrent des UP précédentes en ce qu'ils n'évoquent pas en eux-mêmes de catégories ou d'objets bien définis, comme le feraient *danseur*, *psychanalyse* ou *faire un canard*. Ils permettent en revanche de faire entrer des situations évoquées en discours dans des pseudo-catégories sans prototype, ce qui a pour effet de leur donner une existence référentielle dans la langue. Si quelqu'un se tient dans une queue et fait la remarque qu'il risque de perdre sa place s'il la quitte pour quelque raison, on lui répondra « Qui va à la chasse perd sa place », lui signalant ainsi que cette situation est connue, et normale, et que d'ailleurs il existe un proverbe ou un dicton dans la langue pour la nommer.

### 3. UP ouvertes (*cheveux noirs*).

Elles sont construites sur un schéma référentiel de type

pivot + [élément séminal : *paradigme*]

par exemple :

cheveux + [blancs : *noirs, roux, blonds, jaunes, châtain, gris, poivre et sel, verts..* ]

L'expression *cheveux noirs* est très certainement *lexicalisée*, car nous l'avons déjà entendue et utilisée mille fois. Elle réfère à *deux* objets, cheveux ET noirs, ensemble. Le paradigme est constitué d'une liste ouverte d'adjectifs évoquant des couleurs ou un aspect, dont le plus fréquent est « blanc ». C'est pourquoi nous l'avons appelé « séminal ». Des modifications sont acceptées et très courantes au sein du paradigme, mais difficiles en dehors : « cheveux fluorescents » sera facilement accepté, mais il faudra un contexte très spécifique pour faire admettre « cheveux hippomobiles ». Une telle association avec un élément hors paradigme produit une figure de style appelée **hypallage**.

Nous verrons que les adjectifs tels que « médiane », « indigeste » ou « poisseuse » associés à « odeur » par Proust ne constituent pas des hypallages parce que ces associations ne sont pas absolument transgressives, et qu'au contraire elles sont d'une certaine manière prédictibles.

### 3. « Y a-t-il des noms d'odeurs ? ».

Avant de poursuivre, nous examinons brièvement les points qui semblent acquis en linguistique des odeurs. Pour cela, nous nous référons à l'article de Kleiber (2013), dans lequel l'auteur s'interroge sur l'existence de noms d'odeurs. Il fait le point sur la question et ouvre des perspectives d'analyse qui nous permettront de progresser dans notre propos.

Il semble acquis qu'il n'y a pas de dénominations des odeurs. La plupart des commentateurs sont d'accord pour dire que « le procédé généralement utilisé pour pallier cette absence lexicale consiste à recourir au nom de la source de l'odeur employé dans des syntagmes binomiaux du type *Dét. + odeur + de + (dét) + N2 (N de la source)*, comme *une odeur de citron, l'odeur du citron, etc.* ».

Qu'en est-il alors de mots comme *roussi, brûlé, graillon, fraichin*, ou *parfum, senteur, fragrance, puanteur, pestilence, arôme, remugle, relent* ? Sont-ce des odoronymes ?

La réponse n'est pas si simple. Pour Kleiber, les premiers (*roussi, brûlé, graillon, fraichin*) sont plutôt des sources d'odeurs. On peut dire :

- *une odeur de roussi, de brûlé, de graillon, de fraichin*

Mais pas

- *un roussi, un brûlé, un graillon, un fraichin de [source]*

Quant à la seconde liste, on peut dire :

- *un parfum, une senteur, une fragrance, un arôme de citron*
- *une puanteur, une pestilence de charogne*
- *un relent, un remugle de vieux draps*

Ces mots peuvent ainsi commuter avec odeur. Mais on ne peut pas dire :

- *une odeur de senteur, de fragrance, de puanteur, de pestilence, d'arôme*

Ces mots ne sont ainsi pas des sources d'odeurs. En revanche on peut dire :

- *une odeur de parfum*, à propos du parfum en tant que produit, et qui dès lors est une source
- *une odeur de remugle*, qui peut être considéré comme une source (du moisi, du renfermé).

C'est aussi le cas de *relent*, dont nous avons trouvé deux occurrences après « odeur de ... » dans notre corpus (*Capitaine Fracasse*, de Théophile Gautier) :

Dès le seuil, une odeur de relent, un parfum de moisissure et d'abandon, le froid humide et noir particulier aux lieux sombres, vous montait aux narines comme lorsqu'on lève la pierre d'un caveau et qu'on se penche sur son obscurité glaciale.

Des fagots de genévrier et de bois odorant, brûlés à grande flamme dans les cheminées, avaient chassé l'odeur de relent et de moisissure.

Il existe ainsi des « noms généraux » d'odeur, dont le rôle est de permettre au locuteur de porter un jugement positif ou négatif sur l'odeur, et éventuellement sur sa persistance (*relent, remugle*). *Parfum, senteur, fragrance, puanteur, pestilence, arôme* n'évoquent pas d'odeur spécifique par eux-mêmes. Quant à *roussi, brûlé, graillon, fraichin*, ils en évoquent, mais en tant que source. Comme le dit Kleiber (2013), « l'existence de ces noms 'généraux' d'odeurs ne fait que confirmer l'importance, relevée par tous les commentateurs, de l'axe

hédonique en matière d'odeurs et le rôle primordial de la subjectivité dans la catégorisation olfactive. Elle met aussi en avant par le nom *relent* (et peut-être [...] un des emplois de *remugle*) celle, moins connue de la durée ».

Il n'y a donc pas de noms d'odeurs comme il y a des noms de couleur, par exemple le bleu et le rouge, qui peuvent à leur tour se subdiviser en d'autres couleurs, bleu clair, bleu de Prusse, et ainsi de suite, et qu'on peut aisément se représenter à chaque niveau.

On a donc les schémas référentiels suivant :

Dét. + [odeur => bonne odeur, *parfum, senteur, fragrance, arôme...*] + de + [source]

Dét. + [odeur => mauvaise odeur, *puanteur, pestilence, remugle, ...*] + de + [source]

Kleiber note également que *odeur* est intrinsèquement comptable, ce qui le distingue d'autres « mots généraux » comme *tristesse* ou *impatience*. On peut dire :

*de la tristesse, de l'impatience,*

mais difficilement

*?de l'odeur, ?un peu d'odeur*

En revanche, *odeur* « prend [...] sans difficulté aucune les déterminants qui impliquent le trait 'dénombrable' comme : *une, deux, trois, les, des, quelques, plusieurs, etc.* ». Pourtant, il y a une différence entre *odeur* et d'autres noms comptables, comme on le voit dans les exemples suivants :

*Il y a trois fruits sur la table, à savoir trois pommes.*

*\*Trois odeurs règnent dans la maison, à savoir trois odeurs de citrons.*

En revanche, on peut dire :

*Trois (sortes d')odeurs règnent dans la maison, à savoir une odeur de citron, une de pommes et une de lait.*

Ceci montre que, contrairement à ce qu'on attendrait de la part d'un dénombrable, ce ne sont pas à des occurrences individuelles auxquelles *odeur* renvoie, mais à des sous-catégories. *Odeur de citron* désigne, non un fruit particulier, mais une source d'odeur connue, à savoir les citrons, la catégorie des citrons.

Il en résulte ce que Kleiber appelle le « paradoxe ontologico-dénominateur des odeurs ». « Le N *odeur* renvoie bien à des entités conçues comme ayant des sous-catégories homogènes, des espèces d'odeurs, et de l'autre, il n'y a [...] (pratiquement) pas de dénominations disponibles pour elles ». Dès lors, comment faisons-nous pour parler des odeurs ?

Pour le savoir, nous avons étudié la phraséologie d'*odeur* dans le corpus de textes littéraires que nous avons mentionné plus haut. Nous verrons, comme le suggère Kleiber à la fin de son article, que si les dénominations sont peu nombreuses, c'est que l'expression des odeurs se fait essentiellement par le moyen de désignations<sup>39</sup>.

#### 4. Phraséologie des odeurs en contexte.

*Odeur* apparaît 468 fois dans notre corpus au singulier et 68 fois au pluriel. Nous n'avons noté qu'une seule UP semi-figée (deux occurrences) : *être en odeur de sainteté*. Examinons maintenant quelques contextes typiques d'« odeur » :

- une odeur écœurante de fers chauds
- cette odeur épouvantable
- l'odeur âpre et douce
- une agréable odeur
- une bonne odeur chaude de froment écrasé
- l'odeur d'anis
- une forte odeur de cuir humain
- c'était sa peau, sa chair, son odeur
- la lumière, les sons, les odeurs, les goûts, la chaleur et toutes les autres ...

On observe l'existence du schéma syntaxique suivant :

Dét. + (adj.) + *odeur* + (adj.) + de + ((dét.) + N de la source)

##### 4.1 Types d'adjectifs.

Voici quelques exemples d'adjectifs qui accompagnent « odeur » dans notre corpus, regroupés par nous dans diverses catégories en fonction de leur caractéristiques hédoniques ou descriptives. Les chiffres entre parenthèses indiquent la fréquence d'occurrence des adjectifs. On constate qu'aucun ne se détache significativement des autres d'un point de vue quantitatif.

- 1) Adjectif hédoniques positifs : *âpre et douce*, *amère et douce*, *agréable*, *chaude* (4), *divine*, *délicieuse* (2), *suave* (5), *enivrante* (2), *grisante*, *fraîche* (2), *douce*, *subtile*,...

---

<sup>39</sup> Pour la différence entre dénomination et désignation, voir par exemple Kleiber 2001 et 2003.

- 2) Adjectifs hédoniques négatifs : *épouvantable, écœurante, étouffée, affreuse asphyxiante, désagréable, ignoble, infecte (2), insupportable (2), lourde, moisie, intolérable,...*
- 3) Adjectifs purement descriptifs : *échauffée, âpre, forte (13), fade (10), fauve (2), fine (4), humaine, légère, vague (3), violente, pénétrante (7), salée,...*
- 4) Adjectifs exprimant la notion d'étrangeté : *étrange, bizarre, drôle (d'odeur),...*
- 5) Adjectifs exprimant des idées sans rapport avec les odeurs : *obscur, fiévreuse, sain, sauvage, mystiques, ...*

#### 4.2 Types de sources.

Voici quelques exemples de sources d'odeurs, également regroupés par nous dans diverses catégories en fonction de leur caractéristiques hédoniques ou descriptives.

**Bonnes odeurs** : une odeur d'anis, de jasmin, de déjeuner, de parfum, de tilleul, de lilas, de café, de mer, de cerises, d'orange, de bruyères, de foin coupés, l'odeur d'un succulent mitonné, d'un bouquet de lotus, du vétiver, d'une eau de toilette, de l'été, du girofle, de la soupe au fromage (plusieurs fois), de l'air, « l'odeur de tes vêtements est comme l'odeur du Liban » (Cantiques), etc.

**Mauvaises odeurs** : l'odeur de vieux caveaux, de mort, de cadavre, d'excréments humains, de sueur, d'absinthe et de caserne, de lampe qui charbonne, du gaz, de corne brûlée, de draps, de graillon, de relent, de poussière, de chair grillée, de tombeau, une odeur désagréable de haschisch, etc.

**Odeurs descriptives, ni bonnes ni mauvaises** : une odeur de vêtement, de viande, de lapin qui bouillait, d'oignon, l'odeur du soir fêté, des truffes, de la poudre, du sel, des feuilles humides, des feuilles, des cigarettes de roses, de la cire, du tabac, du buis, des plantes, des granges, du vernis, du grand marronnier, de l'encens, du jardin, de la diligence, des étoffes, du dehors, du sang, du collège, des cimetières, etc.

Notons que cette classification en bonnes et mauvaises odeurs est difficile, parfois arbitraire.

**Odeurs de personnes** : une odeur de femme (plusieurs fois), de fornication, de courtisane, d'amants, une odeur de musc que la peau de sa femme exhalait, l'odeur de nos filles, de ton sein chaleureux, du musc qu'exhalait le corsage ouvert, de l'amour, de son linge et de sa nuque, de ces corps presque nus, d'une jolie femme, du musc humain, des 70 000 clientes, etc.

Dans le corpus considéré, les odeurs de personnes concernent presque toutes le corps féminin, plus ou moins liées à la sexualité. Mais on trouve également quelques descriptions

non féminines et non sexuelles, comme « *L'odeur de mon fils est comme l'odeur d'un champ que l'Eternel a béni* » (Genèse).

**Objets pas habituellement associées à une odeur**, mais auxquels l'auteur en attribue une, ce qui provoque un effet d'étrangeté : *l'odeur de la santé, de leur jeunesse, d'un chemin, de l'invasion, d'une bataille, de l'eau battue, de la rosée, la bonne odeur du ciel, l'âcre odeur des temps*, « *une méchante odeur de guet-apens* » (Capitaine Fracasse, T. Gautier), « *une odeur de vie, une toute-puissance de femme* » (Nana, E. Zola), et « *Mais il est un lit meilleur encore, plein d'odeurs divines. C'est notre, douce, notre profonde, notre impénétrable amitié* » (Les plaisirs et les jours, M. Proust).

Les deux exemples suivants sont particulièrement saisissants :

*Et cependant, Françoise tournait à la broche un de ces poulets, comme elle seule savait en rôtir, qui avaient porté loin dans Combray l'odeur de ses mérites.*

(Du côté de chez Swann, M. Proust : l'odeur des poulets rôtis répandaient dans Combray les mérites de cuisinière de Françoise)

*Voilà assez de linge sale, il s'agit de le laver et de le bien laver.*

« *C'est la grâce que je vous souhaite. Amen !* »

*Ce qui fut dit fut fait. On coula la lessive.*

*Depuis ce dimanche mémorable, le parfum des vertus de Cucugnan se respire à dix lieues alentour.*

(Le curé de Cucugnan, A. Daudet : le curé a réussi à persuader ses ouailles de se confesser et de mener une vie plus chrétienne, et cela se sait alentour).

Un grand nombre de sources d'odeur n'en sont pas réellement si on les considère objectivement. Que peut bien être une odeur de *chemin* ou de *rosée* ? Si on peut comprendre *l'odeur de ses mérites* comme une métonymie, on a plus de mal à justifier logiquement le *parfum des vertus*. Pourtant, nous acceptons ces deux expressions sans problèmes.

Il n'y a donc pas de lien obligatoire entre la source des odeurs et leurs caractéristiques hédonique ; il est également courant d'attribuer une odeur à des objets qui n'en ont pas en soi.

#### **4.3 « Puanteur, relent, parfum ».**

Notre corpus contient aussi les mots de *puanteur*, *relent* et *parfum*, dont un certain nombre sont à contre-emploi : il n'y a pas de lien nécessaire entre un type d'odeur réputée bonne ou mauvaise et ce qu'on en dit.

*Cette bonne et chaude puanteur qui s'exhale du fumier des vaches  
Une saine puanteur de marée  
L'air plein de parfums atroces  
Âcres parfums du bitume et des aromates*

*Dans tes jupons remplis de ton parfum  
Ensevelir ma tête endolorie,  
Et respirer, comme une fleur flétrie,  
Le doux relent de mon amour défunt.*  
(Le Léthé – Les Fleurs du Mal, C. Baudelaire)

*Le bourdon se lamente, et la bûche enfumée  
Accompagne en fausset la pendule enrhumée,  
Cependant qu'en un jeu plein de sales parfums,  
Héritage fatal d'une vieille hydropique,  
Le beau valet de cœur et la dame de pique  
Caudent sinistrement de leurs amours défunts.*  
(Spleen – Les Fleurs du Mal, C. Baudelaire)

« A, noir corset velu des mouches éclatantes  
Qui bombinent autours de puanteurs cruelles »  
(Voyelles – A. Rimbaud)

« Ô cœurs de saleté, bouches épouvantables,  
Fonctionnez plus fort, bouches de puanteurs !  
Un vin pour ces torpeurs ignobles, sur ces tables...  
Vos ventres sont fondus de hontes... »  
(L'orgie parisienne – A. Rimbaud)

#### 4.4 Analyse de la phraséologie des odeurs.

On n'observe donc pas de schéma référentiel comportant un paradigme structuré avec un élément séminal de type **pivot** + [élément séminal : *paradigme*]. « Odeur » n'est ainsi pas une UP ouverte (du type 3 tel que défini au chapitre 2), mais une **UP monolexicale** (de type 1) **accompagnée de paradigmes, sans éléments séminaux**. Pour le lecteur qui s'étonnerait qu'un mot isolé puisse être appelé une unité phraséologique (UP), rappelons qu'il s'agit là de notre point de vue sur le vocabulaire tel que défini dans le

chapitre deux, selon lequel tous les mots sont toujours accompagnés de contextes préférentiels qui constituent un corpus d'usages plus ou moins structuré, plus ou moins contraint. La possibilité d'usages atypiques d'adjectifs et de sources est ainsi bel et bien inscrite dans la langue, et il semble donc difficile de construire des hypallages avec « odeur ».

Et si n'importe quel objet de notre expérience peut être une source d'odeurs, si la liste des adjectifs permettant de les décrire est sans limite, alors tout est possible. Encore faut-il en persuader le lecteur. C'est là qu'intervient le talent de l'auteur, et pour montrer comment M. Proust s'y prend, nous donnons ci-dessous le texte dont nous avons extrait la description des odeurs donnée au début de cet article.

« Ma tante n'habitait plus effectivement que deux chambres contiguës, restant l'après-midi dans l'une pendant qu'on aéraït l'autre. C'étaient de ces chambres de province qui - de même qu'en certains pays des parties entières de l'air ou de la mer sont illuminées ou parfumées par des myriades de protozoaires que nous ne voyons pas - nous enchantent des mille odeurs qu'y dégagent les vertus, la sagesse, les habitudes, toute une vie secrète, invisible, surabondante et morale que l'atmosphère y tient en suspens ; odeurs naturelles encore, certes, et couleur du temps comme celles de la campagne voisine, mais déjà casanières, humaines et renfermées, gelée exquise industrielle et limpide de tous les fruits de l'année qui ont quitté le verger pour l'armoire ; saisonnières, mais mobilières et domestiques, corrigeant le piquant de la gelée blanche par la douceur du pain chaud, oisives et ponctuelles comme une horloge de village, flâneuses et rangées, insoucieuses et prévoyantes, lingères, matinales, dévotes, heureuses d'une paix qui n'apporte qu'un surcroît d'anxiété et d'un prosaïsme qui sert de grand réservoir de poésie à celui qui la traverse sans y avoir vécu. L'air y était saturé de la fine fleur d'un silence si nourricier, si succulent que je ne m'y avançais qu'avec une sorte de gourmandise, surtout par ces premiers matins encore froids de la semaine de Pâques où je le goûtais mieux parce que je venais seulement d'arriver à Combray : avant que j'entrasse souhaiter le bonjour à ma tante on me faisait attendre un instant, dans la première pièce où le soleil, d'hiver encore, était venu se mettre au chaud devant le feu, déjà allumé entre les deux briques et qui badigeonnait toute la chambre d'une odeur de suie, en faisait comme un de ces grands « devants de four » de campagne, ou de ces manteaux de cheminée de châteaux, sous lesquels on souhaite que se déclarent dehors la pluie, la neige, même quelque catastrophe diluvienne pour ajouter au confort de la réclusion la poésie de l'hivernage ; je faisais quelques pas du prie-Dieu aux fauteuils en velours frappé, toujours revêtus d'un appui-tête au crochet ; et le feu cuisant comme une pâte les appétissantes odeurs dont l'air de la chambre était tout grumeleux et qu'avait déjà fait travailler et « lever » la fraîcheur humide et ensoleillée du matin, il les feuilletait,

les dorait, les godait, les boursouflait, en faisant un invisible et palpable gâteau provincial, un immense « chausson » où, à peine goûtés les arômes plus croustillants, plus fins, plus réputés, mais plus secs aussi du placard, de la commode, du papier à ramages, je revenais toujours avec une convoitise inavouée m'engluer dans l'odeur médiane, poisseuse, fade, indigeste et fruitée du couvre-lit à fleurs ».

(Du côté de chez Swann, Marcel Proust)

On voit que la description des odeurs du couvre-lit n'a rien de choquant. L'odorat est mis en relation avec les autres sens : aux stimulations olfactives s'ajoutent des perceptions sonores, gustatives, tactiles, et surtout visuelles. Elles sont décrites ensemble à l'aide d'un vocabulaire indifférencié : l'auteur nous emmène dans un monde foisonnant de sources de percepts divers et variés. L'usage de certains adjectifs, comme *grumeleux* ou *médiane*, n'est dès lors pas surprenant, d'autant plus que la phraséologie des odeurs permet une très grande liberté désignative. Plutôt que de concevoir le sens lexical comme un ensemble de propriétés sémantiques qui entreraient en résonance avec les propriétés d'autres mots, il serait sans doute judicieux de le penser comme une sorte de résultante des contextes dans lesquels ils se trouvent et des objets qu'ils servent à nommer, y compris ceux qui apparaissent de manière imprévisible et inhabituelle.

Ce sont ces usages atypiques qui créent pour le lecteur un monde à la fois réel et fantastique, un monde familier dont nous avons sans doute nous aussi expérimenté l'étrangeté sans jamais avoir eu l'idée de le décrire, ou le talent pour le faire. Un usage neuf et créatif de la langue permet de faire entrevoir, ne serait-ce qu'un instant, le mystère du monde qui se cache habituellement derrière la « réserve de formules, de dénominations, de locutions toutes prêtes, [...] de pure imitation, qui nous délivrent du soin de penser » (P. Valéry, citation placée en exergue de cet article).

La possibilité de cette découverte est d'ailleurs un des thèmes majeurs de l'œuvre de Proust : le monde recèle une autre réalité, plus intime et peut-être plus profonde, que celle que nous percevons avec les mots de tous les jours. Mais la décrire demande un effort. Proust établit une distinction fondamentale entre ce qu'il appelle « une littérature de notation », qui se contente de reprendre des descriptions conventionnelles, et l'art véritable, qui recherche une approche plus authentique de la réalité en se dégageant des lieux communs et des locutions toutes faites.

« Comment la littérature de notations aurait-elle une valeur quelconque, puisque c'est sous de petites choses comme celles qu'elle note que la réalité est contenue (la grandeur dans le bruit lointain d'un avion, dans la ligne du clocher de Saint-Hilaire, le passé dans la saveur d'une madeleine, etc.) et **qu'elles sont sans signification par elles-mêmes si on ne l'en dégage pas** ? Peu à peu, **conservée par**

**la mémoire, c'est la chaîne de toutes ces expressions inexactes où ne reste rien de ce que nous avons réellement éprouvé**, qui constitue pour nous notre pensée, notre vie, la réalité, et c'est ce mensonge-là que ne ferait que reproduire un art soi-disant « vécu », simple comme la vie, sans beauté, double emploi si ennuyeux et si vain de ce que nos yeux voient et de ce que notre intelligence constate qu'on se demande où celui qui s'y livre trouve l'étincelle joyeuse et motrice, capable de le mettre en train et de le faire avancer dans sa besogne. La grandeur de l'art véritable, au contraire de celui que M. de Norpois eût appelé un jeu de dilettante, c'était de retrouver, de ressaisir, de nous faire connaître cette réalité loin de laquelle nous vivons, de laquelle nous nous écartons de plus en plus au fur et à mesure que prend plus d'épaisseur et d'imperméabilité la connaissance conventionnelle que nous lui substituons, cette réalité que nous risquerions fort de mourir sans avoir connue, et qui est tout simplement notre vie ».

(*Le temps retrouvé*, M. Proust, p. 256-257)

### **Conclusion.**

Abandonner les sentiers battus de l'expression conventionnelle est une grande tentation pour le poète. D'Arthur Rimbaud à André Breton, de René Char à Saint John Perse, le corpus de la poésie qui se départit du langage ordinaire est extrêmement riche. Lorsqu'ils ont du talent, les poètes réussissent à nous faire entrapercevoir une autre réalité que celle à laquelle nous sommes habitués, au prix parfois d'une certaine opacité de leurs textes. Mais le chemin est étroit entre la créativité véritable et l'astuce littéraire parée d'inventivité factice.

Chez Proust, il n'y a ni opacité, ni inventivité factice. Son art ne consiste pas à assembler des mots en dehors de toute contrainte d'usage, mais à décrire clairement des expériences personnelles, individuelles certes, mais que, pour les avoir vécues, nous reconnaissons comme existant dans notre expérience commune. Certaines n'ont pas été l'objet de descriptions avant Proust, et elles ont donc été, avant lui, littéralement hors corpus, et donc hors de la langue. L'art de Proust est ainsi essentiellement référentiel et créatif. Il parle du monde, de *notre* monde, de manière neuve, originale et frappante, au point que des fragments importants de son œuvre sont passés dans la culture commune, et donc dans la langue. Ce qui se passe en nous lorsque nous nous endormons, ou la manière dont les souvenirs peuvent revenir involontairement à la conscience grâce à une odeur ou à une saveur, cela ne peut être évoqué à notre époque sans référence à l'œuvre de Proust, en l'occurrence la première page de *Du côté de chez Swann* et l'épisode de la madeleine, dite de Proust.

Si ces descriptions sont entrées dans les corpus d'usages, c'est parce que Proust les a fait exister pour ses lecteurs au prix d'un effort linguistique, en assemblant des mots de notre langue commune de manière parfois non conventionnelle, et c'est d'ailleurs cet usage

souvent hors norme mais reconnaissable de la langue qui donne cette qualité étrange et belle à son œuvre. C'est cet usage créatif qui a constitué pour lui, puis pour nous, la réalité de ce qu'il voulait dire. Il n'y a pas là de traduction d'une pensée en langue, mais la construction mentale d'une idée neuve à l'aide de mots, que nous reconnaissons à la lecture.

En conclusion, disons que parler et écrire de manière « normale », c'est réutiliser les dénominations existant dans la langue avec leurs phraséologies, c'est-à-dire leurs usages conventionnels, pour pointer vers une expérience commune fortement balisée par le langage. Parler et écrire de manière créative, en revanche, c'est utiliser la langue en-dehors des phraséologies habituelles mais en en tenant compte, pour partager une expérience neuve et originale.

Pour finir cet article, voici un extrait de *La phénoménologie de la perception*, de Maurice Merleau-Ponty, où cet auteur décrit la différence entre notre pratique quotidienne de la langue et son usage créatif, qui permet de transformer « en parole un certain silence ».

« Nous vivons dans un monde où la parole est *instituée*. Pour toutes ces paroles banales, nous possédons en nous-mêmes des significations déjà formées. Elles ne suscitent en nous que des pensées secondes ; celles-ci à leur tour se traduisent en d'autres paroles qui n'exigent de nous aucun véritable effort de compréhension. Ainsi le langage et la compréhension du langage paraissent aller de soi. Le monde linguistique et intersubjectif ne nous étonne plus, nous ne le distinguons plus du monde même, et c'est à l'intérieur d'un monde déjà parlé et parlant que nous réfléchissons. Nous perdons conscience de ce qu'il y a de contingent dans l'expression et dans la communication, soit chez l'enfant qui apprend à parler, soit chez l'écrivain qui dit et pense pour la première fois quelque chose, soit enfin chez **tous ceux qui transforment en parole un certain silence** ».

(*Phénoménologie de la perception*, Merleau-Ponty 1945 : 214).

## **Bibliographie.**

- 1) Frath, Pierre, « La conception de la dénomination chez Georges Kleiber » in *Res-per-nomen IV : Les théories du sens et de la référence. Hommage à Georges Kleiber*, Editions et Presses Universitaires de Reims, Coord. E. Hilgert, S. Palma, R. Daval, P. Frath, à paraître.
- 2) Frath, Pierre, 2011, « La conscience dans la théorie linguistique » in *Res-per-nomen III : La référence, la conscience et le sujet énonciateur / Reference, Consciousness and the Speaking Subject*, Coord. P. Frath, V. Bourdier, E. Hilgert, K. Bréhaut & J. Dunphy-Blomfield, Reims, Editions et Presses Universitaires de Reims, pp. 25-40.

- 3) Frath, Pierre, 2011, « La référence par le nom : vers une linguistique anthropologique » in *Res per Nomen 2 : langue, référence et anthropologie*, Coordinateurs : P. Frath, J. Pauchard & L. Lansari, Reims, pp. 57-76.
- 4) Frath, Pierre, Kleiber, Georges, *Sémantique de la Dénomination Référentielle*, à paraître.
- 5) Frath, Pierre, Gledhill, Christopher, 2005, « Qu'est-ce qu'une unité phraséologique? » in *La phraséologie dans tous ses états. Actes du Colloques Phraséologie 2005*, Bolly C., Klein J.R., Lamiroy B. (éds), Cahiers de l'Institut linguistique de Louvain, CILL 31, 2-4, pp. 11-25.
- 6) Frath, Pierre, Gledhill, Christopher, 2005, "Free-Range Clusters or Frozen Chunks? Reference as a defining criterion for linguistic units » in *RANAM (Recherches Anglaises et Nord-Américaines)*, n° 38, Strasbourg, pp. 25-43.
- 7) Gledhill, Christopher, Frath, Pierre, 2007, « Collocation, phrasème, dénomination : vers une théorie de la créativité phraséologique », *La Linguistique*, vol. 43, fasc. 1.
- 8) Gledhill, Christopher, Frath, Pierre, 2005a, "A Reference-based Theory of Phraseological Units, The Evidence of Fossils" in *Corpus Linguistics*, Vol. 1, no. 1, Editors: Pernilla Danielsson and Martijn Wagenmakers, Birmingham.
- 9) Gledhill, Christopher, Frath, Pierre, 2005b, « Une tournure peu en cacher une autre : l'innovation phraséologique dans Trainspotting », *Les Langues Modernes*, 3, pp. 68-79.
- 10) Kleiber, Georges, « Y a-t-il des noms d'odeurs ? » in Casanova Herrero, E. et Calvo Rigual, C. (eds.), *Actes del 26e Congrés de Linguística i Filologia Romàniques* (València, 6-11 de setembre de 2010), Berlin, Walter de Gruyter, Vol. 3, pp. 223-234.
- 11) Kleiber, Georges, 2003, « Sur la sémantique de la dénomination », *Verbum*, tome XXV, 1, pp. 97-106.
- 12) Kleiber, Georges, 2001, « Remarques sur la dénomination », *Cahiers de Praxématique*, 36, pp. 21-41.
- 13) Kleiber, Georges, 1984, « Dénomination et relations dénominatives », *Langages*, 76, pp. 77-94.
- 14) Merleau-Ponty, Maurice, 1945, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard.
- 15) Proust, Marcel, 1954, *Du côté de chez Swann*, Paris, Gallimard, Le Livre de Poche, 1<sup>ère</sup> publication : Grasset, 1913.
- 16) Proust, Marcel, 1954, *Le temps retrouvé*, Paris, Gallimard, Folio, 1<sup>ère</sup> publication : NRF, 1927.
- 17) Pustejovsky, James, 1995, *The Generative Lexicon*, Cambridge, MA, MIT Press.
- 18) Rastier, François, 1991, *Sémantique interprétative*, Paris, PUF.
- 19) Ryle, Gilbert, 1949, *The Concept of Mind*, Hutchison, London.

- 20) Saussure, Ferdinand de, 2002, *Écrits de linguistique générale*, texte établi et édité par Simon Bouquet et Rudolf Engler, Paris, Gallimard.
- 21) Thomières-Kokochkina, Irina, 2013, « Je sens, donc je dis ! (Les noms prédicatifs d'odeurs simples et composés en russe) », *32<sup>nd</sup> International Conference on Lexis and Grammar*, Universidade do Algarve, Faro, Portugal, September 10-14, 2013, Pre-Proceedings, Jorge Baptista, Mario Monteleone, pp. 159-163.
- 22) Valéry, Paul (1936, 2012), *Le bilan de l'intelligence*, Paris, Éditions Allia.
- 23) Wittgenstein, Ludwig, 1961, *Tractatus logico-philosophicus* suivi de *Investigations philosophiques*. Traduit de l'allemand par Pierre Klossowski. Paris, Gallimard.

## Les modes de représentation du monde avec les adjectifs qualificatifs en –ist-

Tatiana BOTTINEAU  
(INALCO)

La représentation langagière de la perception du monde sera abordée ici à travers l'emploi des adjectifs qualificatifs qui sont formés avec le suffixe –ist- à partir des noms communs d'origine russe. Je ne parlerai pas des adjectifs de relation en –ist- dérivés des noms propres, comme *marksistskij* « marxiste », des noms de courants idéologiques ou politiques, comme *bol'shevistskij* « bolchévique » ou de ceux qui sont formés à partir de racines d'origine étrangère, comme *kapitalističeskij* « capitaliste ».

Je proposerai un essai de classification des adjectifs en –ist- en recourant aux critères à la fois sémantiques et pragmatiques, formels et énonciatifs. Du point de vue de la sémantique, je prendrai en compte le sens lexical de la base de dérivation (X) de l'adjectif et celui du substantif (Y) qualifié par l'adjectif en –ist-. Du point de vue formel, je présenterai le suffixe comme un relateur qui instaure un lien particulier entre les notions X et Y, lien fondé sur les opérations abstraites de quantification et d'extraction. Du point de vue énonciatif, je chercherai à préciser le rôle et le statut de l'instance locutive en charge de la perception sensorielle du monde et de sa représentation langagière.

Selon le mode de présentation du monde par les Adj<sub>ist</sub>, je distinguerai trois grandes classes, les « classificateurs », les « détermineurs » et les « apprécieurs ».

### **1. La présentation de la dérivation adjectivale dans la littérature linguistique.**

Dans la littérature linguistique russe, la dérivation suffixale des adjectifs qualificatifs est traitée essentiellement de deux points de vue. D'une part, il est de tradition de tenir compte de la nature grammaticale, nominale ou verbale, de la base X. D'autre part, les études aussi bien en synchronie qu'en diachronie traitent des phénomènes d'alternance dus à l'adjonction des suffixes à la base de dérivation X et se manifestant sur le plan morphologique et orthographique.

Par ailleurs, la description de certains suffixes, comme, par exemple, ceux qui servent à former les participes ou le comparatif, est associée à leur fonction grammaticale.

En ce qui concerne le sémantisme des adjectifs dérivés, on évoque volontiers le cas de certains déterminants formés à partir de la même base par l'adjonction de différents suffixes (*slab-en'k-ij / slab-ovat-yj* « affaibli », *volos-ist-yj / volos-at-yj* « chevelu, poilu », *nosistyj / nosatyj* « au grand nez », *zdorovuš'ij / zdorovyj (kulak)* « (poing) énorme, très fort », etc.). Ces adjectifs sont régulièrement présentés comme synonymes ou comme très proches par leur signification, mais exprimant des nuances au service de l'incontournable expressivité ou

subjectivité du langage dont les distinctions varient au gré de la perception subjective des auteurs. A partir de là, les suffixes se voient dotés des capacités d'exprimer des valeurs sémantiques et reçoivent des étiquettes de suffixes de diminution, d'indétermination, de dépréciation, d'augmentation, etc.

En l'absence de formalisation des données, une telle démarche ne fournit pas d'outils pertinents qui permettraient d'établir une distinction rigoureuse entre les suffixes considérés comme sémantiquement proches ou de cerner avec une précision, plus ou moins grande, la valeur et le fonctionnement d'un suffixe comme c'est le cas de *-ist-*.

## **2. L'approche théorique adoptée à l'étude des adjectifs en *-ist-*.**

Je pars du principe qu'en eux-mêmes, les suffixes ne sont pas iconiques, qu'ils ne possèdent pas de lien avec le monde référentiel et qu'ils n'ont pas de valeur sémantique prédéterminée : les suffixes ne sont pas intrinsèquement signifiants dans la mesure où ils ne renvoient à aucun signifié.

Cependant l'absence de signifié n'est pas synonyme de l'absence de toute signification et les morphèmes suffixaux peuvent contribuer à rendre des sens implicites qui se révèlent lorsque ces éléments sont placés dans un environnement particulier qu'il soit syntagmatique ou propositionnel.

La représentation du monde par un syntagme adjectival engage nécessairement une double opération d'instanciation, celle du référent qualifié (Y), mais aussi celle du référent nommé par la base de dérivation de l'adjectif (X). L'adjonction du suffixe et son choix, lorsqu'il est possible, traduisent l'existence des processus cognitifs fondamentaux et à caractère récurrent. De manière générale, et notamment dans le cas de *-ist-*, la dérivation suffixale se révèle comme la trace d'un travail mental réalisé dans le domaine des notions respectives X et Y : *-ist-* joue le rôle d'un relateur mettant en place et déterminant le mode de repérage entre deux référents distincts, qui varie en fonction de la nature de X et de Y.

Les différences du mode de repérage permettent en particulier de poser la distinction entre les adjectifs sémantiquement proches, comme par exemple des déterminants en *-ist-* (*cvetistyj, skulistyj*) et en *-ast-* (*cvetastyj, skulastyj*).

Dans cette perspective, la représentation langagière d'un état des choses renvoie nécessairement à une instance, à la fois source de la perception en charge d'une activité sensorielle et source de l'énonciation en charge d'une activité langagière. L'analyse, à première vue morphologique et sémantique, requiert le recours aux outils de la description formelle avec l'actualisation des notions X et Y et des liens qu'elles entretiennent, ainsi que des paramètres énonciatifs, tels que le statut et la localisation temporelle des instances énonciatives.

Dans cette perspective, j'envisage le suffixe *-ist-* comme remplissant une double fonction. D'une part, je considère *-ist-* comme un marqueur de présence de X en Y, ce qui

constitue un trait distinctif du référent Y qui permet de le particulariser et de l'extraire de sa classe générique. D'autre part, j'attribue à -ist- la propriété de focaliser sur la présence quantitative, mais non quantifiée du X en Y. Ainsi, *pjatnistaja poverxnost'* « surface tachetée » est une surface (Y) couverte de plusieurs *pjatno* « tache » ( $X_{\text{quant}}$ ), *vetvistoe derevo* « arbre branchu » est un arbre (Y) comportant de nombreuses *vetv'* « branche » ( $X_{\text{quant}}$ ), *izvilistaja doroga* « route sinueuse » est une route (Y) avec beaucoup de *izvilina* « virage » ( $X_{\text{quant}}$ ).

L'opération de la focalisation sur la quantification de X et celle de l'extraction de Y d'une classe de référents semblables sont à la charge d'une instance, à la fois foyer de perception, qui constate la réalité référentielle, et d'une instance énonciative, support de la détermination du monde et de sa représentation à travers les formes langagières appropriées.

La réalisation de ces opérations abstraites est fortement liée au mode de la perception visuelle, auditive, olfactive, gustative ou encore tactile de la réalité.

### 3. Les données existantes.

D'après le dictionnaire grammatical de Zaliznjak (2007), le nombre d'adjectifs qualificatifs en -ist- s'élève très précisément à trois cent dix-sept. Une consultation rapide des données sur Internet permet de découvrir une liste de 510 unités et de constater l'existence d'autres  $\text{Adj}_{\text{ist}}$  qui ne figurent pas dans le Dictionnaire de Zaliznjak: *dyristyj* « ayant de nombreux trous », *vymistyj* « possédant un pis important », *zakorjučistyj* « ayant de nombreux crochets, accros », *zazvonistyj* « retentissant, bien sonore », etc.

Il va de soi qu'il n'y a pas de confusion entre le suffixe -ist- et la racine ist- de l'adjectif *istyj* « correct, régulier, vrai, véritable » (cf. *istina* « vérité vraie ») : *On govorit, kak istyj džentl'men.* « Il parle comme un vrai gentlemen. »

#### 3.1. Les bases de dérivation des adjectifs en -ist-

Les bases X et Y renvoient indifféremment aux référents animés (*bolvanistyj učenik* « élève peu doué ») ou inanimés (*zolutistyj kolos* « épi doré »), concrets ou abstraits (*podxalimistaja mysl'* « pensée flagorneuse »), cette dernière configuration étant cependant plutôt minoritaire.

Les  $\text{Adj}_{\text{ist}}$  sont majoritairement dérivés :

- de substantifs :

*pružina* « ressort » → *pružinistyj* ; *mylo* « savon » → *mylistyj* ; *bas* « basse » → *basistyj*

- d'adjectifs :

*vodjanoj* « d'eau » → *vodjanistyj* ; *krovjanoj* « se sang » → *krovjanistyj* ; *travjanoj* « herbeux » → *travjanistyj*

- de verbes pour un nombre restreint d'unités :

*prižimat'* «serrer» → *prižimistyj čelovek* «homme avare» ; *zadirat'* «taquiner, accrocher qqn» → *zadiristyj mal'čik* «garçon taquin, accrocheur» ; *preryvat'* «interrompre» → *preryvistaja reč'* «discours saccadé»; *razvesit'* «étendre» → *razvesistyj kust* «buisson branchu ».

Servant à former des adjectifs à partir des unités de langue qui appartiennent à d'autres catégories grammaticales, le suffixe -ist- permet une dérivation transcatégorielle :

*osanka* « port, prestance » → *osanistyj* « d'une belle prestance »

*vetv'* « branche » → *vetvistyj* « branchu »

*uvesit'* « accrocher, suspendre tout autour » → *uvesistyj* « lourd, pesant ».

La dérivation à l'intérieur de la classe adjectivale est souvent accompagnée de la modification plus ou moins signifiante du sémantisme de l'adjectif préexistant avec un certain degré de conceptualisation dans le passage du concret à l'abstrait :

*otryvnoj kalendar'* « calendrier à feuillets détachables » → *otryvistyj ton* « ton bref, saccadé »

*mučnoj pirog* « gâteau fait avec de la farine » → *mučnistoe jabloko* « pomme farineuse »

*šolkovyj šarf* « écharpe en soie » → *šelkovistyj šarf* « écharpe soyeuse », etc.

L'adjonction des suffixes différents à la même base est quelquefois à l'origine des doublets qui diffèrent considérablement par leur signification respective :

*kožanyj pidžak* « veste en cuir » / *kožistyj frukt* « fruit à peau épaisse »

*ledjanoj dom* « maison en glace » / *l'distyj sneg* « neige verglaçante »

*gornyj xrebet* «chaîne de montagne, crête » / *goristyj landšaft* « paysage montagneux »

*korenistyj dub* « chêne bien enraciné » / *korenastyj čelovek* « homme trapu »

*napornyj mexanizm* « mécanisme à pression » / *naporistyj čelovek* « personne insistante ».

Dans certains cas, la différence sémantique entre les doublets reste à préciser :

*Cvet* «couleur » → *cvetistyj /cvetastyj platok*

*Utroba* « ventre » → *utrobistyj/utrobnij golos*

*Skula* « pomette » → *skulastoe/ skulistoe lico*

*Gora* « montagne » → *goristyj /gornyj pejzaž*

*Sutulyj* « vouté » → *sutulistaja /sutulaja spina*

*Pokatyj* « incliné » → *pokatistaja / pokataja kryša*, etc.

### 3.2. Les valeurs sémantiques exprimées par les Adj<sub>ist</sub>.

Selon Vinogradov, les adjectifs qualificatifs en -ist- expriment les valeurs suivantes :

- présence abondante de quelque chose ou possession de quelque chose d'abondant (*obilie čego-nibud', obladanie množestvom čego-nibud'*)
- quantité excessive de quelque chose (*značenje izlišnego količestva čego-nibud'*)
- présence d'une quantité importante d'additif (*naličie bol'soj primesi čego-nibud'*) : *voda* [eau]<sup>40</sup> – *vodjanistyj*, *krov'* [sang] - *krovjanistyj*, *maslo* [huile, beurre] *masljanistyj*, *trava* [herbe] - *travjanistyj*, *sera* [soufre] - *sernistyj*, *muka* [farine] - *mučnistyj*, cf. *prizemistyj* - bas) :
- ressemblance à quelque chose (*poxožij na čto-nibud', napominajuščij svoimi kačestvami to veščestvo*)
- degré important de manifestation d'une capacité, d'un penchant (*sil'naja stepen' sklonnosti, sposobnosti k kakomu-nibud' dejstvuju*) : *razgonistye stročki* (lignes, écriture élancée); « *tabak črezvyčajno zaboristyj* » (tabac trop fort); « *Èti gospoda razmasisty, kak tjurja* » (Ces messieurs sont trop mou comme de la bouillie.), etc.

La liste de valeurs sémantiques des Adj<sub>ist</sub> dressée par Vinogradov permet de constater un trait récurrent commun à tous les déterminants. Il s'agit de caractériser un référent à travers la présence quantitativement importante mais indéterminée d'un trait distinctif nommé par le radical de l'adjectif.<sup>41</sup>

En revanche, comme on peut l'observer sur l'exemple des syntagmes comme *škvalistyj veter* (vent à rafales), *metelistyj veter* (tempête de neige), *serebristyj samoljot* (avion argenté), etc., la liste de Vinogradov ne comporte pas les adjectifs Adj<sub>ist</sub> qui déterminent le degré de manifestation de cette propriété comme atténué.

Restant dans le domaine sémantique, je propose dans un premier temps de classer les adjectifs Adj<sub>ist</sub> du point de vue du moyen leur appréhension visuelle, auditive, tactile, gustative ou encore olfactive par une instance, foyer de la perception du monde. Cette classification fait référence aux propriétés intrinsèques du référent Y :

- sa forme : *zmeistaja tropinka* « sentier serpentin », *š'elistyj pol* « plancher fissuré », *jačeistyj škaf* « armoire à casier »
- sa couleur : *zemlistyj cvet lica* « teint terreux »
- sa surface : *šelkovistaja tkan'* « tissu soyeux »
- sa composition : *glinistaja počva* « sol argileux » ou sa structure *jačeistyj škaf* « armoire à casier »)

<sup>40</sup> Ce commentaire est de nous.

<sup>41</sup> Ce trait sera désigné dans cet article par X<sub>quant</sub>.

- l'effet sonore qu'il est susceptible de produire : *golosistyj pevec* « chanteur avec une voix puissante », *basistyj golos* « voix de basse », *nadryvistyj krik* « cri déchirant »
- l'effet olfactif qu'il est susceptible de produire : *zapašistyj buket* « bouquet odoriférant », *dušistoe mylo* « savonnette parfumée »
- l'effet gustatif qu'il est susceptible de produire : *vodjanistyj sok* « jus de fruit aqueux », *mučnistoe jabloko* « pomme farineuse », *oskomistyj vinograd* « raisin à goût acidulé »
- l'effet tactile qu'il est susceptible de produire : *šelkovistaja tkan'* « tissu soyeux ».

Parmi les 317 adjectifs en -ist- cités par le dictionnaire de Zaliznjak la majorité rend la perception visuelle du monde. Un nombre significatif rend l'effet produit par le comportement d'un individu qui est fondé sur sa perception visuelle immédiate ou sur un savoir préalablement acquis (*podxalimistyj* « flagorneur », *pokladistyj* « accommodant », *uxrapistyj* », *smekalistyji* « astucieux, rapide », *prižimistyj* « radin »).

Une dizaine d'adjectifs, essentiellement dérivés de bases verbales, rendent les propriétés perçues par la voie auditive :

- basistyj, baritonistyj golos* « voix de basse, de baryton »
- golosistyj pevec* « chanteur avec une belle voix »
- perekatistyj, pokatistyj, raskatistyj grom* « tonnerre grondant »
- perelivistyj* « vibrant (pour une voix) »
- nadryvistyj* « fêlé (pour une voix) », *preryvistyj* « entrecoupé, interrompu (souffle, voix, discours) », *otryvistyj* « saccadé, sec (pour une voix) »

Quelques unités seulement rendent les sensations gustatives (*oskomistyj, mučnistyj, vodjanistyj, navaristyj*, etc.), tactiles (*korjažistyj, eršistyj, pušistyj*, etc.) ou olfactives (*dušistyj, zapašistyj*).

L'origine des sensations reste cependant quelque peu ambiguë dans la mesure où les mêmes déterminants peuvent se rapporter aux différents types de perception. Par exemple, l'emploi de l'adjectif *podžaristyj* rend à la fois une perception visuelle d'un plat, à la perception gustative lorsqu'on le consomme ou auditive lorsqu'on entend les sons caractéristiques à sa consommation.

Pour tous ces déterminants, le substantif renvoie à un référent Y inanimé, à l'exception de ceux, très nombreux, qui se rapportent à un référent animé dont ils caractérisent la manière de se comporter (*naxrapistyj* « culotté », *bolvanistyj* « bête », *smekalistyj* « futé », *xuliganistyj* « désobéissant, irrespectueux »).

### 3.3 Le foyer de la perception. Les impressions et les sensations.

Le corpus indique que la valeur sémantique d'un Adj<sub>ist</sub> a un lien naturel avec les capacités physiologiques de l'homme et implique la prise en compte des paramètres cognitifs lors de l'analyse des emplois de ces déterminants.

Ce n'est probablement pas tout à fait un hasard s'il existe en russe les expressions métaphoriques *vsevidjaščee oko* « œil qui voit tout » et *vseslyšaščee uxo* « oreille qui entend tout », mais que de telles syntagmes n'existent pas en relation avec les sensations gustatives, olfactives ou tactiles. Est-ce dû à la capacité de l'homme d'appréhender instantanément plusieurs référents distincts ou plusieurs traits d'un seul référent par la voie visuelle ou auditive, alors que la perception du monde par les autres voies serait limitée à l'appréhension d'un seul trait distinctif d'un référent unique dont on ne peut mesurer que le degré de réalisation ?

La différence entre les moyens de la perception physiologique, à mon sens, correspond dans la langue à deux modes différents de caractérisation par Adj<sub>ist</sub> de la propriété X, l'un relevant de la focalisation sur la quantification indéterminée de sa présence multiple, l'autre relevant de la focalisation sur l'intensité de sa réalisation. La réalisation intense de X en Y induit la mise implicite de X sur un gradient et actualise sa nature scalaire.

Exemples de la présence en Y d'éléments multiples X : *vetvistoe derevo* « arbre branchu », *poristyj šokolad* « tablette de chocolat soufflé », *jačeistyj jaščik* « tiroir à casier », *mozolistye ruki* « mains rugueuses (avec nombre d'ampoules) ».

Exemples de l'expression du degré de réalisation de X en Y : *sutulistaja spina* « dos voûté », *blondinistyje volosy* « cheveux blonds », *pižonistyj pidžak* « veste de dandy », *ob'jomistaja kniga* « livre volumineux », *skulistoe lico* « visage à pommettes ».

La corrélation entre les différents domaines de l'activité humaine justifie l'existence des variations sémantiques des adjectifs en -ist- et implique celle du degré d'implication du locuteur, à la fois foyer de la perception des référents et source de leur représentation langagière.

La perception visuelle apparaît comme le mode de l'appréhension du monde qui confère au locuteur le statut d'observateur externe (S<sub>obs</sub>) qui constate l'existence de X en Y, mais son implication reste limitée. L'homme saisit visuellement une image instantanée du référent Y, mais il lui reste extérieur : il n'y a pas d'interaction avec le foyer de la perception et le référent perçu, Y n'est que l'objet de l'observation et sa détermination par le locuteur porte sur sa forme, sa couleur ou sa composition sans qu'il y ait un contact physique direct avec l'objet.

La distance physique, qui sépare le foyer de la perception visuelle du référent, contribue à l'emploi fréquent des adjectifs Adj<sub>ist</sub> avec des sens figurés et favorise la construction des représentations métaphoriques du monde par analogie : le référent

immédiatement perçu est mentalement rapproché d'autres référents absents du champ d'observation du locuteur :

1) Na stole ... močalistaja varjonaja govjadina i korobka iz-pod sardin. (A. Čexov, cité d'après le dictionnaire de Ušakov.)

Sur la table étaient posés un plat de viande filandreuse cuite à l'eau et une boîte de sardines vide.

2) Aspid smotrel, kak serye pautinistye morščiny u glaz isčezajut pod tonkimi mazkami krem-pudry « Maks Faktor ». (A. Bayette)

Aspid observait comment sous les touches fines du fond de teint « Max Factor » posées sous ses yeux disparaissaient les filaments gris de ses rides.

En revanche, la perception des sensations olfactive, gustative et auditive induit l'appropriation physiologique Y par le foyer de la perception de l'odeur, du goût ou du son qui émanent de Y, ce qui suppose une implication plus active de l'instance, foyer de la perception. L'adjectif en -ist- ne fait pas référence à la présence quantitative d'éléments X en Y, mais signifie que la propriété X a atteint un degré important de manifestation et qu'il constitue pour le foyer de la perception la caractéristique distinctive du référent Y qui « efface » ses autres propriétés. Ainsi, dans *oskomistyj vinograd* « raisin écoeurant » seul l'effet d'écoeurement est rendu par Adj<sub>ist</sub> alors même que le raisin en question peut avoir d'autres qualités gustatives, mais non pertinentes pour le foyer de perception ; dans *paxučij cvetok* « fleur odoriférante », l'odeur forte de la fleur efface les traits comme sa couleur, sa taille ou sa forme ; dans *basistyj golos* « voix proche d'une basse », le registre de la voix est privilégié à sa puissance, etc. L'implication du foyer de la perception dans la représentation verbale de ces sensations est plus importante car il se présente comme le nouveau siège de l'existence de X avec l'appréciation subjective de son degré de réalisation.

L'expression des sensations tactile et gustative du monde est susceptible de se confondre avec les impressions visuelles d'où le rôle important du contexte qui permet de décider de quel mode de perception il s'agit :

3) I, s''jev plombir « Leningradskij », eščo nedolgo posasyvaet derevjannyju zanzostuju paločku. (Solomatin, 2009) – perception tactile

Et ayant terminé la glace « Leningradskij », elle continue quelque temps de sucer son bâtonnet rugueux.

4) Vdol' steny ležali zanzostyje, nestrugannye doski, a na nix počemu-to stojali mužskie botinki. (Usinova, 2003) – perception visuelle

Le long du mur étaient posées des planches rugueuses, non rabotées et à côté d'elles on ne sait pourquoi il y avait une paire de chaussures d'homme.

5) V navaristom bul'jone plavali obnaružennye v kurice « nedojaički » – žoltye, vkusnye, mučnistye na raskus šariki raznoj veličiny. (Rubina, 2006) – perception gustative

Dans le consommé flottaient de petits œufs « inachevés » trouvés à l'intérieur de la poule – des boules de différentes tailles, jaune de couleur, bonne au goût, farineuses lorsqu'on les croquait.

6) V Širvane poražali potoki živoj massy stepi, ustremļjonnoj v krugoborot žiznetvorenja ; kroxotnye pal'čikovye sledy peščanok vokrug norok, miniaturno čotkie, opečatannye v mučnistoj pyli, kogotok otdeljaetsja ot kogotka kroxotnoj gorkoj. (Iličevskij, 2009) – perception visuelle

A Chirvan on était frappé par les flux vivants de la steppe lancée dans le mouvement tourbillonnant de la création de la vie ; de minuscules traces de pattes des gerboises autour de leurs trous, microscopiques et nettes, laissaient des empreintes dans la poussière farineuse, chaque trace de griffe était séparée de l'autre par un petit monticule de terre.

7) « Serebristyj zvon ručja ». - smotrite online na oficial'nom sajte telekanala « Rossija » ». - perception auditive

« Murmure argentin du ruisseau » – regardez le film on line sur le site officiel du télé canal « Rossija ».

8) Serebristaja doroga,

Ty zovoš menja kuda ?

Svečkoj čistočetvergovej

Nad toboj gorit zvezda. (Esenin) – perception visuelle

Chemin argenté,

Où m'appelles-tu ?

Tel le cierge du jeudi Saint

Brille au-dessus de toi une étoile.

A partir de ces observations impliquant l'expression du degré d'implication du foyer de la perception dans la description du monde, je fais une distinction entre l'appréhension visuelle des référents, qui relève du domaine des impressions, et les autres modes de perception relevant du domaine des sensations. La dimension subjective dans la

détermination proposée par les Adj<sub>ist</sub> reste toujours présente, mais son poids n'est pas le même dans les deux cas.

#### 4. La perception visuelle et l'opération de quantification indéterminée de X.

Dans la classe des Adj<sub>ist</sub> qui rendent la perception visuelle du monde je distingue les adjectifs « détermineurs » et les adjectifs « classificateurs ». Cette distinction reflète les différences entre les opérations cognitives qui précèdent la caractérisation verbale des référents par une instance énonciative.

##### 4.1. Les adjectifs « détermineurs ».

Le fonctionnement des « détermineurs » se décline sous deux configurations : Y possède X<sub>quant</sub> et Y ressemble à X.

###### 4.1.1. Y possède X<sub>quant</sub>

L'emploi des Adj<sub>ist</sub> du type « Y possède X<sub>quant</sub> » couvre deux opérations cognitives distinctes, mais liées entre elles. La première consiste en la détermination de Y, référent concret et le plus souvent inanimé, à travers la présence du trait distinctif X<sub>quant</sub>; la deuxième opération est celle de l'extraction de Y de la classe générique dont il fait partie.

Du point de vue notionnel, Y et X désignent deux référents indépendants l'un de l'autre mais qui dans la réalité référentielle possèdent un lien double.

D'une part, ils sont liés par une relation de possession (Y possède X) intrinsèque à la nature de Y : *vetvistyj kust* - un buisson est naturellement doté de branches ; *izvilistaja doroga* - un chemin est susceptible d'avoir des virages ; *š'elistyj pol* - un plancher a facilement des fissures.

D'autre part, X et Y sont liés par une relation de dépendance, Y étant la source de X : une branche est issue d'un arbre, un virage fait partie d'une route, une fissure ne peut exister que sur un support matériel. La relation liant Y et X, n'est pas celle d'égalité : Y pourrait éventuellement être dépourvu de X, mais X fait forcément partie de Y.

Consubstantielle au référent Y, l'existence de X en elle-même ne constitue pas son trait distinctif et ne peut être évoquée pour déterminer Y. En revanche, c'est l'abondance d'éléments X<sub>quant</sub> qui permet de spécifier, de distinguer Y des autres référents similaires et de l'extraire de la classe générique dont il fait partie. Aussi, les bases nominales X renvoient-elles à des référents qui se soumettent à la quantification (objets dénombrables) : *vetvistoe derevo* « arbre branchu », *š'elistyj pol* « plancher fissuré », *porožistaja reka* « un cours d'eau rapide », *žilistoe mjaso* « viande filandreuse », *jačeistyj škaf* « armoire à casiers », *uš'elistyj massif* « massif avec plusieurs gorges », *skvažityj relief* « relief à puits de pétrole », *sloistoe pirožnoe* « mille-feuilles », *korjažistyj stvol* « tronc d'arbre nouveau ».

La détermination quantitative de la présence de X en Y, opération mentale explicitement rendue par un quantifieur, n'est pas envisageable dans le cas des adjectifs en -ist-; il s'agit, en effet, d'un acte implicite de cohésion, de rassemblement des référents  $X_{\text{quant}}$  en Y.

En revanche, il n'y a pas de contrainte sévère pour l'emploi de ces déterminants avec les adverbes qui marquent aussi bien une grande quantité qu'une petite quantité de X : *očen' (nemnogo) žilistoje mjaso* « viande très (un peu) filandreuse » ; *ves'ma (slegka) š'elistyj pol* « plancher très (légèrement) fissuré » ; *črezvyčajno (edva) izvilistaja doroga* « chemin excessivement (à peine) accidenté ».

La pluralisation de X ne conduit pas à la particularisation de chacun d'entre eux, mais à la spécification de Y qui attire l'attention de l'instance, foyer de la perception, par la présence de  $X_{\text{quant}}$  en Y. Etant le siège de présence de  $X_{\text{quant}}$ , Y délimite quantitativement son occurrence, ce qui permet l'actualisation de l'existence d'une situation particulière observable et observée. La détermination de Y avec  $\text{Adj}_{\text{ist}}$  n'a aucun fond polémique, mais tend à transmettre la perception visuelle de la réalité objective Y par un observateur synchrone neutre  $S_{\text{obs}}$ .

Cette opération confère aux  $\text{Adj}_{\text{ist}}$  une fonction déterminative : Y est différent de  $Y_1, Y_2, Y_n$  non pas parce qu'il possède X, mais parce qu'il possède  $X_{\text{quant}}$ .

L'existence des deux référents,  $X_{\text{quant}}$  et Y, est simultanée et elle est indexée sur le même espace/temps. La relation qui les unit est à la fois celle de la localisation ( $X_{\text{quant}}$  est « logé » en Y) et de la possession (Y possède  $X_{\text{quant}}$ ). Même si c'est bien  $X_{\text{quant}}$  qui permet la spécification de Y, la relation entre les deux référents s'équilibre et prend la forme d'un constat objectif fait par un énonciateur-observateur ( $S_{\text{obs}}$ ) dont la position est synchrone à la situation décrite. L'instance perceptive reste extérieure à Y, elle se contente de poser son regard sur lui, sans avoir de contact direct avec les référents Y ou avec X d'où un degré d'implication relativement limité de l'instance de la perception du monde.

Ces opérations cognitives abstraites confèrent aux  $\text{Adj}_{\text{ist}}$  une fonction déterminative : Y est différent de  $Y_1, Y_2, Y_n$  non pas parce qu'il possède X, mais parce qu'il possède  $X_{\text{quant}}$ .

#### **4.1. 2 Y ressemble à X.**

Les adjectifs  $\text{Adj}_{\text{ist}}$  qui rendent la relation « Y ressemble à X » qualifient le référent Y par le truchement d'un rapprochement mental avec le référent X : Y et X existent indépendamment l'un de l'autre, mais auraient, selon le foyer de la perception, une propriété commune qui permet de les comparer ou de les associer l'un à l'autre.

Les substantifs aussi bien animés qu'inanimés sont concernés par cette configuration.

L'opération mentale réalisée s'appuie sur une impression visuelle immédiate suscitée par le référent Y que l'on associe au référent X, absent du champ d'observation. Souvent ce sont des emplois métaphoriques permettant de décrire la couleur de Y (*serebristaja trava* «

herbe argentée » ; *zemlistyj cvet lica* « teint terreux »), sa forme (*zvezdistoe ukrašenie* « décoration en forme d'étoile »), sa manière de se comporter (*podxalimistyj tip* « flagorneur, hypocrite ») ou plusieurs propriétés à la fois, comme c'est le cas du syntagme *močalistyje volosy* « cheveux en filasse » qui fait référence à la couleur jaune et/ou à la consistance d'une éponge végétale.

Le trait caractéristique qui unit X et Y (couleur, forme, consistance, comportement) est consubstantiel à X, mais il est conjoncturel à Y : la propriété X n'est pas intrinsèque à Y, mais Y fait penser à X.

Contrairement à la configuration « Y possède  $X_{quant}$  », qui focalise sur la présence quantitativement importante de X en Y, les  $Adj_{ist}$  « Y ressemble à X » n'induisent pas la localisation virtuelle de X en Y. Ils construisent un rapprochement fondé sur un trait virtuellement commun qu'ils tendent à minorer et à introduire ainsi un certain degré d'indétermination dans la détermination proposée : *metel'* « tempête de neige » → *metelistaja pogoda* « temps à la tempête de neige » ; *bolvan* « crétin » → *bolvanistyj učenik* « élève peu doué » ; *barxat* « velours » → *barxatistaja tkan'* « étoffe veloutée ».

La détermination quantitative minorée de la présence de X se trouve en corrélation avec la contrainte sévère pour l'emploi de ces  $Adj_{ist}$  avec l'adverbe de haut degré *očen'* « très » : *\*očen' metelistaja pogoda* ; *\*očen' bolvanistyj učenik* ; *\*očen' serebristyj samoljot*, *\*očen' zemistyj cvet lica*. Il n'est pas possible, en effet, d'indiquer qu'une valeur faiblement présente a un haut degré de manifestation.

L'expression de l'atténuation dissimule la réalisation implicite d'une opération de dénégation : temps à la tempête, mais pas la tempête ; élève peu doué, mais pas un imbécile complet ; étoffe veloutée, mais pas le velours. Le déterminant  $Adj_{ist}$  signale que la ressemblance de Y à X n'est que partielle et interdit l'assimilation des deux référents. L'atténuation, la négation et l'indétermination, absentes du mode de fonctionnement des adjectifs « Y possède  $X_{quant}$  », impliquent un travail intellectuel d'interprétation, de superposition de l'acte immédiat de perception visuelle et de l'acte médiat de transfert mental, qui passe par deux étapes consécutives.

La première étape relève du domaine sensoriel où l'observateur synchrone ( $S_{obs}$ ) perçoit Y comme un *stimulus* suscitant chez lui une réaction spontanée.

La deuxième étape relève du domaine du mental, elle n'est pas de nature immédiate et spontanée. La perception de Y provoque la réminiscence d'une sensation ou d'un savoir antérieurs. L'opération intellectuelle fait appel à un transfert de propriété et implique un acte d'interprétation en inférant à travers une propriété distinctive et conjoncturelle de Y observé le rapprochement avec une propriété intrinsèque de X absent.

Le décalage temporel et spatial entre Y et X dans la réalité référentielle induit le dédoublement de l'instance énonciative en deux supports distincts : la perception de Y est à la charge d'un observateur neutre ( $S_{obs}$ ), la réminiscence de X est du ressort d'un

énonciateur omniscient ( $S_{\text{omn}}$ ). Au moment de l'énonciation, l'instance énonciative concilie les deux positions et devient l'artisan de la représentation imagée du monde. Ce mode de construction des sens avec les  $\text{Adj}_{\text{ist}}$  déterminateurs est une source inépuisable de langage métaphorique. Le double statut de l'énonciateur et la superposition de deux plans temporels sont indispensables dans la construction d'une métaphore et plus largement, dans les emplois des mots au sens figuré.

La structure du syntagme avec un adjectif  $\text{Adj}_{\text{ist}}$  ne correspond pas aux étapes successives du processus cognitif décrit. Dans la réalité référentielle, l'observateur d'abord perçoit Y et ensuite seulement, il le détermine.

C'est pourtant l'inverse dans le plan de la langue et de l'ordre des mots dans le syntagme. La détermination du référent à travers sa propriété distinctive est première par rapport à sa nomination, comme si la description du monde s'appuyait avant tout sur sa perception visuelle et ensuite seulement sur le processus mental de la réminiscence l'appréciation subjective de la réalité étant plus importante que la réalité elle-même.

### 5. Les adjectifs « classificateurs ». Y engendre $X_{\text{quant}}$ .

Les adjectifs en -ist- déterminent le référent Y comme susceptible d'engendrer  $X_{\text{quant}}$  : *penistoe pivo* « bière mousseuse », *obvalistyj ovrag* « ravin menaçant de glissement de terrain », *zanzozistaja palka* « bâton rugueux (à échardes) », *mylistyj porošok* « poudre savonneuse ». Leur emploi est marqué par une progression dans la présentation abstraite du monde et peut être considéré comme à mi-chemin entre les  $\text{Adj}_{\text{ist}}$  qui rendent la perception visuelle ou les impressions gustative, tactile ou olfactive du monde.

Là encore, les adjectifs en -ist- permettent de distinguer le référent Y des autres représentants de la même classe : toutes les bières ne sont pas mousseuses, tous les ravins ne provoquent pas d'éboulement, tous les bâtons ne donnent pas des échardes, toutes les poudres à laver ne sont pas moussantes.

Dans cette configuration, le suffixe -ist- préasserte la pluralisation puissantielle de X :

9) On ljubit tol'ko penistoe pivo.

Il n'aime que la bière mousseuse.

10) Ne trogaj palku, ona zanzozistaja.

Ne touche pas à ce bâton, il donne des échardes.

11) Ne pokupaj ètot porošok, on sovsem ne mylistyj.

N'achète pas cette poudre, elle n'est pas du tout savonneuse.

Le lien entre les référents X et Y est double, fondé sur l'anticipation et la relation de cause à effet. L'existence de X au moment de l'énonciation est virtuelle, il ne s'agit pas d'un constat synchrone de X, mais de la préconstruction de son existence possible.

Le référent X est susceptible d'être engendré par Y à la suite d'un acte spécifique qui pourrait l'affecter : la bière ne donnera de la mousse que si elle est versée ; le ravin ne s'écroulera que s'il est soumis à une pression ; le bâton ne donnera des échardes que s'il est pris à mains nues. En d'autres termes, l'existence de  $X_{\text{quant}}$  est virtuelle et dépend de l'actualisation de la propriété de Y de l'engendrer à la suite d'un acte spécifique.

Une fois de plus, du point de vue référentiel, Y est premier par rapport à X, mais au niveau de la langue, c'est X qui apparaît en premier, ce qui est consigné par l'ordre linéaire des mots dans le syntagme.

Le processus mental n'est pas déclenché par la perception d'un trait immédiatement observable et ne traduit ni la fusion ni l'association mentale des deux référents, comme c'était le cas des adjectifs *déterminateurs*. Les  $\text{Adj}_{\text{ist}}$  classificateurs attestent du résultat d'un transfert intellectuel réalisé par une instance omnisciente  $S_{\text{omn}}$  qui construit un monde potentiel en s'appuyant sur son savoir. La faculté virtuelle de Y à produire  $X_{\text{quant}}$  est posée par anticipation, étant actualisée par réminiscence, la présentation du référent Y est orientée vers le potentiel, mais s'appuie sur l'expérience acquise par le passé.

Il y a ainsi un décalage temporel dans l'existence des référents. Mais on observe également une disparité énonciative entre les points de vue exprimés, d'où une dichotomie entre deux instances en charge de la vision du monde - l'énonciateur observateur ( $S_o/S_{\text{obs}}$ ), garant d'existence de Y, et l'énonciateur omniscient ( $S_o/S_{\text{omn}}$ ) et prenant en charge l'existence puissantielle de  $X_{\text{quant}}$ .

Bien que la présence de  $X_{\text{quant}}$  potentiel soit toujours exprimée, elle passe au second plan et c'est d'abord l'existence même de X qui pèse dans la détermination de Y par  $\text{Adj}_{\text{ist}}$  : la mousse de la bière peut être abondante, mais l'essentiel c'est qu'il y ait de la mousse ; le bâton est susceptible de donner des échardes, mais une seule suffirait pour le qualifier avec  $\text{Adj}_{\text{ist}}$ .

## 6. Les impressions sensorielles. Les adjectifs « appréciateurs ».

Je considère les adjectifs en -ist- qui traduisent les autres modes de perception que visuel comme les adjectifs *appréciateurs*. Leurs emplois sont quelquefois ambigus car ces déterminants peuvent rendre aussi bien l'appréhension visuelle avec l'attitude extérieure et passive de l'observateur ou la perception du monde autre que visuelle lorsque l'instance l'observateur devient acteur et « s'approprie » activement Y à travers un contact physique direct.

En voici une illustration avec l'adjectif *masljanistyj* :  
*Masljanistoe vino* « vin onctueux » :

- *Vino, vyzývajúšče vo rtu oščušenie prijatnoj barxatistosti* – perception gustative  
Vin donnant une sensation gustative d'un velouté agréable.

*Masljanistoe pjatno* « tâche huileuse » :

- Na èkrane planšeta pojavilos' masljanistoe pjatno. – perception visuelle  
Sur l'écran de la tablette est apparue une tache huileuse. – perception visuelle.

*Masljanistyj polimer* « polymère huileux » :

- Poliètilen – ljogkij, masljanistyj na oščup' poluprozračnyj ili neprozračnyj v tolstom sloe polimer. – Perception tactile  
Le polyéthylène est un polymère léger, huileux au toucher, transparent ou non transparent lorsqu'il est épais.

La représentation des référents avec les adjectifs appréciateurs ne suit pas tout à fait la même logique que celle des adjectifs détermineurs ou classificateurs.

Dans la réalité objective, les référents X et Y actualisés par les adjectifs de ce sous-groupe sont indissociables, X étant consubstantiel à Y. En effet, tout chanteur est nécessairement doté d'une voix (*golosistyj pevec*), les fleurs ont normalement une odeur (*dušistyj, zapašistyj cvetok*) ; l'écorce des arbres n'est jamais lisse (*korjažistyj stvol*) ; tout fruit possède une peau (*kožistyj apel'sin*) ; de même qu'on ne peut pas retirer la propriété *masljanistyj* aux substantifs des exemples cités.

Les adjectifs appréciateurs n'attestent pas de la présence multiple de X en Y, comme les adjectifs détermineurs ou classificateurs, ils introduisent un nouveau type d'argument, celui du degré d'intensité de X en Y. En effet, la sensation ressentie par le foyer de perception est conditionnée par un degré important de la propriété X dont l'intensité dépasse la norme conventionnelle : *ščetinistoe lico* « visage mal rasé », *dušistyj cvetok* « fleur odoriférante », *ilistoe dno* « fond couvert d'algues ».

La focalisation sur le degré d'intensité de la propriété X atteste de la sémantique scalaire des adjectifs appréciateurs et de leur mise implicite sur une échelle de valeurs. Autrement dit, les adjectifs appréciateurs actualisent l'existence d'un repère par rapport lequel est appréciée la propriété distinctive X dont la présentation reste cependant marquée par une dimension d'indétermination.

On constate, en effet, une gêne dans la combinaison de ces adjectifs avec les adverbes de bas degré : *\*nemnogo golosistyj pevec, \*ne sovsem dušistyj, zapašistyj cvetok, ?čut' korjažistyj stvol, \*edva kožistyj apel'sin*. En revanche, les mêmes adjectifs se combinent sans contraintes avec les adverbes de haut degré *očen'* « très », *ves'ma* « assez », *črezvyčajno* « excessivement », etc.

En fonction du sémantisme de X et de Y et de la relation qui lie les deux référents dans la réalité objective, l'écart existant peut être jugé positivement comme une qualité (*zapašistyj cvetok*) ou d'un point de vue critique comme un défaut (*kožistyj apel'sin*). L'emploi de l'adjectif en -ist- atteste de la perception subjective de la réalité dont la détermination neutre et objective par un observateur restant toujours possible : *gromkogolosyj pevec* « chanteur avec une voix puissante », *šeršavyj stvol* « tronc d'arbre rugueux », *tolstokožyj apel'sin* « orange à peau épaisse », etc.

Dans la typologie des Adj<sub>ist</sub> je propose de considérer ces adjectifs comme des adjectifs évaluatifs qui permettent la caractérisation d'un référent Y par la mise en valeur du degré de présence de la propriété X dont la position sur le gradient reste indéterminée.

Le statut énonciatif de l'instance énonciative en charge de cette présentation du monde dépend des paramètres contextuels et peut être aussi bien celui de l'observateur synchrone ou celui de l'instance omnisciente.

## 7. Conclusion .

Les adjectifs qualificatifs russes en -ist- expriment toujours une impression ou une sensation suscitées chez l'instance, foyer de la perception, par le référent Y grâce à la perception d'un trait distinctif X.

Le suffixe -ist- opère dans deux domaines distincts. D'une part, il se présente comme un relateur qui rend les modes de corrélation entre X et Y ; d'autre part, il agit au niveau notionnel et permet de construire l'occurrence d'une situation particulière à travers l'actualisation du référent X<sub>quant</sub>. Les opérations cognitives fondamentales de quantification, d'extraction et de détermination sont à la charge d'un énonciateur, chaque opération cognitive étant un poids prépondérant en fonction du mode de perception physiologique de la situation.

L'instance énonciative du foyer de la perception S<sub>o</sub> se dédouble en deux supports soit S<sub>obs</sub> prenant en charge le constat synchrone du référent, soit S<sub>omn</sub> support d'une vision rétrospective et d'une opération de transfert mental.

La typologie des adjectifs qualificatifs Adj<sub>ist</sub> établie est représentée dans le tableau suivant :

	Classificateurs		Déterminateurs	Appréciateurs
	Y possède X <i>vetvistyj</i> « bran chu »	Y engendre X <i>penistyj</i> « mousseux »	Y ressemble à X <i>serebristyj</i> « argenté »	Degré de X <i>masljanistyj</i> « onctueux »
Relation temporelle	Simultanéité Y et X	Postériorité Y est premier, X est	Antériorité X précède Y	Simultanéité Y et X coexistent

entre Y et B	coexistant	second		
Relation référentielle entre Y et X	Fusion	Cause à effet	Ressemblance	Fusion
Sens concret	+	+	-	+
Sens figuré	-	-	+	-
Appréciation quantitative	Majorée	Majorée	Minorée	Majorée
Statut de l'instance énonciative	S <sub>0</sub> / S <sub>obs</sub>	$\begin{array}{c} S_0 \\ \diagdown \quad \diagup \\ S_{obs} \quad S_{oms} \end{array}$	$\begin{array}{c} S_0 \\ \diagdown \quad \diagup \\ S_{obs} \quad S_{oms} \end{array}$	S <sub>0</sub> ou S <sub>obs</sub>
Indexation temporelle des supports énonciatifs	Moment de l'énonciation T <sub>0</sub>	Moment de l'énonciation T <sub>0</sub> pour S <sub>0</sub> ; Pas d'indexation pour S <sub>omn</sub>	Moment de l'énonciation T <sub>0</sub> pour S <sub>0</sub> / S <sub>obs</sub> ; Pas d'indexation pour S <sub>omn</sub>	Moment de l'énonciation T <sub>0</sub>

### Références bibliographiques

- 1) Bottineau, T., 2010, « Les valeurs sémantiques du suffixe français -âtre-, marqueur d'opérations sur le plan notionnel » in *Syntaxe et sémantique*, n°11, Presses Universitaires de Caen, pp. 35-54.
- 2) Bottineau, T., 2012, « Les variations sémantiques du suffixe russe -ovat- », *Slavica Occitania*, Université Toulouse - Le Mirail, pp. 211-227.
- 3) Culioli, A., 1990, *Pour une linguistique de l'énonciation*, v. I-III, Paris, Ophrys.
- 4) Efremova, T., 2000, *Novyj slovar' russkogo jazyka. Tolkovo-slovobrazovatel'nyj*. Moskva, Russkij jazyk.
- 5) Matushansky, O., 2005, « Les adjectifs - Une introduction », *Recherches linguistiques de Vincennes, L'adjectif*, [En ligne], 34, pp. 9-54.
- 6) Morris, Ch., 1946, *Signs, Language and Behavior*, ch. VI, 89 sqq, New-York, Prentice Hall.
- 7) Švedova, N. (éds.), 1982, *Grammatika russkogo jazyka (Grammaire de la langue russe)*, Moskva, Nauka.
- 8) Zaliznjak, A., 2007, *Grammatičeskij slovar' russkogo jazyka (Dictionnaire grammatical de la langue russe)*, Moskva, Institut russkogo jazyka imeni V. V. Vinogradova.

## Les verbes de perception en allemand: quelques cas de réversibilité

Martine DALMAS

(Université Paris – Sorbonne)

Cette brève présentation se fixe pour objectif de donner une description syntaxico-sémantique des verbes de perception en allemand contemporain et de montrer qu'au-delà de la diversité, on constate des liens entre les domaines perceptifs s'appuyant sur les spécificités constructionnelles des verbes concernés.

Les verbes sur lesquels portent l'étude sont : *schmecken, riechen, hören, fühlen, spüren, sehen (schauen/gucken)*. Il s'agit donc de verbes non-agentifs ou du moins, pour les deux derniers, d'emplois non-agentifs<sup>42</sup>. Sur la base de leur fonctionnement morpho-syntaxique, que nous présenterons dans un premier temps, nous établirons un premier rapprochement qui nous permettra de nous livrer à quelques réflexions sur les notions de construction et de réversibilité, d'une part, et sur la fonction de certains préverbes en allemand d'autre part.

Notre étude étant limitée à l'allemand et notre point de départ étant de nature morpho-syntaxique, nous avons choisi ici un ordre qui est exactement l'inverse de la hiérarchie proposée par Viberg (1983 : 125)<sup>43</sup>, la symétrie n'en reste pas moins intéressante.

### 1. Le double jeu des goûts et des odeurs.

Les deux verbes concernés sont, pour le goût, *schmecken* et, pour l'odorat, *riechen*. Nous les traitons ensemble, car ils se comportent, du point de vue de leur valence syntaxique et sémantique, de manière largement similaire.

D'un point de vue sémantique, le sujet peut désigner dans les deux cas

- le siège du procès :

[a1] **etwas** [NP<sub>nom.</sub>] *schmeckt* Ø / *XX* [adj.] / *nach etwas* [prép.nach + NP<sub>dat.</sub>]

[a2] **etwas** [NP<sub>nom.</sub>] *riecht* Ø / *XX* [adj.] / *nach etwas* [prép.nach + NP<sub>dat.</sub>]

- ou l'expérient, l'individu qui perçoit un goût ou une odeur :

[b1] **jemand** [NP<sub>nom.</sub>] *schmeckt etwas* [NP<sub>acc.</sub>]

---

<sup>42</sup> L'emploi du terme 'non-agentif' (vs. 'agentif') nous a paru être ici le plus pertinent pour la sélection des verbes opérée. Nous nous limitons dans le cadre restreint de cet article à une perception non-agentive et excluons donc des verbes tels que *kosten/probieren, schnuppfern/schnüffeln, horchen, tasten, ansehen/anschauen/angucken, spähen, beobachten* etc. (*goûter, renifler, écouter, toucher, écouter, regarder, épier, observer* etc.). Une étude plus large a été publiée par Whitt (2010), dans une perspective différente de la nôtre.

<sup>43</sup> Sur la base d'une étude menée sur plusieurs langues d'appartenances diverses, Viberg (1983 : 136) propose la hiérarchie suivante : sight > hearing > touch >  $\begin{cases} \text{smell} \\ \text{taste} \end{cases}$

[b2] *jemand* <sub>[NP<sub>nom.</sub>]</sub> *riecht etwas* <sub>[NP<sub>acc.</sub>]</sub>

Au-delà de ce parallélisme lié à la réversibilité des deux verbes, sur laquelle nous aurons l'occasion de revenir plus loin, nous pouvons observer plusieurs autres caractéristiques d'ordre morpho-syntaxique ou sémantique.

### 1.1. Le sujet désigne le siège du procès.

D'un point de vue syntaxique, les deux verbes peuvent, avec un sujet qui désigne le siège du procès, être employés de manière absolue, c'est-à-dire sans aucun autre complément, mais induisant alors une interprétation différente. *Schmecken* est orienté vers le positif (cf. (1) et (2)) *riechen* va du neutre (cf. (3)) au négatif (cf. (4)) :

- |  |   |
|--|---|
| [c1] <i>etwas</i> <sub>[NP<sub>nom.</sub>]</sub> <i>schmeckt</i> ∅ | [= qqch a bon goût / est bon]                 |
| [c2] <i>etwas</i> <sub>[NP<sub>nom.</sub>]</sub> <i>riecht</i> ∅   | [= qqch dégage une (mauvaise) odeur]          |
| (1) <i>Hat's geschmeckt?</i>                                       | [= C'était bon ? / « Ça a été ? »]            |
| (2) <i>Heute schmeckt der Käse!</i>                                | [= Aujourd'hui, le fromage est bon.]          |
| (3) <i>Warum riechen Blumen?</i>                                   | [= Pourquoi les fleurs ont-elles une odeur ?] |
| (4) <i>Der Käse riecht.</i>  | [= Le fromage sent (mauvais).]                |

Pour les deux verbes, le type de goût ou d'odeur peut être exprimé soit par un adjectif désignant une qualité, soit par un groupe prépositionnel introduit par *nach*, qui indique le rapprochement, et désigne une entité dont le goût ou l'odeur est considéré(e) comme similaire :

- |  |   |
|--|---|
| (6) <i>Diese Gericht schmeckt komisch.</i>         | [= Ce plat a un goût bizarre.]                      |
| (7) <i>Dieser Tee riecht komisch.</i>              | [= Ce thé a une odeur bizarre.]                     |
| (8) <i>Dieses Eis schmeckt nach Seife.</i>         | [= Cette glace a un goût de savon.]                 |
| (9) <i>Dieser Käse riecht nach frischer Milch.</i> | [= Ce fromage sent le / a une odeur de lait frais.] |

Si seul *schmecken* permet une construction avec à la fois un sujet qui désigne le siège du procès et la mention de l'expérient (par un syntagme (pro)nominal au datif<sup>44</sup>), il faut toutefois noter que ceci se fait uniquement avec une évaluation positive et qui n'est pas nécessairement explicitée par un adjectif<sup>45</sup> (cf. (10)).

- |  |                                    |
|--|------------------------------------|
| [d1] <i>etwas</i> <sub>[NP<sub>nom.</sub>]</sub> <i>schmeckt mir</i> <sub>[NP<sub>dat.</sub>]</sub> ( <i>gut</i> <sub>[adj.]</sub> )   | [= qqch me plaît (au goût)]        |
| [d2] <i>etwas</i> <sub>[NP<sub>nom.</sub>]</sub> <i>schmeckt mir</i> <sub>[NP<sub>dat.</sub>]</sub> <i>nicht</i> <sub>[négation]</sub> | [= qqch ne me plaît pas (au goût)] |

<sup>44</sup> L'emploi du datif avec le verbe *schmecken* est à rapprocher d'emplois similaires avec des prédicats du type <plaie> dans plusieurs langues.

<sup>45</sup> Cet emploi de *schmecken* pourrait être paraphrasé par "qqch. à un goût qui me convient", et l'ajout d'un adjectif renforce l'orientation positive.

(10) *Dort hat mir das Essen (gut) geschmeckt.* [= Là-bas, le repas m'a plu / j'ai trouvé le repas bon.]

Lorsque l'évaluation est explicitée lexicalement par un adjectif, seuls les adjectifs de la 'famille' <gut> sont possibles (cf. (11) – (13)<sup>46</sup> ; dans les autres cas, un renvoi explicite à une limite (dépassée ou non atteinte) est nécessaire et le datif de la personne concernée est très proche d'un datif de jugement<sup>47</sup> (cf. (14) – (15)) :

(11) *Jedenfalls hat mir der Nachtisch sehr gut geschmeckt.* [= En tout cas, le dessert m'a beaucoup plu / j'ai trouvé le dessert très bon.]

(12) *Der neue Whisky hat mir hervorragend geschmeckt.* [= J'ai trouvé le nouveau whisky excellent.]

(13) *Die Vorspeise hat mir vorzüglich geschmeckt.* [= J'ai trouvé l'entrée succulente.]

(14) *Der Schnaps schmeckt mir zu süß.* [= Je trouve cet alcool trop doux.]

(15) *Der Wein schmeckt mir nicht fruchtig genug.* [= Je trouve ce vin pas assez fruité.]

## 1.2. Le sujet désigne l'expérient.

Lorsque le sujet syntaxique désigne l'expérient, l'emploi absolu n'est possible pour aucun des deux verbes ; dans les deux cas, le goût ou l'odeur perçu(e) est exprimé(e) par un syntagme nominal (ou, à défaut, par un pronom) à l'accusatif :

(16) *Schmeckst du / Riechst du den Wein in der Soße?* [= Sens-tu le vin dans la sauce ?]

(17) *Riechst du die frische Landluft?* [= Sens-tu l'odeur fraîche de la campagne ?]

(18) *Riechst / Schmeckst du es?* [= Tu (le) sens ?]

Ce sont les similitudes dans le fonctionnement de ces deux verbes qui dominant. La proximité des deux types de perception, par le goût et l'odorat, semble liée à celle des organes concernés. Est-ce d'ailleurs un hasard si dans son emploi dialectal (espace

---

<sup>46</sup>En dehors de *gut* ("bon"), notamment dans sa forme modulée par *sehr* ("très"), on trouve les adjectifs *vorzüglich* ("succulent") et *hervorragend* ("excellent"). Toutefois, ces emplois sont peu fréquents : une recherche sur le corpus DeReKo (Deutsches Referenzkorpus, Mannheim, plus de 25 milliards de mots) fournit un nombre d'occurrences très faible pour chaque adjectif dans ce type de construction (entre 5 et 15).

<sup>47</sup>*dativus iudicantis*. En dehors des adjectifs dont la signification est « bon », l'emploi du gradatif *zu* (= trop) [ou de sa version négative *nicht ... genug* (= pas assez)] est alors quasiment obligatoire pour marquer justement la déviance par rapport à l'attente, le décalage par rapport à la norme et donc le renvoi implicite à un degré inférieur/supérieur. Cf. Brandt (2006), qui analyse ces constructions sous l'appellation « *too comparatives* ». Nous renvoyons ici également à la description que propose Krivocapić (2006 : 320 sq.) du datif de 'point de vue' accompagnant certains adjectifs en serbe.

alémanique)<sup>48</sup> *schmecken* désigne la perception par l'odorat, comme cela est le cas – en langue standard – pour le verbe anglais correspondant *smell* ?

Nous allons voir à présent que deux autres types de perception permettent également un rapprochement des verbes concernés.

## 2. L'ouïe et le toucher.

Les trois verbes concernés sont ici *hören* (entendre) et *fühlen/spüren*<sup>49</sup> (sentir). Ils peuvent s'employer avec un sujet qui désigne l'expérient ou qui désigne le siège du procès<sup>50</sup>. Toutefois, dans ce dernier cas, seuls sont possibles *hören* et *fühlen*, ils ont alors un emploi pronominal et sont accompagnés du préverbe *an*, qui exprime le contact.

[e1] **jemand** [NPnom.] *hört etwas* [NPacc./dass/wieVP] [expérient]

[e2] **jemand** [NPnom.] *fühlt/spürt etwas* [NPacc.] [expérient]

[f1] **etwas/jemand** [NPnom.] *hört sich XX*[adj./wieNP/PP .../ als obVP] *an* [siège]

[f2] **etwas/jemand** [NPnom.] *fühlt sich XX*[adj./wieNP] *an* [siège]

Lorsque le sujet est l'expérient, le verbe est transitif et il est complété soit par un syntagme (pro)nominal (cf. (19)-(20)), soit par un syntagme infinitival (cf. (21)), soit par un syntagme verbal dépendant ('complétive' en *dass*, voire en *wie*<sup>51</sup> : (22)-(25)) :

(19) *Hörst du die Glocken in der Ferne?* [= Entends-tu les cloches au loin ?]

(20) *Spüren Sie die Wirkung der Massage?* [= Sentez-vous l'effet du massage ?]

(21) *Sie fühlte/spürte ihr Herz schlagen.* [= Elle sentait son cœur battre.]

(22) *Sie hörte, dass im Treppenhaus etwas los war.* [= Elle entendit qu'il se passait quelque chose dans la cage d'escalier.]

<sup>48</sup>Le grand dictionnaire historique de la langue allemande, *Deutsches Wörterbuch*, (33 tomes), commencé au milieu du XIXe siècle par les frères Grimm et terminé plus de cent ans plus tard, en 1960, est aujourd'hui accessible en ligne. Il donne à propos du verbe *schmecken* le commentaire suivant, mentionnant la plaisanterie selon laquelle dans de telles régions les gens ne disposeraient que de quatre sens... « Steinbach 2, 457 bezeichnet *schmecken*, riechen als landschaftlich, Frisch 2, 204a als besonders für das alemannische charakteristisch und erwähnt den scherz, dasz man in solchen gegenden nur vier sinne habe, ... ».

<http://woerterbuchnetz.de/DWB/?sigle=DWB&mode=Vernetzung&lemid=GS13306#XGS13306>

<sup>49</sup>S'ils servent tous les deux à exprimer la perception par le toucher, ces deux verbes ne sont toutefois pas synonymes dans tous leurs emplois. Le cadre réduit de cet article ne nous permet pas d'entrer dans les détails de leur description à travers leurs profils combinatoires respectifs.

<sup>50</sup>Nous faisons abstraction des très nombreux verbes exprimant une émission de bruit et qui varient en fonction de la source concernée (*rattern*, *dröhnen*, *knattern*, *rasseln*), voire de l'image choisie (*donnern*, *hämmern*).

<sup>51</sup>La différence entre les subordonnants *dass* et *wie* se situe ici au niveau du caractère statique de l'événement marqué par *dass*, ou dynamique, processuel souligné par *wie*. Cet emploi de *wie* est spécifique des verbes de perception.

- (23) *Sie hörte dann, wie die Schritte näher kamen.* [= Elle entendit alors les pas se rapprocher.]
- (24) *Er fühlte, dass sich etwas an seinen Handgelenken befand.* [= Il sentait qu'il avait quelque chose aux poignets.]
- (25) *Sie spürte, wie sie zu zittern begann.* [= Elle sentait qu'elle commençait à trembler.]

Lorsque le sujet syntaxique est le siège du procès, seuls les verbes *hören* et *fühlen* sont utilisés. Ils entrent dans une construction pronominale qui comporte la mention d'une qualité se faisant soit explicitement par un adjectif (cf. (26)-(28)), soit sur la base d'une comparaison (et la qualité, (pré)supposée connue, reste alors implicite, cf. (29)-(30)) :

- (26) *Das Baby hört sich verschnupft an.* [= À l'entendre, le bébé est enrhumé.]
- (27) *Das Kind fühlt sich fiebrig an.* [= Au toucher, l'enfant est fiévreux.]
- (28) *Meine Haare fühlen sich rauh an.* [= Mes cheveux sont rêches au toucher.]
- (29) *Mein Auto hört sich an wie ein Traktor.* [= Ma voiture fait un bruit qui ressemble à celui d'un tracteur.]
- (30) *Diese Radiostimme hört sich wie vor 50 Jahren an.*  
[= Cette voix radiophonique sonne comme / ressemble à une voix d'il y a 50 ans. / On dirait une voix d'il y a 50 ans.]

Le rapprochement que nous avons opéré ici entre perception auditive et perception tactile pourrait en soi surprendre si les verbes ne nous avaient pas conduite vers une constatation de similarité constructionnelle. En effet, tandis que les emplois de ces verbes avec un sujet désignant l'expérient les rapprochent du 'couple' précédent (*schmecken – riechen*), ce sont les cas où le sujet désigne le siège du procès qui montrent une similarité frappante des constructions de ces deux verbes *hören* et *fühlen*. Et l'expérience humaine apporte elle aussi une attestation de proximité entre l'ouïe et le toucher : à un niveau nettement pragmatique, le lien entre les deux types de perception est acté par la forme proverbiale « Wer nicht hören will, muss fühlen! »<sup>52</sup> – reflet de l'expérience humaine où la diminution volontaire de la perception par l'ouïe entraîne une augmentation de la perception par le toucher !

---

<sup>52</sup> Paraphrasable par: Quand on ne veut pas entendre (les conseils), on s'instruit à ses dépens.

### 3. La vue.

Le dernier cas abordé dans le cadre de cette brève contribution est la perception par la vue. Quatre verbes sont concernés, tous désignent la perception visuelle, avec des modalités d'emploi diverses et inégales : *sehen, blicken, schauen, gucken*<sup>53</sup>.

Comme dans les cas évoqués précédemment, on observe deux types d'emplois, l'un où le sujet désigne l'expérient, avec un seul type de construction, transitive :

[g1] *jemand* <sub>[NPnom.]</sub> sieht *etwas/jdn* <sub>[NPacc.]</sub> [expérient]

l'autre où il correspond au siège du procès, avec trois types de constructions et trois sens différents :

[h1] *etwas* <sub>[NPnom.]</sub> *blickt/schaut/guckt auf/über/zu/aus etwas* <sub>[Prép. + NPacc./dat.]</sub> [siège]

[h2] *jemand/etwas* <sub>[NPnom.]</sub> *sieht/schaut xx* <sub>[adj./wieNP/als obVP]</sub> *aus* [siège]

[h3] *etwas* <sub>[NPnom.]</sub> *sieht/schaut unter etwas* <sub>[Prép. + NPdat.]</sub> *hervor* [siège]

Pour ce deuxième type de construction, plusieurs aspects méritent d'être relevés :

- L'emploi des verbes simples *schauen/blicken/gucken* avec un sujet non-agentif implique que celui-ci ne soit pas un animé (cf. (31)-(32)) et sert à désigner une orientation dans l'espace. Le sujet désigne ici un lieu dont l'orientation reste néanmoins associée à celle du regard humain. Un sujet animé serait en revanche obligatoirement agentif et ne désignerait pas le siège du procès (le verbe correspondrait alors au français *regarder*).

(31) *Das Zimmer blickt/schaut/guckt in den Innenhof.* [= La pièce donne sur la cour intérieure]

(32) *Die Gipfel schauten aus dem Nebel.* [= On voyait les sommets sortir du brouillard.]

Dans les deux autres cas où le sujet est le siège du procès, nous avons affaire à des verbes composés qui associent un préverbe, comme nous l'avions déjà constaté pour le couple de verbes précédents (perception auditive et tactile : *hören* et *fühlen*). La réversibilité est donc liée à la présence d'un préverbe, mais sans qu'il y ait ici pronominalisation.

Le préverbe *aus-* marque une perspective qui émane du siège du procès et sert à exprimer une apparence (cf. (33)-(35)) :

(33) *Das Kind sieht/schaut krank aus.* [= L'enfant a l'air malade.]

(34) *Das Mädchen sieht/schaut aus wie ein kleiner Engel.* [= La fillette ressemble à un ange.]

---

<sup>53</sup> Nous nous limitons ici pour notre objectif à ces quatre verbes qui désignent directement la perception visuelle, mais tout comme dans le domaine auditif, ce mode de perception a donné lieu, au-delà des verbes exprimant directement la perception, à un système lexical de verbes désignant des 'émissions visuelles' très élaboré avec une grande variété de verbes (par ex. pour exprimer un scintillement, plus ou moins intense en fonction de l'objet concerné : *glitzern, funkeln, flimmern, schimmern, schillern*).

(35) *Die Küche sieht/schaut aus, als ob sie nie benutzt würde.* [= La cuisine donne l'impression de n'être jamais utilisée.]

Le préverbe *hervor-* marque une perspective orientée vers l'observateur et sert à exprimer un 'surgissement à la vue', l'apparition visuelle d'une entité qui aurait pu/dû rester cachée (cf. (36)-(38)) :

(36) *Eine blonde Locke schaute unter der Mütze hervor.* [= Une boucle blonde sortait de dessous le bonnet.]

(37) *Die Sonne schaute kurz hinter den dicken Wolken hervor.* [= Le soleil sortit un bref instant de derrière les épais nuages.]

(38) *Er trug einen Turban, aber das rechte Ohr guckte hervor.* [= Il portait un turban, mais on voyait son oreille droite.]

#### **4. Conclusion : jeux de rôles et mises en perspective.**

Ce bref aperçu des verbes de perception non-agentifs de l'allemand standard a permis de mettre en valeur les facteurs de leur réversibilité : changement de la nature sémantique du sujet, modification de l'environnement syntaxique, et dans certains cas, ajout d'un préverbe, voire pronominalisation. On constate que ces deux façons de présenter un événement perceptif font intervenir sur le plan syntactico-sémantique des variations qui rappellent ce qui se passe pour d'autres types de mise en perspective, tels que la passivation et les stratégies de recentrage sur un actant non-animé.

Et c'est précisément lorsque l'expérient s'efface au profit du siège du procès que la construction intègre une variable qualitative, dont le seul garant est alors le locuteur.

#### **Travaux cités.**

- 1) Brandt, Patrick, 2006, Receiving and perceiving datives (cipients). A view from German in *Datives and Other Cases. Between argument structure and event structure*. Daniel Hole, André Meinunger & Werner Abraham (ed.). Amsterdam, Philadelphia, Benjamins, pp. 103-139.
- 2) Krivokapić, Jelena, 2006, Putting things into perspective. The function of the dative in adjectival constructions in Serbian In : *Datives and Other Cases. Between argument structure and event structure*. Daniel Hole, André Meinunger & Werner Abraham (ed.). Amsterdam, Philadelphia, Benjamins, pp. 301-329.
- 3) Viberg, Ake, 1983, The Verbs of Perception in *Linguistics* 21, pp. 123-162.
- 4) Whitt, Richard J., 2010, *Evidentiality and Perception Verbs in English and German*, Bern, Peter Lang.

## Russe « slyšat' », breton « kevout » : confusion de sens ou synesthésie ?

Stéphane VIELLARD (Université Paris – Sorbonne)

Si l'on doit à la chercheuse Irina Aleksandrovna Safonova, de l'université de Volgograd, des études intéressantes sur les verbes de perception en vieux russe et en russe moderne, une question a cependant été laissée de côté par la chercheuse qui, à notre connaissance, ne l'aborde pas : celui du sens particulier, en apparence paradoxal, qu'a pu prendre le verbe russe *slyšat'* (littéralement 'entendre'). Observons quelques exemples :

1) *Slyšu* zapax trav i penie ptic. (E. Pokuševa).

(<http://triinochka.ru/post315563990/>)

Je [*slyšu*] l'odeur des herbes et le chant des oiseaux.

La phrase fait apparaître une construction qui se situe entre le zeugme et l'anacoluthie, puisque l'énoncé joue sur les deux sens que possède le verbe *slyšat'* en russe en mettant le verbe en facteur commun.

2) A vsjo že ljublju zemlju i gorod svoj, v ktorom slučajno rodilsja. Žal' tol'ko, sovsem ne *slyšu* ja penja ptic, zapaxa travy. (K. Vaginov, Monastyr' Gospoda našego Apollona (<http://kvaginov.ru/?cat=20>)).

J'aime quand même ma terre et ma ville, dans laquelle je suis né par hasard. Je regrette seulement de ne pas *slyšat'* le chant des oiseaux, l'odeur de l'herbe.

Mais on peut dire aussi :

3) Ja čuvstvujju zapax travy, šorox listvy. (<http://www.amor-pais.ru/a-ljcm/post-608252/>)

Je sens l'odeur de l'herbe, le bruissement du feuillage.

L'emploi de *slyšat'* n'est pas exclu non plus du domaine onirique, comme l'attestent ces deux exemples pris dans un recueil d'interprétation des rêves :

4) *Slyšat'* vo sne zapax benzina ili nalivat' benzin – k skoroj dal'nej doroge.

Sentir en rêve l'odeur de l'essence ou verser de l'essence est signe de voyage lointain.

5) *Slyšat'* vo sne von' – k mstitel'noj ličnosti, kotoraja možet isportit' vam žizn'.

Sentir en rêve une mauvaise odeur est signe de rencontre avec une personne vindicative qui peut vous gâcher la vie. (Tolkovatel' snov. La clef des songes,

<http://bolmag.narod.ru/son/sonnik1.htm>).

Le sens de perception olfactive est également exprimé par le prédicatif *slyšno* et l'adjectif *slyšen*, formés sur la même racine :

6) S reki pondimaetsja syrost', sil'nee slyšen zapax gnijuščix trav. (M. Gor'kij, Gorodok Okurok (1909), ruscorpora)

De la rivière monte l'humidité, on sent encore plus fort l'odeur des herbes en décomposition.

7) byl slyšen sil'nyj zapax nečistot, voni. pod mojkoj. (<http://monitor.espec.ws/section10/topic157606.html>)

8) Ozero s pelikanami nastol'ko grjaznoe, čto ot nego na neskol'ko metrov slyšna von'. (Vesti, <http://vesti.ua/kiiev/8641-slon-horas-iz-kiievskogo-zooparka-zabolel-iz-za-odinochestva>).

Si l'on se limite à l'étude de la forme verbale, la question qui se pose est de savoir ce qu'il en est de la distribution des formes aspectuelles. Liée à la préverbation, leur distribution est en fait irrégulière.

Le corpus informatisé de la langue russe (ruscorpora.ru) n'atteste pas de forme perfective transitive en *po-* (*\*poslyšal zapax*). Pour le perfectif en *u-*, Ruscorpora donne 26 exemples entre le début du XIXe siècle et l'époque contemporaine :

9) Cirjul'nik Ivan Jakovlevič, živuščij na Voznesenskom prospekte, [...] prosnulsja dovol'no rano i uslyšal zapax gorjačego xleba. (N. Gogol', Nos (1836), ruscorpora).

Le barbier Ivan Iakovlevič, qui vivait sur l'avenue Voznesenskij, [...] se réveilla assez tôt et uslyšal une odeur de pain chaud.

Le perfectif en *po-* est possible à la forme pronominale (6 exemples sur ruscorpora entre 1833 et 1989) :

10) Luč tanceval na vysote dvyx futov ot pola. Poslyšalsja zapax gorjaščego mjasa. I vdrug stalo tixo, tol'ko gudelo plamja v apparate. (A. Tolstoj, Giperboloid inženera Garina (1925-1927), (ruscorpora).

Le rayon dansait à deux pieds du sol. Poslyšalsja une odeur de viande en train de brûler. Et soudain tout redevint silencieux, seule la flamme ronronnait dans l'appareil.

On remarque que dans ce dernier exemple, la phrase contenant le verbe *poslyšat'sja*, à valeur essentiellement olfactive, puisque combiné avec le substantif *zapax* (odeur), est suivie d'une phrase comportant deux termes à sens de perception auditive (*tixo* - silencieux, *gudet'* - ronronner, siffler).

Qu'en pensent les russophones eux-mêmes ? La question de savoir si ce sens est admis semble les préoccuper, comme en témoigne la question suivante, posée récemment sur le site de *Russkij mir* (Monde russe) :

11) Можно ли сказать «Услышал запах цветов? (29.04.2014) Согласно толковым русского языка употребление глагола *slyšat'* в отношении обонятел'ных или тактильных осязаемых явлений является разговорным. Правильнее *počuvstvoval, oščutil, vdoxnul zapax cvetov.* (Fond Russkij mir, <http://www.russkiymir.ru/education2/services/ask/84287/>)

Selon les dictionnaires raisonnés de la langue russe, l'emploi du verbe *slyšat'* pour des sensations olfactives ou tactiles relève de la langue parlée. Il est plus correct d'employer *počuvstvoval, oščutil, vdoxnul zapax cvetov.*

Cet emploi serait donc propre à la langue parlée? Sans doute, et cela n'a pas manqué d'intéresser au XIX<sup>e</sup> siècle le lexicographe Vladimir Dahl, qui note dans son dictionnaire (1862-1863), à l'entrée *Slux* (Ouille) :

12) *Slyšat'* inogda voobščé čuvstvovat', osjazat', osobenno obonjat', i govoritsja o četyrjox čuvstvax, krome zrenija. *Ja nikogda počti ugaru ne slyšu, nosom, obonjanijem. Jazyk ne lopatka, slyšit', čto gor'ko, čto sladko, poznajot vkus. U slepyx osjazanie byvaet tak tonko, čto oni pal'cami slyšat, gde očko na karte. Sobaka slyšit čut'jom. Udilščik slyšit, kogda ryba kljunet.* Takže o vnutrennem čuvstve : *Serdce slyšit gore, predveščает. Duša vidit, serdce slyšit.* (V. Dahl, *Tolkovyj slovar' živogo velikoruskogo jazyka*, 1862-1863) 'parfois en général *sentir*, en particulier par l'odorat, et se dit de quatre des cinq sens, sauf pour la vue'.

Les exemples donnés par Dahl portent sur l'odorat, le goût, le toucher et les sentiments, perception interne ou intuition.

Quant au Grand dictionnaire académique de la langue russe en 17 volumes, publié dans les années 1950- 1960, il fait bien apparaître ce sens, qui arrive en quatrième position dans la description du champ sémantique du verbe. Il n'y a cependant aucune indication du niveau de langue, ce qui laisse penser que pour les auteurs, qui le glosent par *čuvstvovat', oščuščat'* (sentir), le sens de 'sentir autrement que par l'ouïe' occupe un rang égal au sens considéré comme premier ('entendre'). Le premier exemple est d'ailleurs emprunté à un récit de Vladimir Dahl, qui fut aussi, sans grand succès, écrivain. Le verbe a ici le sens de 'ressentir' :

13) Mne stalo poveselej ; ustali ne slyšal ja nikakoj, a tol'ko slovno stanovilos' mne vol'nej i legče. (V. Dak', Rassказы lezgina Asana).

Je fus un peu plus joyeux, je ne ressentais plus aucune fatigue, c'était comme si je devenais plus libre et soulagé.

Un autre exemple joue sur la polysémie du verbe:

14) Proxor bez umolku rasskazyval. Mat' vzdychala, krestilas', ulybalas', i ne ušami slyšala ona, - slova kak-to leteli mimo, - slyšala svoim serdcem. (V. Šiškov, Ugrjumreka).

Proxor racontai son histoire sans s'arrêter. Sa mère soupirait, se signait, souriait, et ce n'est pas avec ses oreilles qu'elle slyšala, car les mots passaient au-dessus d'elle, elle slyšala avec son cœur.

Face à cette polysémie, que dit l'étymologie ?

La racine *slux* remonte à un étymon indo-européen \**kleu-*, \**klū-* qui signifie bien 'entendre', comme l'atteste l'*Indogermanisches etymologisches wörterbuch* de Julius Pokorny<sup>54</sup>. En slave, cette racine est à la base des mots *слух* (l'ouïe), *слушатъ* (écouter), *слышатъ* (entendre), *слыть* (avoir la réputation de), *слово* (mot), *слава* (renommée, gloire) (cf. sur une autre racine: latin *fama* - ce qu'on dit de quelqu'un, renommée, réputation bonne ou mauvaise, grec φήμη - même sens, formé sur la même racine que le verbe φημί 'dire'). Un quelconque sens de *sentir* ne semble pas apparaître dans la racine indo-européenne.

Dans son *Etymological dictionary of the slavic inherited lexicon*, Brill, Rick Derksen<sup>55</sup> ne fait pas mention non plus de lien avec un quelconque *sentir*, pour *slyšati*, il renvoie à *slušati* et fait état de la racine indo-européenne signifiant 'entendre'. Il donne les sens du verbe *slušati* dans l'ensemble des langues slaves et aucune d'entre elles n'atteste un sens 'sentir'. Le seul sens particulier est celui de 'become, befit' pour le tchèque *slušetí* et le slovaque *slušať* (Derksen, p. 455).

Du côté du grec et du latin :

---

<sup>54</sup> J. Pokorny, *Indogermanisches etymologisches wörterbuch*, Francke Verlag, Bern und München, 1959, t. 2, p. 605-607 Cf. version informatisée par sur <http://www.utexas.edu/cola/centers/lrc/ielex/PokornyMaster-X.html>, à la page : <http://www.utexas.edu/cola/centers/lrc/ielex/X/P0984.html>.

<sup>55</sup> R. Derksen, *Etymological dictionary of the slavic inherited lexicon*, Brill, Leiden-Boston, 2008.

Sens et étymologie du grec *ἀκούω* (entendre, entendre dire, comprendre) et, après Homère, ‘avoir telle ou telle réputation’ c’est-à-dire ‘s’entendre traiter bien ou mal’<sup>56</sup>. L’étymologie n’est pas sûre, mais les deux hypothèses mentionnées par Chantraine ne font pas état d’un quelconque rapprochement avec l’idée de ‘sentir’.

En latin, *audio* est un verbe nouveau qui a remplacé l’ancien indo-européen \**kleu-* ‘entendre’ (la racine i.-e. avait donné en latin *clueō* ‘avoir la réputation’ cf. russe *slyt’* [même racine], *inclitus* ‘célèbre, illustre’)<sup>57</sup>.

Mais le grec possède un autre verbe ‘entendre’, c’est le verbe κλύω ‘entendre’, ‘écouter’, ‘avoir entendu’, d’où ‘apprendre’, ‘comprendre’, avoir conscience de’. Or on trouve chez Homère, dans *l’Odyssée*, un passage où ce verbe est employé avec un sens qui n’est pas celui de percevoir par l’ouïe :

[Σοὶ δὲ θεοὶ τόσα δοῖεν ὅσα φρεσὶ σῆσι μενοινᾶς, 180  
 ἄνδρα τε καὶ οἶκον, καὶ ὁμοφροσύνην ὀπάσειαν  
 ἐσθλήν.] οὐ μὲν γὰρ τοῦ γε κρεῖσσον καὶ ἄρειον,  
 ἢ ὄθ’ ὁμοφρονέοντε νοήμασιν οἶκον ἔχητον  
 ἀνήρ ἠδὲ γυνή· πόλλ’ ἄλγεα δυσμενέεσσι,  
 χάρματα δ’ εὐμενέτησι, μάλιστα δέ τ’ **ἔκλυον** αὐτοί. » 185 (Homère, *Odyssée*, chant 6, vers 182-185)

Voici la traduction proposée par Eugène Barreste en 1842 : « Non, il n'est point de bonheur plus grand, de bonheur plus désirable que celui de deux époux gouvernant leur maison animés par une seule et même pensée. Cette union fait le désespoir de leurs ennemis, la joie de leurs amis ; et les époux eux-mêmes *sentent* tout le prix de ce bonheur !<sup>58</sup> » (p. 94).

<sup>56</sup> P. Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire des mots*, Klincksieck, Paris, 1968.

<sup>57</sup> A. Ernout, A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots*, Klincksieck, Paris, 2001.

<sup>58</sup> Note d’E. Barreste : Nous avons rendu ce passage : μάλιστα δέ τ’ ἔκλυον αὐτοί (vers 185) par : et ils sentent eux-mêmes tout le prix de ce bonheur. Madame Dacier et Dugas-Montbel se sont tous deux écartés du véritable sens en disant, la première : « union qui est pour eux un trésor de gloire et de réputation » et le second : « eux surtout obtiennent une grande renommée ». Ce dernier auteur ajoute dans une note (Observat. sur l’Odyssée, chant VI, p. 100) qu’il avait d’abord traduit ce passage par : « eux seuls connaissent toute leur félicité » en suivant le sens indiqué par les scoliastes, qui rendent cette phrase par : eux seuls connaissent et jouissent de ce mutuel avantage, ou bien de leur mutuelle bienveillance ; mais plus tard, s’appuyant sur l’autorité d’Eustathe et sur celle de M. Boissonade, il pensa, avec ce dernier auteur, que μάλᾳ κλύω correspondant à l’expression latine *benè audire*, lien entendre, être loué, il fallait traduire ce passage par : ils obtiennent, une bonne renommée. Avant d’aller plus loin, remarquons que cette analogie n’est point fondée ; car μάλᾳ étant le superlatif de μάλα (fort beaucoup), n’a aucun rapport avec les mots *præclarè* et *optimè*, mais signifie tout simplement maximè. Ainsi Dugas-Montbel a donc eu tort de dire que Barnès et Clarke avaient mal rendu la phrase grecque par : maxime vero sentiunt et ipsi, tandis qu’à tort il voulait, lui, qu’on la traduisît par : præclarè audiunt et ipsi. D’ailleurs Dubner s’est entièrement conformé au texte de

Dans sa traduction rythmée (bibliothèque de La Pléiade), le grand Victor Bérard (1864-1931) évite la difficulté en rendant le vers 185 de la manière suivante: « Il n'est rien de meilleur, ni de plus précieux que l'accord, au foyer, de tous les sentiments entre mari et femme : grand dépit des jaloux, grande joie des amis, bonheur parfait du couple ! » (édition de la Pléiade, p. 637).

Si la traduction russe faite au XIX<sup>e</sup> siècle par le poète Joukovskij ne peut guère être prise en compte (Joukovskij ne connaissait pas le grec et réalisa sa traduction d'Homère à partir d'une traduction littérale allemande qu'avait réalisée pour lui le savant helléniste K. H. F. Grashof<sup>59</sup>), il existe une traduction en russe moderne :

15) « ved' net ničego ni prekrasnej, ni lučše,  
Esli muž i žena v ljubvi i polnejšem soglas'ji  
Dom svoj vedut – v utešen'je druž'jam, a vragam v ogorčen'je ;  
Bol'she vsego ž oni sami ot ètogo čuvstvujut sčast'je ».  
([http://www.e-reading.me/chapter.php/15470/9/Gomer\\_-\\_Odisseya\\_%28Veresaev%29.html](http://www.e-reading.me/chapter.php/15470/9/Gomer_-_Odisseya_%28Veresaev%29.html))

Revenons maintenant au slave et au russe proprement dit.

Dans l'article consacré au verbe *слышати*, le Dictionnaire de l'académie russe, publié de 1789 à 1794 sous la férule de la princesse Ekaterina Romanovna Daškova et sous la direction de Denis Fonvizin, ne mentionne pas ce sens.

Dans les documents sur écorce de bouleau disponibles à ce jour, le verbe *слышати* qui apparaît quatre fois (donc peu représenté), a le sens d' 'entendre dire', mais jamais le sens de 'sentir' (du moins dans la 2<sup>ème</sup> édition du recueil édité par A. Zaliznjak<sup>60</sup>).

En vieux russe, comme en vieux slave, le verbe *slyšati*<sup>61</sup> correspond essentiellement au verbe grec ἀκούειν, et Sreznevskij, dans son dictionnaire du vieux russe, le traduit en russe moderne par *slyšat'*, *vosprinimat' sluxom* (entendre, percevoir par l'ouïe).

---

Clarke ; et Voss traduit ce passage par : und mehr noch geniessen sie selber (et eux-mêmes en jouissent encore davantage). (Traduction et notes d'Eugène Baresté, Paris, Lavigne libraire-éditeur, 1842, sur le site <http://remacle.org/bloodwolf/poetes/homere/table.htm>).

<sup>59</sup> Cf. E. Lo Gatto, *Histoire de la littérature russe*, 1965, p. 212.

<sup>60</sup> A. Zaliznjak, *Drevnenovgorodskij dialekt*, 2-e izdanie, pererabotannoe s učotom materiala naxodok 1995-2003 gg., Moskva, Jazyki slavjanskoj kul'tury, 2004.

<sup>61</sup> Le verbe vieux-slave a une forme plus ancienne *слъшати* que l'on rencontre 6 fois dans le *Marianus* (cf. Vaillant, *MVS*, p. 262). Dans son dictionnaire étymologique, Miklosich signale *slyšati* comme « duratif » et *slušati* comme « itératif » (p. 309). Sur l'alternance oy / ѣ voir Vaillant, *Manuel du vieux slave*, Institut d'études slaves, Paris, 1963, p. 79.

16) Имѣѡ оуши слышати да слышитъ (Matthieu, XXV, 30, Évangile d'Ostromir), qui traduit littéralement, mot à mot, le grec de l'original :

ὁ ἔχων ὤτα ἀκούειν ἀκουέτω

Dans le dictionnaire du vieux slave de Cejtin *et alii*, le verbe est donné comme imperfectif dans le premier emploi à l'infinitif et comme perfectif dans la seconde occurrence, conjuguée<sup>62</sup>.

L'emploi pronominal du participe présent actif servait à signifier 'celui qui est nommé', ὁ λεγόμενος : иоуда слиши со искарיותинъ ('Judas, dit l'Isariote, *Supraslensis*, 410, 13).

Les textes anciens ne font apparemment pas état d'un quelconque sens de perception olfactive.

Continuons notre exploration diachronique.

Le Dictionnaire de la langue des XI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles nous apporte des données fort intéressantes. Tout d'abord, le verbe *slyxat'* apparaît au XVII<sup>e</sup> siècle comme susceptible de prendre le sens de 'sentir', 'ressentir', 'avoir conscience'. Éloquent de ce point de vue est l'exemple du pauvre Michka Semionov, qui, comme le roi Stanislas Leczinsky, s'est endormi devant sa cheminée et est tombé dans le brasier sans s'en apercevoir. La lettre qui relate l'accident est datée de 1646 :

17) слыхати: 3. Почувствовать. Мишка Семеновъ сидѣлъ у огня да вздремавъ, упалъ в огонь ... а какъ в огонь упалъ, и того онъ и не слыхалъ. (Пис. к Матюшкину, 1646 г.) Miška Semenov était assis près du feu et s'étant assoupi il tomba dedans... Et comment il tomba dans le feu, il ne le slyxal même pas = ne s'en rendit même pas compte.

Quant au verbe *slyxat'*, on le rencontre avec le sens de 'ressentir' dans la Bible dite de Gennadij (1499), dans le passage sur la lèpre du roi Azarias :

18) слышати; 4. Чувствовать (почувствовать), ощущать (ощутить). Архьеръи и вси прочии с<вя>щенници видѣша проказу на чель его [Азария] ... изгнаша его. Но и тои устрашенъ тшася изыти того ради, что слыша внезапно язву г<оспод>ню (sensisset)<sup>63</sup>. (2 Парал. [II Chroniques] XXVI, 20).

---

<sup>62</sup> R. Cejtin, R. Večerka, È. Blagova, (éd.), *Staroslavjanskij slovar' (po rukopisjam X-XI vekov)*, « Russkij jazyk », Moskva, 1994.

<sup>63</sup> Cette précision du texte slavon n'est pas reprise dans la traduction synodale russe. La Vulgate (saint Jérôme) dit : « cumque respexisset eum Azarias pontifex et omnes reliqui sacerdotes viderunt lepram in fronte eius et festinato expulerunt eum sed et ipse perterritus adceleravit egredi eo quod *sensisset* ilico plagam Domini ». Traduction littérale du texte hébreu par André Chouraqui : « 20.

Cette précision du texte slavon n'est pas reprise dans la traduction synodale russe. En réalité, la Bible de Gennadij est en partie traduite de la Vulgate (saint Jérôme), pour les livres qui n'existaient pas en slavon. Or la Vulgate dit : « cumque respexisset eum Azarias pontifex et omnes reliqui sacerdotes viderunt lepram in fronte eius et festinato expulerunt eum sed et ipse perterritus adceleravit egredi eo quod *sensisset* ilico plagam Domini ».

Traduction littérale du texte hébreu par André Chouraqui : « 20. 'Azaryahou, le desservant en tête, lui fait face avec tous les desservants. / Voici: il est galeux sur son front. Ils l'expulsent de là. / Lui aussi est pressé de sortir: oui, IHVH-Adonai l'avait touché. » (<http://nachouraqui.tripod.com/id62.htm>). Traduction de la Bible de Jérusalem : « Azaryahu, premier prêtre, et tous les prêtres se tournèrent vers lui et lui virent la lèpre au front. Ils l'expulsèrent en hâte et il se hâta lui-même de sortir, car Yahvé l'avait frappé. » (<http://unbound.biola.edu/index.cfm?method=searchResults.doSearch>). Traduction grecque des Septante : « καὶ ἐπέστρεψεν ἐπ' αὐτὸν ὁ ἱερεὺς ὁ πρῶτος καὶ οἱ ἱερεῖς, καὶ ἰδοὺ αὐτὸς λεπρὸς ἐν τῷ μετώπῳ· καὶ κατέσπευσαν αὐτὸν ἐκεῖθεν, καὶ γὰρ αὐτὸς ἔσπευσεν ἐξελθεῖν, ὅτι ἤλεγξεν αὐτὸν κύριος. » et traduction proposée sur le site : « Et le grand prêtre Azarias et les prêtres, en se retournant vers lui, virent la lèpre sur son front ; ils eurent hâte de le faire sortir, et lui-même n'était pas moins empressé, car le Seigneur l'avait châtié. » ([http://ba.21.free.fr/septuaginta/2chroniques/2chroniques\\_26.html](http://ba.21.free.fr/septuaginta/2chroniques/2chroniques_26.html)).

Ce passage sur la lèpre du roi Azarias tiré de la Bible de Gennadij (Архидиаконъ и вси прочии священници видѣша проказу на челѣ его [Азария] ... изгнаша его. Но и тои устрашенъ тѣся изыти того ради, что слыша внезапу язву господню) est particulièrement intéressant, car il introduit dans le texte slavon un verbe qui n'apparaît pas dans les autres traductions<sup>64</sup>. Ainsi, dans la Bible d'Ostrog, on a simplement : и егда же узре

---

'Azaryahou, le desservant en tête, lui fait face avec tous les desservants. / Voici: il est galeux sur son front. Ils l'expulsent de là. / Lui aussi est pressé de sortir: oui, IHVH-Adonai l'avait touché. » (<http://nachouraqui.tripod.com/id62.htm>). Traduction de la Bible de Jérusalem : « Azaryahu, premier prêtre, et tous les prêtres se tournèrent vers lui et lui virent la lèpre au front. Ils l'expulsèrent en hâte et il se hâta lui-même de sortir, car Yahvé l'avait frappé. » (<http://unbound.biola.edu/index.cfm?method=searchResults.doSearch>). Traduction grecque des Septante : « καὶ ἐπέστρεψεν ἐπ' αὐτὸν ὁ ἱερεὺς ὁ πρῶτος καὶ οἱ ἱερεῖς, καὶ ἰδοὺ αὐτὸς λεπρὸς ἐν τῷ μετώπῳ· καὶ κατέσπευσαν αὐτὸν ἐκεῖθεν, καὶ γὰρ αὐτὸς ἔσπευσεν ἐξελθεῖν, ὅτι ἤλεγξεν αὐτὸν κύριος. » et traduction proposée sur le site : « Et le grand prêtre Azarias et les prêtres, en se retournant vers lui, virent la lèpre sur son front ; ils eurent hâte de le faire sortir, et lui-même n'était pas moins empressé, car le Seigneur l'avait châtié. » ([http://ba.21.free.fr/septuaginta/2chroniques/2chroniques\\_26.html](http://ba.21.free.fr/septuaginta/2chroniques/2chroniques_26.html)).

<sup>64</sup> « La Bible de Gennadij est disponible en partie sur Internet (<http://old.stsl.ru/manuscripts/uniqbooks>, pour l'instant seulement les Psaumes et le NT ; c'est une édition en fac-similé, réalisée par le patriarcat de Moscou). Une partie a été traduite sur la Vulgate, mais pas tout, uniquement les livres qui n'étaient pas disponibles en slavon - 1Pa, 2Pa, 1Es, Ne, 2Es,

его Захариа [sic !] архиереи и вси прочии с<вя>щенници видеша и се прокаженъ на челъ его. Изгнаша его оттуду но и тои оубо тщаса изыити іако обличи его г<оспод>ъ.

Le verbe *слышати* n'apparaît pas, pas plus que dans la Bible élisabéthaine (XVIII<sup>e</sup> siècle).

L'emploi de *slyšati* dans la Bible de Gennadij confirme bien que les deux livres des Chroniques (*Paralipomenon* en grec, *Paroles des jours* en hébreu, *Verba dierum* dans la Vulgate) sont traduits d'après le texte latin (cf. article sur <http://ksana-k.narod.ru/Book/alekseev/02/76.htm>)

La traduction de la Bible de Gennadij montre aussi que le sens de perception tactile semble attesté au moins dès le XV<sup>e</sup> siècle, et, comme le montrent les exemples indexés dans le Dictionnaire de la langue russe du XI<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle, au XVI<sup>e</sup> siècle, le verbe *slyšat'* permet d'exprimer

- une perception tactile:

19) Мужи храбри зѣло и велици богатыри, яко лвы и яко медвѣди, не слышатъ бо на себѣ ранъ. Ник. лет. X, 71. XVI<sup>e</sup> siècle.

Les hommes très courageux et les grands chevaliers sont comme les lions et les ours, car ils ne slyšat (ressentent) par les blessures.

20) У которого человѣка гдѣ кое мѣсто отерпнетъ и будетъ, что судорога, или коихъ мѣстъ не слышитъ, и тѣмъ масломъ помазать. Леч. III, 149. XVII<sup>e</sup> siècle, ~ année 1672. Si une personne a un endroit (du corps) engourdi et comme des crampes, ou bien s'il est insensible (ne slyšit) à certains endroits, il faut l'oindre avec cette même huile.

- mais aussi une perception olfactive :

21) Чувствовать какой-либо запах, обонять. Изъ горы идетъ пара ... и издалека духъ вони слышатъ отъ той пары нефтяной. ДАИ, X, 327. année 1698.

De la montagne s'élève une vapeur, et de loin on sent (slyšat') l'émanation de cette odeur qui vient de cette vapeur de naphte]

|| Figuré : *обнаруживать, замечать что-л.* Le verbe a aussi le sens de 'comprendre', en particulier le sens d'"entendre les langues étrangères".

Le sens figuré semble plutôt récent et peut être daté de la fin du moyen russe.

---

3Es, To, Ju, Es 10-16, Sp, Jr 1-25 et 46-51, 1M, 2M. Cf. Alekseev, *Tekstologija slavjanskoj Biblii*, p. 197 (Merci à Florent Mouchard).

Il semble donc que le sens de 'sentir', en particulier par l'odorat, ne fasse pas initialement partie du champ lexical de *slyšat'*. Intéressante de ce point de vue est la remarque que fait l'écrivain et théoricien de la langue littéraire Alexandre Sumarokov au XVIII<sup>e</sup> siècle lorsqu'il écrit « à propos des incongruités introduits dans notre langue » : « De telles incongruités ont été introduites également dans notre langue, par exemple, les mots *obnarodovat'*, *presledovat'*, *podmetit'*, etc. J'ignore seulement si nos descendants utiliseront ces étranges images. Elles conduiront à gêner la langue si des scribouilleurs illettrés ne cessent de noircir du papier. Par exemple, le mot *pobornik* ne désigne pas ce qu'il est, mais signifie tout le contraire : mon *pobornik* est par essence celui qui me *poboraet* (me combat), mais par son emploi, il désigne celui qui combat les autres pour moi. De cette manière est entrée [dans la langue] l'expression *slyšu zapax*, bien que le *zapax* soit propre à l'odorat, et non à l'ouïe ; mais personne n'a encore imprimé *slyšu* à la place de *obonjaju*, bien que cela puisse être utilisé dans le style simple<sup>65</sup>. » (*Polnoe solbanie sočinenij Sumarokova*, M., 1787, X, 14-15, cité de façon tronquée par V. Vinogradov dans *Jazyk Puškina* [1935], M., « Наука », 2000, p. 53-54 et reprise dans *История слов*, p. 553)

Le purisme de Sumarokov, qui annonce celui de l'amiral Chichkov, n'empêche pas Pouchkine d'employer le verbe dans le sens de 'ressentir'.

Chez Léon Tolstoï :

22) *Vozvraščajas' ustalyj i golodnyj s oxoty*, Levin tak opredeljonno mečtal o pirožkax, čto, podxodja k kvartire, on uže slyšal zapax i vkus ix vo rtu, kak Laska čujala dič, i totčas velel Filippu podat' sebe. (L. Tolstoj, *Anna Karenina* (1878), ruscorpora).

Alors qu'il rentrait de la chasse fatigué et affamé, Levin rêvait de petits pâtés de manière si précise qu'en s'approchant de l'appartement, il en slyšal déjà l'odeur et le goût dans sa bouche, tout comme Laska flairait le gibier, et il donna aussitôt à Philippe l'ordre de le servir.

Le plus ancien exemple de *slyšat' zapax* sur Ruscorpora date de 1861 :

---

<sup>65</sup> « Такія непристойности и въ языкъ нашъ введены на прим: слова *Обнародовать*, *пресльдовать*, *предмѣтъ*, на какой конецъ и протч. Не знаю только, будутъ ли наши потомки, сии странныя изображенія употреблять: будутъ ко порчѣ языка, ежели безграмотныя писцы не перестанутъ марать бумаги; ибо древность и безобразныя рѣченія благообразными дѣлаеть, какъ на прим: слово *Поборникъ*, не то знаменуетъ каково оно, но совсѣмъ противное; Поборникъ мой по естеству своему тотъ, который меня побораеть: а по употребленію тотъ, который за меня другога побораеть. Симъ образомъ вошло сіе: *Слышу запахъ*, хотя запахъ обонянію а не слуху свойствененъ; но *слышу* вмѣсто *обоняю* ни кто еще въ печати не издавалъ, хотя въ простомъ складѣ то употребить и можно. » (A. Sumarokov, *О правописании*. Соч., т. X, сс. 13 – 14).

23) Už ja slyšal zapax gari, prinosimyj vetrom ; slyšal, kak sredi sonnoj tišiny v izbax treščali sverčki i gde-to sproson'ja lajala sobaka. (V. Slepcev, Vladimirka i Kljaz'ma (1860-1861), ruscorpora).

Je slyšal une odeur de brûlé, apportée par le vent ; je slyšal dans le silence du sommeil chanter les grillons et un chien à moitié endormi aboyer.

### L'énigme bretonne.

*Ne klevann quet ar gallec.* Je n'entends pas le français (Colloque français et breton, Saint-Brieuc, 1863, p. 88)

Le breton possède lui aussi deux verbes distincts pour *entendre* et *sentir*, comme l'illustrent ces deux parémies :

24) *Deuz da **gleved**<sup>66</sup> ann alc'houedez*

*Kana he zon d'ar goulou-deiz*

Viens entendre l'alouette

Chanter sa chanson au point du jour.<sup>67</sup>

25) *An hini a **zant** ar c'houez,*

*Dioc'h he reor e kouez*

Sentez-vous puanteur ?

C'est de votre c.. qu'elle tombe.<sup>68</sup>

Et pourtant, le verbe *KLEVout*, *KLEVet*, s'il signifie 'entendre' (percevoir par l'ouïe), peut, lui aussi, avoir le sens de 'sentir, percevoir par l'odorat'.

Dans le sens d'entendre, il partagerait la même étymologie que le verbe grec κλύω 'entendre', 'apprendre que', etc. (par exemple : *Klevet em eus e oa bet da dad o pesketa* 'J'ai entendu dire que ton père avait été à la pêche.')

Cette racine se retrouve en sanscrit :

---

<sup>66</sup> Le passage de *KLEV-* à *GLEV-* est dû au phénomène des mutations consonantiques caractéristique du breton.

<sup>67</sup> Lous-François Sauvé, *Trésor des proverbes, dictons, formulettes & conjurations magiques des Bretons. Lavarou koz a Veiz Izel* [litt. Dits anciens de Basse-Bretagne]. Édition bilingue établie par Philippe Camby, Terre de Brume Éditions, Rennes, 2003, p. 10 (n° 10). Cette édition reprend en fait l'édition originale de Sauvé, parue en 1878 à Paris chez Champion.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 29 (n0 141).

Je citerai encore, comme exemple de la cinquième classe, la racine sanscrite *s'ru*, entendre, devenue *clu* en irlandais (comme en grec κλω). De ce radical dérivent *clu*, renommée, *clu-as*, oreille, *clo-tha*, entendu (sanskrit, *s'ru-ta*), etc., tandis que le verbe *clui-ni-m*, j'entends, répond à *s'r-nô-mi*. — Le verbe gallois *clywed*, breton *klevet*, entendre, a perdu l'*n* intercalée, tout comme le grec.

Adolphe Pictet<sup>69</sup>, *De l'affinité des langues celtiques avec le sanscrit*, P., 1837.

Dans son *Lexique étymologique des termes les plus usuels du breton moderne* (Rennes, 1900, p. 70) Victor Henry, professeur de sanscrit et de grammaire comparée des langues indo-européennes à l'université de Paris, proposait l'étymologie suivante :

**Klévout**, vb., entendre (aussi *klévet*), corn. *cléwas*, cymr. *clywed* et *clyw*, ir. *cluinnim* et gael. *cluinn* id., vir. *clú* « renommée », etc. : d'une rac. **KLEW**, réduite **KLU**, largement représentée partout, sk. *á-çrav-a-t* « il entendit » et *çráv-as* « gloire », gr. κλύ-ω « j'entends » et κλυ-τός « illustre », lat. *in-clu-tu-s* id. et *glōria* (pour \**clo-ves-ia* = sk. *çrav-as-yá*), vir. *clo-th* et vbr. *clot* « renommée », ags. *hlūd* > ag. *loud* « à haute voix », et cf. ag. *to listen* « écouter », al. *laut* « son », etc.

Le breton *klevout* et le russe *слышать* partagent donc la même étymologie.

Or ce verbe breton, comme son lointain cousin russe, est capable de prendre le sens de percevoir par l'odorat.

Sur les deux sens du verbe breton, Jean-François Le Gonidec, dans son *Dictionnaire celto-breton* (1821, p. 96 ; et dans l'édition en deux volumes, vol. 2 breton-français, 1850, Saint-Brieuc), fait le constat suivant :

---

<sup>69</sup> Adolphe Pictet, né le 11 septembre 1799 à Genève et mort dans la même ville le 20 décembre 1875, est un écrivain et un linguiste suisse. Ses vastes connaissances et son talent dans de multiples domaines (linguistique, philosophie, histoire, littérature, balistique) lui valurent le qualificatif d'« universel » donné par son ami, le compositeur Franz Liszt. (Wikipedia).

**KLEVED**, s. m. Ouïe, celui des sens par lequel on reçoit les sons. *Kleved* s'emploie aussi pour signifier ouï-dire, ce qu'on ne sait que par le rapport d'une autre personne. *Kolled eo gant-han ar c'hleved a névez-zô*, il a perdu l'ouïe il n'y a pas long-temps. *Eur c'hleved n'eo kén*, ce n'est qu'un ouï-dire. On dit aussi *kléd*, dans le même sens.

**KLEVOUT**, et par abus **KLEVET**, v. a. Entendre, ouïr. Recevoir les sons par l'oreille. Comprendre. Concevoir. Part. *klevet*. *Klevoud a rit-hu ar péz a lavarann d'ehoc'h?* entendez-vous ce que je vous dis? *N'hô kléd kêt*, il ne vous comprend pas. On emploie aussi ce verbe dans le sens de sentir, respirer une odeur. *C'houés fall a glevann*, je sens une mauvaise odeur. *En em glevout*, s'entendre, être d'intelligence, d'accord. Agir de concert avec un autre. *Braô bráz en em glevont*, il s'entendent fort bien, ils sont d'intelligence. *War hé glevout*, à l'entendre, d'après ce qu'il dit. *Klevoud hanô eüz a*, entendre dire, ouïr dire. *N'am eüz kêt kleved hanô eüz a gément-sé*, je n'ai pas entendu dire cela. On dit proverbialement, *kant klevet né délont kéd eur gwélet*, entendre est bien différent de voir, voir et entendre sont deux; à la lettre, **CENT ENTENDUS NE VALENT PAS UN VU.**

Dans son *Dictionnaire français et celto-breton* (Brest, 1842), Amable-Emmanuel Troude (1803-1885)<sup>70</sup> donne le verbe *klevout* en premier pour le sens de 'sentir, respirer une odeur'

<sup>70</sup> Le colonel Amable-Emmanuel Troude est un militaire français et un lexicographe breton né à Brest en 1803 et décédé le 6 janvier 1885 à Brest. Fils de Aimable-Gilles Troude, officier de marine au grade de Contre-amiral, qui s'est distingué à la bataille d'Algésiras. Amable-Emmanuel Troude travaille en collaboration étroite avec Gabriel Milin. (Wikipedia).

**SENTIR**, v. a. Ressentir ; voyez ce mot. — Respirer une odeur ; klévout, p. klévet. C'houésa, p. et. Musa, p. et. Je sens une mauvaise odeur, c'houés fall aglévann. — v. n. Exhaler une odeur, fléria, p. flériet. Il sent mauvais, fléria a ra. Il sent bon, c'houés vâd a zó gant-han. Il sent l'aigre, c'houés ann trenk a zó gant-han. — Toutes les fois que je me sens agité, kel liez gwéach en em gavann nec'het. L'amour ne sent pas les fardeaux, ar garantez né gav két pounner hé véac'h. Ils sentent peu leur douleur, né két pounner hó enkrez. Je sens en moi une loi qui combat contre la loi de mon esprit, kavout a rann enn-oun eul lézen hag a stourm a énep lézen va spéred. (Le Gon.). L'un d'eux qui sentait la présence de la grâce, unan anézhó en em gavé leún a c'hrás. (Le Gon.). Rejeter tout ce qui sent l'orgueil, pellaat pép balc'hder.

A. Troude, *Dictionnaire français et celto-breton* (Brest, 1842, p. 521).

Ce même Amable Emmanuel Troude, dans son *Dictionnaire français-breton du Léon*, attire l'attention du lecteur sur la polysémie du verbe KLEVet :

« SENTIR [...] RESPIRER une odeur. Je sens une mauvaise odeur, *c'houez fall a glevann*. Je sens le roussi, *c'houez al losk a glevann*. Sentez-vous cette odeur? *klevet a rit hu ar c'houez-ze*? Je sens l'odeur de chrétien, *me gleo c'houez ar christen*. T. Qu'est-ce que je sens? *pe seurt chouez a glevann*? (Il y a vraiment lieu de remarquer, dans les phrases qui précèdent l'étrangeté du verbe *klevet*, qui signifie 'entendre').» (*Nouveau dictionnaire pratique français & breton, du dialecte de Léon, avec les acceptions dans les dialectes de Vannes, de Tréguier et de la Cornouaille bretonne et la prononciation des mots quand elle peut paraître douteuse*, par A. Troude, colonel en retraite. 3<sup>ème</sup> édition, Brest, J. B. et A. Lefournier, libraires-éditeurs, 1886, p. 825)

Enfin, en breton contemporain, c'est bien le verbe *KLEVet* qui est donné en premier, avant le verbe *SANTet* (cf. F. Favereau, *Geriadurig ar brezhoneg a-vremañ brezhoneg/ galleg galleg/ brezhoneg. Dictionnaire compact du breton contemporain. Bilingue*, Skol Vreizh, Morlaix, 2001).

### Conclusion.

Que conclure de tout cela ? Pour le domaine slave, la polysémie « entendre//sentir » n'existe pas en Bosnienne, Croate, Monténégrin, Serbe, ni en polonais (et je remercie les

professeurs Paul-Louis Thomas et Hélène Wlodarczyk de me l’avoir confirm e). Pour l’allemand, pas de polysémie non plus dans ce sens, et je remercie le professeur Martine Dalmas.

La remarque de Dahl sur la capacité du verbe *slyřat’*  e désigner 4 des 5 sens montre que le verbe se caractérise par un syncrétisme sémantique, ce que la chercheuse M. Pimenova a appel e la *syncr etos emie*. Il renvoie à une perception indifférenciée, globale, qui caractérise l’être vivant par opposition aux inanimés. La perception se spécialise avec les arguments du verbe, comme si le verbe *slyřat’* devenait un verbe support ne conservant que le sème [perception], pour référer aux sens en fonction de l’objet de la perception. Irina Safonova a montré dans sa thèse qu’en vieux russe, seul le verbe *řuti* possédait une sémantique indifférenciée (‘sentir’ et ‘entendre’). Le verbe *sluřati* n’entre pas dans cette catégorie.

D’un point de vue strictement lexicologique, il serait intéressant d’étudier les séquences dans lesquelles entre le verbe *slyřat’* qui sert de verbe support avec substantif *zapax* (odeur) + génitif du nom de l’‘olfacteur’ ou ‘osmog ene’.

#### **Pistes bibliographiques (hormis les dictionnaires et ouvrages cit es dans le corps de l’article) :**

- 1) Paduřeva, E., 2003, « Glagoly vosprijatija : opyt vyjavlenija struktury tematičeskogo klassa » in E. Paduřeva, *Problemy funkcional’noj grammatiki : semantičeskaja invariantnost’/ variativnost’*, Sankt-Peterburg, Nauka, pp. 75-100.
- 2) Pimenova, M., 2000, *Semanticeskij sinkretizm i sinkretsemija v drevnerusskom jazyke*, Sankt-Peterburg, Izdatel’stvo Sankt-Peterburgskogo universiteta.
- 3) Safonova, I., 2008, *Moduljacionno-derivacionnye semantičeskie izmenenija drevnerusskix glagolov vosprijatija*, 10.02.01 – russkij jazyk. Avtoreferat dissertacii na soiskanie ućonoj stepeni kandidata filologičeskix nauk, Kaliningrad.
- 4) Safonova, I., 2009, « Izmenenija smyslovoj struktury glagolov vosprijatija v drevnerusskom tekste » in *Vestnik Volgogradskogo gosudarstvennogo universiteta*, Ser. 2, Jazykoznanie, N o 1 (9), pp. 11-15.
- 5) Safonova, I., s.d., *Semantičeskaja i smyslovaja struktura drevnerusskix glagolov slyxovogo vosprijatija*, Volgogradskij gosudarstvennyj universitet, fichier Word mis en ligne.

# Flagrantes fragrances. Les noms d'odeurs en russe

Irina THOMIERES (Université Paris – Sorbonne)

## Introduction.

L'objet de cette étude est constitué par les noms prédicatifs simples et composés qui renvoient à des sensations olfactives. Le cadre théorique est conforme aux travaux de Zellig Harris (*Op.cit.*) et de Maurice Gross (*Op.cit.*) sur le prédicat sémantique. Notre unité d'analyse est la phrase simple, définie comme l'ensemble du prédicat et des arguments qu'il sélectionne.

Nous explorerons ici les deux pistes suivantes. La première consiste à dégager les conditions dans lesquelles les prédicats simples peuvent être employés. La deuxième interrogation concerne les prédicats composés. Nous proposerons une classification des prédicats composés en fonction de leur structure interne.

Sur le plan méthodologique, nous ferons appel à deux notions clés, à savoir la théorie des prototypes et le principe du rasoir d'Occam.

## 1. Remarques théoriques. Les prédicats simples et les prédicats composés.

Un premier constat s'impose lorsque l'on se penche sur les noms d'odeurs en russe : il peut s'agir de prédicats soit simples, soit composés<sup>71</sup>. Les noms prédicatifs simples ne sont pas nombreux, tout en étant fréquents. Nous nous limiterons ici à en citer quelques-uns : *aromat* (arôme), *blagouvanie* (arôme, parfum), *smrad* (odeur infecte, puanteur), *von'* (puanteur, fétidité), *zlovonie* (puanteur, odeur nauséabonde, fétidité)<sup>72</sup>, etc. Dans le domaine des noms composés, nous nous intéresserons à ceux qui peuvent être représentés par le schéma « nom d'odeur + substantif au génitif » dans lequel le nom au génitif correspond à la raison d'être de la sensation olfactive décrite. Nous le désignerons par le terme de « spécifieur ». Voici, à titre d'exemple, certains noms prédicatifs composés que nous avons relevés dans notre corpus<sup>73</sup> : *zapax cvetov* (odeur de fleurs), *aromat čaja* (arôme du thé), *smrad požara* (puanteur de l'incendie), etc.

Afin d'illustrer l'opposition « nom prédicatif simple – nom prédicatif composé », nous allons analyser les exemples 1a et 1b :

1a) V komnate stojal prijatnyj zapax.

---

<sup>71</sup> Dans ce travail, nous nous intéresserons uniquement aux prédicats qui possèdent la structure suivante : *Nom d'odeur + Nom au génitif*.

<sup>72</sup> Les variantes de traduction proposées ici proviennent de différents dictionnaires qui, comme on peut le constater, proposent souvent plusieurs façons de traduire un lexème donné.

<sup>73</sup> Nos exemples ont été relevés dans la base des données « ruscorpora » (Université de Moscou). Pour les besoins d'analyse, nous avons également eu recours à des exemples construits, vérifiés auprès des locuteurs natifs.

Une odeur agréable régnait dans la pièce.

1b) V komnate stojal zapax roz.

L'odeur de parfum régnait dans la pièce.

Dans l'exemple 1a, le nom d'odeur (*zapax*) n'est accompagné d'aucun spécifieur. Dans 1b, en revanche, il s'agit d'un nom composé (*zapax roz*, nom + spécifieur). A ce niveau d'analyse, une remarque capitale s'invite. D'après nos observations, les noms composés se prêtent souvent à une double interprétation. Ils renvoient tantôt à une odeur réellement ressentie, dont le locuteur a l'expérience immédiate et dont il peut identifier la source. Ils peuvent aussi, dans d'autres contextes, être employés pour décrire une odeur similaire à celle qui est bien connue du locuteur. Ainsi, *zapax rozy* (« odeur » + « rose au génitif singulier ») peut être employé, théoriquement, pour évoquer une odeur de roses « réelles », c'est-à-dire présentes dans la situation de la communication. *Roza* (rose) peut également apparaître là où le locuteur compare l'odeur qu'il ressent à celle d'une rose, en faisant appel à la connaissance collective des locuteurs de la langue russe. En d'autres termes, *roza*, dans ce type de contextes, sert donc de parangon de comparaison<sup>74</sup>.

Une fois ces prémisses théoriques explicitées, nous passons maintenant à l'analyse des noms d'odeur. Nous commencerons par aborder les noms d'odeurs simples.

## 2. Les noms d'odeurs simples.

Comme nous l'avons mentionné ci-dessus, les noms d'odeur simples (composés d'un seul lexème) sont relativement fréquents, mais il s'agit d'un ensemble assez homogène composé d'environ une dizaine de lexèmes. Il convient de relever tout d'abord l'hyperonyme *zapax* (odeur), largement majoritaire dans notre corpus. On en note ensuite d'autres, tels que *aromat*<sup>75</sup> (arôme), *blagouxanie* (parfum), *smrad* (puanteur), *zlovonie* (puanteur), etc. Ce rapport « hyperonyme – hyponyme » est notamment manifeste dans l'exemple suivant :

2) Blagouxanie obdalo Andreja, edva on perestupil porog komfortabel'nogo žilišča, i zapax ètot, vne somnenij, byl, kak i dvernoj zamok, privezjon iz-za granicy, i ottuda že – tropičeskie rastenija v kadkax, poxožie na pal'my. (A. Azol'skij, Lopusok).

L'arôme envahit Andrej dès qu'il eut franchi le seuil du confortable appartement et cette odeur, avait sans doute été, de même que la serrure, apportée de l'étranger. De là-bas venaient aussi les plantes tropicales dans leurs cuves, semblables à des

---

<sup>74</sup> La même ambiguïté s'observe lorsqu'il s'agit de verbes de sensation olfactive : *V komnate paxlo kraskoj*. (Dans la pièce, cela sentait la peinture).

<sup>75</sup> *Aromaty* (les arômes) renvoie parfois à des substances odorantes ou encore, à un parfum (Tolkovyj slovar' Dalja, <https://slovari.yandex.ru>), d'où notamment la possibilité pour ce substantif de fonctionner dans le rôle de spécifieur : *blagouxanie aromatov* (litt. l'arôme des arômes).

palmiers. (A. Azol'skij, Ma chère bardane).

Le contexte cité met en évidence deux noms d'odeurs, *blagouxanie* (arôme) et *zapax* (odeur). Le second permet à l'auteur d'éviter la répétition. L'exemple est facilement compréhensible par le lecteur. Ce premier constat en appelle un autre.

L'analyse du corpus a mis en évidence que les noms d'odeur simples peuvent apparaître essentiellement dans trois types de situations.

D'abord, il peut arriver que la raison d'être de l'odeur désignée par le prédicat soit évidente aux yeux du locuteur et qu'aucun doute n'est possible à ce niveau. Par exemple :

3) Ja sejčas delaju massaž s maslami. Sdelala tol'ko 3, no potom rasskažu, kak polučilos' ! No blagouxanie potrjasnoe, osobenno s beloĵ akaciej. (Krasota, zdorov'je, otdyx : Krasota (forum), 2005).

Actuellement, je pratique des massages aux huiles essentielles. Je n'en ai fait que 3, je raconterai ensuite ce que cela a donné ! Mais l'arôme est extra, surtout pour ce qui est de l'huile à l'acacia blanc. (Beauté, santé, repos : La beauté (forum), 2005).

L'origine de l'odeur est ici évidente grâce à l'anaphore associative. Le substantif *maslo* (*huile essentielle*) désigne une substance cosmétique qui possède une odeur particulière, souvent plaisante. Le substantif *blagouxanie* (*arôme*) constitue un méronyme face à *maslo*. Etant donné ces faits, le contexte est clair. La notion de prototype (cf. notamment G. Kleiber, *Op. cit.*, 1990) s'avère primordiale pour décrire un grand nombre d'autres exemples :

4) V sadu raspustilis' pervye rozy. Do nas donosilos' blagouxanije.

Les premières roses venaient d'éclorre dans le jardin. L'arôme parvenait jusqu'à nous.

D'après notre connaissance du monde, les roses possèdent une odeur particulière. Le contexte proposé met l'accent sur le fait qu'il s'agit d'une odeur agréable. Celle-ci constitue une propriété prototypique de la rose. De même que dans exemple 3, l'exemple 4 met en évidence une anaphore associative.

Le deuxième cas où le nom d'odeur apparaît de façon isolée renvoie aux contextes où il est accompagné d'un modifieur, à savoir un adjectif d'appartenance, un adjectif relatif ou encore, un pronom-adjectif. Ainsi, par exemple, les adjectifs relatifs permettent souvent au locuteur de spécifier la cause de l'odeur [telle qu'il la conçoit]<sup>76</sup>. Dans ce cas, l'absence du spécifieur est, en quelque sorte, « compensée » par l'adjectif, comme le démontre l'exemple 5 :

---

<sup>76</sup> Ce rapport de cause à effet peut être plus ou moins subjectif. Voir à ce sujet Thomières-Kokochkina I., « Odoris causa », *Op. cit.*

5) Vtoraja polovina avgusta. Donosjatsja polevye zapaxi. (E. Ginsburg, Krutoj maršrut).  
Deuxième quinzaine du mois d'août. On ressent l'odeur des champs. (E. Ginsurg, Le tournant.)

Le modifieur *polevoj* (de champ), formé à partir du substantif *pole* (un champ) permet de caractériser la sensation olfactive du point de vue de sa raison d'être. En effet, le contexte (voyage en train de Moscou à Yaroslavl') ne laisse pas de doute quant au sens que le narrateur rattache à l'adjectif *polevoj*. Considérons un exemple où apparaît un adjectif d'appartenance :

6) V vozduxe stoit lekarstvennyj zapax. (P. Bobrykin, Trup).  
Une odeur médicamenteuse règne dans l'air. (P. Bobrykin, Le cadavre).

L'adjectif *lekarstvennyj* est formé à partir du substantif *lekarstvo* (un médicament). De même que dans l'exemple 4, ici, l'adjectif d'appartenance bloque l'apparition du spécifieur. Et, bien que l'on ne puisse affirmer l'identité de sens entre le spécifieur (le nom au génitif) et l'adjectif d'appartenance<sup>77</sup>, il n'en reste pas moins vrai que la cause est exprimée une seule fois, au moyen d'un seul marqueur, de sorte que le nom au génitif et l'adjectif de se trouvent en distribution complémentaire.

Un autre cas de figure que nous illustrerons met en œuvre les pronoms indéfinis, comme *kakoj-to* (un certain), *nekij* (un certain), etc. Lorsqu'ils jouent le rôle de modifieur, le spécifieur est généralement absent. Considérons à ce titre l'exemple 7 :

7) Kakoj-to novyj, nejasnyj zapax došol do nas. (Z. Gippius, Jabloni cvetut).  
Une odeur nouvelle, indistincte, nous parvint. (Z. Gippius, Les pommiers sont en fleur).

Le pronom indéfini est ici suivi de l'adjectif *novyj* (nouveau)<sup>78</sup>. Le narrateur ne précise pas d'emblée l'origine de l'odeur car il ne la connaît pas. Or, une minute plus tard il parvient à l'identifier (pour l'avoir déjà connue). L'odeur est due au fait que les premières fleurs apparaissent sur le pommier<sup>79</sup>. Un phénomène similaire est illustré par l'exemple 8 :

---

<sup>77</sup> A noter par exemple : *rajskij aromat* (un arôme paradisiaque), *soljonyj zapax* (une odeur salée). Il est fréquent qu'un adjectif relationnel passe dans la catégorie des qualificatifs.

<sup>78</sup> Comme nous allons le voir ci-dessous, lorsque le substantif *zapax* (odeur) apparaît isolément, il renvoie à une odeur désagréable. C'est la raison pour laquelle les suites « pronom indéfini + zapax » sont inexistantes dans notre corpus. Un adjectif se trouve systématiquement inséré entre le pronom indéfini et le substantif lui-même.

<sup>79</sup> Voici le contexte droit : Nous la reconnûmes aussitôt et comprîmes aussitôt d'où elle venait. – La première fleur s'ouvre, dit Marta.

8) My vošli v kabinet. - Kakoj-to strannovatyj zapax, - skazal ja. (V. Skvorcov, Kanikuly vne zakona).

Nous entrâmes dans le bureau. - Drôle d'odeur, dis-je. (V. Skvorcov, Vacances hors la loi).

Deux modifieurs se trouvent ici combinés. Le pronom indéfini *kakoj-to* (un certain) et l'adjectif *strannovatyj* (litt. « un peu étrange », drôle d'odeur). Or, aucun n'identifie l'odeur, le narrateur se limite à exprimer son appréciation. L'odeur est présentée comme étant impossible à reconnaître et/ou à exprimer verbalement. Autrement dit, le narrateur n'en précise pas l'origine car elle lui est inconnue et qu'il n'est pas apte à la préciser.

Enfin, un dernier type de contextes où le nom d'odeur apparaît sans spécifieur concerne en exclusivité le prédicat *zapax*. Ce substantif, dans certains exemples, désigne une odeur désagréable :

9) U bel'ja pojavilsja zapax, a ran'she ego ne bylo.

Le linge acquit une odeur désagréable qu'il ne possédait pas auparavant.

La simple apparition du nom *zapax* sans spécifieur signale ici au lecteur la façon dont il doit interpréter le prédicat.

Pour conclure ce sous-chapitre consacré aux conditions dans lesquelles fonctionnent un nom d'odeur simple, nous dirons ceci. Cela est possible lorsque le contexte est suffisamment explicite, de sorte qu'aucun doute ne persiste quant à l'origine de l'odeur. Nous avons vu que la notion de prototype joue un rôle primordial à ce niveau. De même, le nom d'odeur apparaît isolément lorsqu'il est accompagné d'un adjectif d'appartenance (qui explicite la cause de l'odeur) ou d'un pronom indéfini (parfois combiné avec un adjectif qualificatif). Les deux cas de figure mentionnés ont ceci de commun qu'ils constituent une manifestation du principe du « rasoir d'Occam ». Conformément à ce principe pragmatique, la parcimonie constitue un fondement majeur pour l'explication des faits scientifiques. Enfin, nous avons relevés des contextes dans lesquels le substantif *zapax* est employé sans spécifieur car il est utilisé avec un sens particulier, et plus exactement, il désigne une sensation olfactive négative.

### 3. Les noms d'odeur composés.

Dans ce sous-chapitre consacré aux noms composés, nous nous intéresserons à la nature sémantique du spécifieur, autrement dit du substantif au génitif qui correspond à l'origine de l'odeur dans le but d'en proposer une classification. Pour ce faire, nous avons divisé les noms prédictifs relevés en trois sous-ensembles : structures avec un nom d'objet ou de substance, avec un nom de lieu et avec un nom abstrait.

a) Structures avec un nom d'objet ou de substance.

Le premier grand ensemble que nous distinguerons concerne les noms d'objets [au sens large] et de substances : *zapax pyli* (une odeur de poussière), *kerosina* (de kérosène), *ladana* (d'encens), *naftalina* (naphtaline), *travy* (d'herbe), *berjozy* (de bouleau), *kanifoli* (de colophane), *kolbasy* (de saucisson), *kraski* (de peinture), *xlora* (de chlore), etc. Par exemple :

9) V koridore stojal dušnyj zapax kerosina. (M. Gor'kij, Žizn' Klima Samgina).

Une odeur suffocante de kérosène régnait dans le couloir. (M. Gor'kij, La vie de Klim Samguine).

Si l'intercompréhension est possible, c'est parce que le narrateur exploite ici une connaissance collective, à savoir un consensus communément partagé en vertu duquel le kérosène possède une odeur particulière. Cela étant dit, tout locuteur n'est pas obligé de pouvoir expliciter les propriétés exactes de l'odeur en question. Si nous reformulons notre propos en termes linguistiques, nous dirons que sommes en présence d'un cas où la notion de prototype apparaît de façon évidente. La simple mention de tel ou tel aliment est censée évoquer chez le lecteur une référence précise ou, du moins, une idée relativement exacte de l'odeur en question.

Dans cet ordre d'idées, nous considérons nécessaire de mentionner les objets qui possèdent une odeur par définition. Leur propriété est de posséder une odeur que nous appellerons « fonctionnelle ». Par exemple :

10) Veter djorgal zanavesku i donosil v komnatu zapax lip. (I. Grekova, Letom v gorode).

Le vent tirait sur le rideau et apportait dans la pièce l'odeur des tilleuls. (I. Grekova, Un été dans la ville).

*Zapax lip* (odeur des tilleuls) fait partie d'un paradigme, à savoir *zapax berjoz* (odeur des bouleaux) / *elej* (des sapins), etc. Tous ces arbres possèdent une odeur spécifique qui fait partie de leur nature. On est en droit de parler ici de propriété prototypique. Un autre exemple notoire concerne les substantifs de la classe « parfums » :

11) Teper' ja sjadu u spinki divana, položū ruki na podborodok, nečajanno vzdohnuv zapax prostyni – zapax « Šaneli nomer pjat' », probočka (zolotoj plastmassovyj šar) neplotno zakryvaetsja, ja pomnju, tam čto-to tresnulo, teper' vse vešči iz škafa vynosjat na sebe ètot rezkij zapax. (P. Nastin, Sny, rasskazannye mal'čiku).

Je vais maintenant m'appuyer contre le dossier du divan, je poserai mes mains sur mon menton, je respirerai sans le vouloir l'odeur du drap, l'odeur du « Chanel numéro cinq ». Le bouchon, une boule en plastique doré n'adhère pas complètement, quelque chose s'est fissuré là-dedans et à présent, tout ce que l'on sort de l'armoire est imprégné de cette odeur âpre. (P. Nastin, Les rêves racontés au petit garçon).

Un parfum, par définition, a pour propriété essentielle d'avoir une odeur (généralement agréable). Cependant, chaque parfum et eau de toilette possède sa propre odeur. Dans le contexte cité, par l'emploi du nom propre « *Chanel numéro cinq* », l'auteur précise la marque du parfum utilisé, de façon à permettre au lecteur d'identifier l'odeur. Ce cas de figure est relativement rare. En effet, les hyperonymes tels que *dux* (*parfum*), *odekolon* (*eau de Cologne*), etc. sont plus fréquents :

(12) Perekladyvaja sumočku iz odnoj ruki v druguju, ona dolgo ukutyvala šēju prozračnym šarfikom ; vot nakonec sunula ruki v rukava. Ejo zatylok byl sovsem blizko. Ja počustvoval gor'kovatyj zapax duxov. (A. Volos, Nedvižimost).

Tout en passant son sac d'une main à l'autre, elle entoura longuement son cou avec un foulard transparent. Enfin, elle enfila son manteau. Sa nuque était toute proche. Je sentis l'odeur légèrement amère de [son]<sup>80</sup> parfum. (A. Volos, L'immobilier).

Le syntagme *zapax duxov* n'est pas assez précis, les variétés de parfum étant nombreuses<sup>81</sup>. Seule l'appréciation, *gor'kovatyj* (légèrement amère), est présente. En l'absence d'indications quant à la nature exacte de la substance odorante, nous sommes en droit de parler de prototypicalisation. Celle-ci est directement liée à la visée communicative. Elle semble être toute particulière dans l'exemple 12. En effet, le narrateur tient à souligner qu'il se trouve si près de sa compagne qu'il est capable de sentir le parfum qu'elle s'est mis. Il ne tient pas à identifier la marque du parfum, de ce fait, il se limite à en donner une idée. Pour ce faire, il s'appuie sur le prototype en vertu duquel un parfum possède une odeur caractéristique. La notion de prototype se manifeste également dans l'exemple 13 :

13) Aromat kofe i šveicarskij syr sozdajut atmosferu počti domašnego ijuta. (A. Zubkov, Via est vita. V snegax Mak-Kinli, « Vokrug sveta », 1995).

---

<sup>80</sup> Le pronom-adjectif possessif est absent en russe, mais nous avons considéré approprié l'introduire dans notre traduction.

<sup>81</sup> Fait intéressant, l'analyse de notre corpus a mis en évidence un rapport associatif qui existe entre les parfums et les fleurs : *Ona sidela, zakryv jubkami ves' divan, v goluboj poluteni ot zontika, podnjatogo nad svečami. V vozduxe stojal zapax tuberoz i narcissov – ejo ljubimyx duxov*. (M. Šiškin, Vsex ožidaet odna noč). – Elle était assise sur le divan que ses jupes recouvraient entièrement, dans la demi-ombre bleue du parasol suspendu au-dessus des bougies. L'odeur des tubéreuses et des jonquilles remplissait l'air. C'était son parfum préféré. (M. Šiškin, La même nuit nous attend tous).

L'arôme de café et le fromage suisse font presque sentir que l'on est chez soi. (A. Zubkov, *Via est vita*. Dans les neiges de Mak-Kinli, « Autour du monde », 1995).

L'odeur du café change en fonction de sa variété. Cependant, le fait de généraliser ne nuit aucunement à la compréhension car ce nonobstant, toutes les variétés de cette boisson partagent une odeur caractéristique, prototypique, grâce à laquelle elles correspondent à l'appellation « café » et peuvent être distinguées du thé, du chocolat, etc. Considérons des exemples similaires, mais qui mettent en évidence un nom collectif :

14) Ostavšis' nočevat' u Pavla, ja prosypalsja s zavedovym čuvstvom dosady : kak by rano ni bylo, s kuxni uže donosilis' zapax žarenogo i ostorožnyj ljazg ; èto označalo, čto minut čerez desjat' Anja .. postavit peredo mnoj gromadnuju tarelku, na kotoroj budut ležat' štuki četyre polukilogrammovyx kotlet. (A. Volos, *Nedvižimost'*).

Lorsque je restais la nuit chez Pavel, en me réveillant, j'éprouvais d'emblée un sentiment de dépit. Il pouvait être très tôt, et cependant, l'odeur de friture et un léger fracas métallique provenaient de la cuisine. Cela voulait dire qu'une dizaine minutes plus tard, Anja allait poser devant moi une énorme assiette avec quatre boulettes de viande d'une livre chacune. (A. Volos, *L'immobilier*).

L'hyperonyme *žarenoe* (litt. « le frit », la friture) n'est pas anodin dans ce contexte car, encore une fois, il s'agit là de prototypiser. Les caractéristiques d'une odeur d'aliments cuits sur poêle varient d'un récepteur (sujet humain) à un autre. Il existe cependant une commune mesure, faute de quoi l'intercompréhension serait vouée à l'échec. De la sorte, l'emploi de l'hyperonyme n'empêche pas, loin de là, la compréhension de l'exemple dont la visée communicative est différente. Elle consiste à insister sur la caractéristique saillante (dans un contexte donné) de l'odeur, de mettre le lecteur sur le chemin de la compréhension du contexte. Par ailleurs, le sens exact de *žarenoe* se trouve explicité dans le contexte droit, il s'agit de boulettes de viande. Considérons à présent l'exemple 15 :

(15) Opjat že zanovo zapivat' stala. Odno vremja, kak Zina pokalečilas', broсила bylo, a teper' snova zdorovo! I v samom dele, kogda Mar'ja Mixajlovna prišla i stala protirat' pol pod moej krovat'ju, ja javstvenno počujala zapax spirtnogo. (I. Grekova, *Perelom*).  
Et aussi, elle se mit de nouveau à boire. A une époque, lorsque Zina eut son accident, elle avait, semble-t-il, cessé, et là, elle reprit de plus belle ! En effet, lorsque Mar'ja Mixajlovna vint et se mit à laver par terre sous mon lit, je sentis distinctement une odeur d'alcool. (I. Grekova, *Le Tournant*).

La nature exacte de la boisson ingurgitée n'est pas identifiée par le narrateur. *Spirtnoe*, adjectif substantivé, peut renvoyer en russe à toute sorte de substances alcooliques. Conformément au principe du rasoir d'Occam, a) il ne peut pas donner de précisions ou b) ne le considère pas nécessaire. On peut au contraire affirmer que c'est le procès qui est mis en valeur. Pour cette raison, l'apparition du nom collectif *spirtnoe* est suffisante sans que l'on ait besoin de détails quant à sa nature exacte.

Le cas des noms d'odeur composés au moyen d'un nom d'objet ou de substance démontre la nécessité de faire appel aux outils théoriques tels que la théorie des prototypes et le principe d'Occam. En effet, l'origine de l'odeur est indiquée si celle-ci est identifiable (la notion de prototype y joue un rôle clé). Si la raison d'être de l'odeur ne peut être explicitée ou encore, si la visée informative est la prototypicalisation, le nom d'odeur n'est pas accompagné du spécifieur. Dans la suite de cette étude, il s'agira de voir la portée de ce constat.

b) Structures avec un substantif qui désigne un lieu.

Le deuxième grand groupe réunit les exemples où le spécifieur est un substantif de la classe des /+locatifs/ (terme de Maurice Gross). Tombent dans cette catégorie les toponymes et les noms communs. Cependant, une étude poussée révèle que les substantifs mentionnés ne se situent pas tous sur le même plan. Le premier cas qui attire notre attention concerne les noms des lieux que nous qualifierons de « fonctionnels »<sup>82</sup> et qui apparaissent dans l'exemple 16 :

(16) Alfred Krupp, k primeru, obožal zapax konjušen – razbogatev i postroiv ogromnyj zamok, on provjol sootvetstvujuščie ventiljacionnye kanaly v svoju spal'nju (A. Filippov, Otec geroja. Uolt Disnej i ego Myš (2001), « Izvestia », 2001.12.04)

Alfred Krupp, par exemple, adorait l'odeur des écuries. Il s'enrichit, il se fit construire un château. Les tuyaux de ventilation menaient des écuries vers sa chambre à coucher. (A. Filippov, Le père du héros. Walt Disney et son Mickey Mouse (2001), « Izvestia », 2001.12.04).

L'interprétation du syntagme *zapax konjušen* ne pose *a priori* de problèmes d'interprétation majeurs. Une écurie est le lieu où sont gardés les chevaux. En vertu du compromis social, le lecteur est capable de mettre en relation le lieu indiqué et le rôle (et, par conséquent, l'odeur) qui lui est propre<sup>83</sup>. Or, dans le cas de difficultés au niveau de l'interprétation, le

---

<sup>82</sup> Ce terme est de nous.

<sup>83</sup> De la sorte, de même que les substances (dont il a été question ci-dessus) les lieux « fonctionnels » peuvent être identifiés par l'intermédiaire de l'odeur qui y règne, même si une marge d'erreur est toujours possible.

narrateur peut orienter la compréhension en donnant des détails ou des précisions supplémentaires. L'exemple 17 est révélateur à cet égard :

17) Stojal ostryj zapax konjušen, opilok i tonkix duxov – tradicionnyj aromat cirka. (A. Grin, Blistajuščij mir)

Il y avait une odeur forte d'écuries, de sciures et d'un parfum fin, un arôme traditionnel de cirque. (A. Grin, Le monde brillant).

Contrairement à *zapax konjušen* dans l'exemple 16, le sens rattaché à *zapax cirka* dans l'exemple 17 est explicite. Le narrateur, qui souhaite transmettre au lecteur l'atmosphère qui règne dans le cirque, s'efforce à préciser ce qu'il sous-entend par *aromat cirka*. La paraphrase explicative est, en raison du principe d'Occam, à la fois pertinente et nécessaire dans ce cas.

Si nous nous penchons maintenant sur les noms de lieux « naturels », nous nous rendons compte que, linguistiquement, ils sont aussi parfois associés à une odeur qui leur est propre :

18) Ljogkij vlažnyj veterok donosit syroj zapax bolota. (V. Oseeva, Dinka proščaetsja s detstvom).

Un vent léger et un peu humide apporte une odeur humide de marécage. (V. Oseeva, Dinka dit au revoir à son passé).

Dans l'exemple 18, la présence de l'adjectif qualificatif *vlažnyj* (humide) antéposé au prédicat d'odeur *zapax* (odeur) permet d'entrevoir le sens rattaché à *zapax bolota* ou, plutôt, à la dominante de cette odeur, composé de plusieurs éléments (la mauvaise odeur, l'odeur de plantes qui poussent dans les marécages), la dominante que le locuteur vise à mettre en valeur.

Une autre remarque importante qui s'invite au niveau des phrases dans lesquels apparaît un nom de lieu est possible à partir de l'exemple 19 :

19) Rajskij sad byl polon blagouxanija i penija ptic. (E. Xaeckaja, Sinie strekozy Vavilona).

Le jardin du paradis était rempli d'arômes et de chants d'oiseaux. (E. Xaeckaja, Les libellules bleues de Babylon).

Contrairement à 18, dans l'exemple 19, le rapport « lieu » - « odeur » pourrait être reformulé comme « contenu – contenant ». En d'autres termes, le nom de lieu n'est pas considéré ici en tant que raison d'être de la sensation olfactive, mais comme le lieu où celle-ci est concentrée.

Les exemples similaires à 19 ne sont pas majoritaires dans notre corpus, cependant, leur existence met le doigt sur un fait extrêmement important. Les « noms de lieux », lorsqu'ils apparaissent en position de spécifieur, présentent un comportement différent des noms des substances, par exemple.

Jusqu'à présent, nous avons considéré uniquement les exemples qui mettaient en valeur des noms communs. Mais il arrive aussi que le nom de lieu (en position de spécifieur) soit un toponyme : *Moskva*, *Leningrad*, etc. Dans ce cas, comme on a pu le constater, l'interprétation des exemples s'avère être très délicate. Ainsi, d'après nos observations, l'apparition d'un toponyme s'accompagne généralement d'une explicitation :

(18) Paxlo fruktami, spelymi jablokami i grušami - xarakternyj osennij zapax Moskvy v jasnye suxie dni (P. Bobrykin, Kitai-gorod).

Ça sentait les fruits, les pommes et les poires mûres, l'odeur caractéristique de l'automne à Moscou par un temps dégagé et sec. (P. Bobrykin, Kitai-gorod).

Le syntagme *zapax Moskvy* est spécifié ici doublement. D'un côté, grâce au contexte gauche, où figure l'indication exacte de la source de l'odeur, *frukty* (fruits), *jabloki* (pommes), *gruši* (poires). De l'autre côté, on ne peut pas faire abstraction du contexte droit, *xarakternyj* (caractéristique, prototypique), *automnal* (d'automne), *v jaznye syxie dni* (par un temps dégagé et sec). L'auteur reconnaît donc implicitement que « odeur de Moscou » est subjectif, qu'il est composé de plusieurs odeurs et que, par ailleurs, il est susceptible de varier d'un moment à un autre. Enfin, le point de vue du sujet est aussi primordial. Aucune odeur particulière n'est associée à Moscou<sup>84</sup>. Il est facile de s'en rendre compte en considérant un autre contexte où il s'agit aussi du toponyme Moscou :

19) Sojdja s irkutskogo poezda na perron Rjazanskogo vokzala, Maša polminutki postojala, zažmurivšis' i vdyxaja zapax Moskvy – cvetočnyj, mazutnyj, bubličnyj (B. Akunin, B., Ljubovnica smerti).

Masha descendit du train en provenance d'Irkoutsk sur le quai de la gare de Riazan et resta sans bouger trente secondes, les yeux fermés et en respirant l'odeur de Moscou, faite de fleurs, de mazout et de bagels. (B. Akounine, La maîtresse de la mort).

Le contexte explicatif semble être le *sine qua non* de l'interprétation dans 18 comme dans 19. Or, dans 19, les composantes de l'« odeur de Moscou » auxquelles la jeune fille pense ne sont pas identiques à celles qui ont été mentionnées dans 18. Ce qui permet néanmoins de rapprocher ces deux exemples, c'est que l'odeur est représentée ici comme étant composée

---

<sup>84</sup> On peut néanmoins supposer que le narrateur oppose l'odeur de la ville de Saint-Pétersbourg à celle de la campagne.

de plusieurs éléments, nous sommes donc *stricto sensu* dans le domaine de la spécification. Il en va autrement dans d'autres contextes, et notamment dans 20 et 21, où le locuteur caractérise un toponyme par une seule odeur qui représente la quintessence de celui-ci. Deux exemples, 21 et 22, sont révélateurs à cet égard :

20) Druz'ja moi, vid krovi dajot ljudjam blaženstvo. Èto svjataja radost'. Bez krovi net vesel'ja, net veličija na zemle. Zapax krovi – zapax Rima. (D. Merežkovskij, Gobel' bogov).

Mes amis, la vue du sang nous donne le bonheur suprême. C'est la sainte joie. Sans le sang il n'y a pas de joie, il n'y a pas de grandeur sur Terre. L'odeur du sang, c'est l'odeur de Rome. (D. Merežkovskij, La mort des dieux).

21) Zapax fleur d'orange'a – zapax Sicilii ! Každaja ulica – bol'shaja, tjoplaja, dušistaja volna ! (M. Cvetaeva, Neizdannoe).

L'odeur de fleur d'oranger, c'est l'odeur de la Sicile ! Chaque rue est une grosse vague chaude et parfumée ! (M. Cvetaeva, L'inédit).

Dans les deux exemples cités, la présence du tiret indique la relation d'équivalence qui s'instaure entre deux parties de chaque phrase. Dans 20, c'est l'identification de deux odeurs, celle de sang et celle de Rome. Dans 21, c'est l'odeur de fleur d'oranger et de la Sicile. Il est à noter, à ce niveau, que le substantif *zapax* (odeur) est à chaque fois repris tel quel, il n'est remplacé par aucun autre nom d'odeur. L'auteur choisit une caractéristique saillante du nom de lieu dont il s'agit, ce qui, nous semble-t-il, augmente le caractère catégorique et sans appel de son message.

L'analyse des noms composés construits à l'aide d'un spécifieur de nature « locative » a permis de se rendre compte encore une fois de la validité des notions de prototype et du rasoir d'Occam. Les lieux « fonctionnels » peuvent être mis en relation avec une odeur prototypique, d'où la possibilité d'avoir des structures du type « nom d'odeur + nom de lieu ». Dans le cas contraire, le narrateur a recours aux paraphrases explicatives. Enfin, l'analyse ne peut passer sous silence certains cas particuliers, par exemple les contextes où il s'agit de généralisation.

### c) Structures avec un nom abstrait.

Les cas où le spécifieur est exprimé par un nom abstrait, et plus précisément un nom processif, sont relativement rares dans notre corpus, mais assez représentatifs d'un certain nombre de phénomènes. De ce fait, nous leur consacrons un sous-chapitre à part entière. Considérons l'exemple 22 :

22) Èto byl zapax požara. Pover'te mne : dym očaga paxnet po-inomu. (F. Gregori, Korolevskaja šutixa).

C'était l'odeur de l'incendie. Croyez-moi, la fumée d'un foyer sent différemment. (F. Gregori, La bouffonne du roi).

L'exemple choisi l'a été pour une raison toute particulière. *Zapax požara*, qui met en évidence un nom d'événement est ici opposé à *dym očaga*, où figure un nom de lieu. Si une telle analogie est possible, c'est que les deux sensations décrites ont un élément en commun, il s'agit de l'odeur de brûlé. Conformément au prototypé, le brûlé est susceptible d'évoquer aussi bien un incendie que la présence d'un habitat. Mais ce qui nous importe surtout dans ce contexte, c'est que le « brûlé » nous permet de comprendre le sens rattaché à *zapax požara*<sup>85</sup>. *Požar* est mis en parallèle avec un nom concret, *gar'* (le brûlé)<sup>86</sup>. Ce type de transfert de sens est par ailleurs tout à fait légitime dans la mesure où seuls les objets [concrets] se prêtent à l'observation par les sens, y compris par l'odorat. Les notions abstraites ne peuvent être observées, par définition<sup>87</sup>.

D'autres exemples que nous avons relevés posent des problèmes de compréhensions majeurs. Il s'agit de « vrais » noms d'événements, tels que *vojna* (guerre), *izbienie* (massacre), *sraženie* (bataille), etc. Dans ce cas, vu que l'interprétation a souvent besoin d'être orientée, les paraphrases explicatives sont de mise :

23) Ot soldat paxnet bomžom i psinoj. Ot nas uže tože. Èto zapax vojny. Im propityvaešjsja za sutki. (I. Najdjonov, « My vyšli s podnjatymi rukami », « Russkij reportjor », 31, 21-28 avgusta 2008).

Les soldats sentent le clochard et le chien. Nous de même maintenant. C'est l'odeur de la guerre. On s'en imprègne dans l'espace d'une journée. (I. Najdjonov, « Nous sortîmes les mains en l'air », « Le reporter russe », 31 ; 21-28 août 2008).

L'hyperonyme *vojna* (la guerre) apparaît dans troisième phrase. Or, le contexte gauche explicite le sens que le locuteur rattache à « *zapax vojny* » dans l'exemple 23 au moyen

---

<sup>85</sup> Le statut exact du substantif *požar* (incendie) est difficile à trancher dans la mesure où il se combine aussi bien avec les verbes supports des noms d'événements, tels que *slučatsja / slučit'sja* (se produire, arriver, avoir lieu) et *proisxodit' / proizojtj* (avoir lieu, se produire), il admet également les verbes de perception, comme par exemple *smotret' / posmotret' na* (regarder qqch.).

<sup>86</sup> L'analyse pourrait être approfondie en utilisant la notion de résultat. En effet, si l'on considère le procès désigné par le substantif *požar*, on se rend compte que celui-ci comporte un résultat naturel. La violence (et même l'existence) d'un incendie est jugée en fonction des dégâts causés, de son effet, ou encore, de son résultat. Inversement, le fait d'observer les dégâts permet de conclure [en vertu d'un consensus] qu'un incendie a eu lieu.

<sup>87</sup> Pour cette même raison, les noms d'odeurs composés dans lesquels le spécifieur est exprimé par un nom abstrait sont minoritaires dans notre corpus.

d'autres substantifs, *bomž* et *psina*. Leur emploi obéit au principe de parcimonie d'Occam. En effet, le narrateur, conscient des problèmes susceptibles de se poser quant à l'interprétation, et pour éviter une trop grande marge de subjectivité, explicite le sens qu'il rattache au syntagme *zapax vojny*. *Vojna* est mis en parallèle avec des noms concrets, qui renvoient à des objets [au sens large] perceptibles<sup>88</sup>.

Un dernier cas de figure que nous mentionnerons concerne les exemples où le spécifieur est exprimé par un substantif qui renvoie à un phénomène météorologique : *dožd* (pluie), *groza* (tempête), etc. Dans ce cas, contrairement à *vojna*, par exemple, l'apparition des paraphrases est rare :

24) V komnate s rešjotčatymi oknami syraja svežest', zapax doždja, mokroj krapivy, travy. (I. Bunin, Dnevniky).

Dans la pièce où les fenêtres sont couvertes de grilles, il fait frais et humide, on sent l'odeur de la pluie, de l'ortie mouillée et de l'herbe. (I. Bunin, Journal intime).

Le sens que l'auteur rattache au syntagme *zapax doždja* (odeur de la pluie) n'est pas ici expliqué à travers des détails particuliers. Cependant, même si une marge de subjectivité est possible, le substantif *la pluie* désigne un phénomène dont tous les lecteurs possèdent une connaissance directe. De la sorte, dans des contextes de ce type, une paraphrase serait superflue.

Au terme de ce sous-chapitre consacré aux prédicats composés « nom d'odeur + nom abstrait » nous dirons que leur spécificité consiste dans le fait que leur fonctionnement est généralement basé sur le phénomène de métonymie « nom concret vs nom abstrait ». Celle-ci se base sur les propriétés prototypiques associées à tel ou tel événement. En vertu du principe d'Occam, les paraphrases explicatives sont de mise lorsque le contexte ne contient pas suffisamment d'informations relatives à l'origine de l'odeur.

### 3. Conclusion.

Dans cet article, nous nous sommes efforcés de vérifier certaines hypothèses relatives au fonctionnement des noms d'odeurs simples et composés en russe. Nous avons, pour ce faire, eu recours au principe pragmatique du rasoir d'Occam et à la théorie des prototypes.

Le principe du rasoir d'Occam possède une portée double. Il explique tout d'abord la coexistence des noms prédictifs simples et composés. Les noms d'odeur désignent des

---

<sup>88</sup> Les prédicats tels que *zapax molodosti* (odeur de la jeunesse), *drevnosti* (de l'antiquité), *grusti* (de la tristesse) seront considérés dans une étude ultérieure. Par ailleurs, *zapax vojny* (odeur de la guerre) est à chaque fois explicité de façon différente dans nos exemples, ce qui démontre le caractère subjectif de la sensation désignée par « *zapax vojny* ».

phénomènes dont la raison d'être peut être exprimée linguistiquement au moyen du substantif au génitif. Lorsque l'origine de l'odeur peut être rétablie à partir du contexte (notamment lorsqu'il s'agit d'anaphore associative), le narrateur utilise un nom simple. Si le contexte a besoin de précisions, il optera pour un nom composé. De même, il arrive que le contexte comporte une paraphrase explicative, conformément aux souhaits du narrateur. Enfin, s'agissant du prédicat *zapax*, il est parfois employé isolément pour désigner une odeur désagréable.

La notion de prototype est également valable à deux niveaux. D'une part, s'agissant des noms prédicatifs simples, il est la base du fonctionnement de l'anaphore associative. S'agissant des noms composés, l'existence des propriétés prototypiques (associées à une substance, un objet, un lieu, etc.) constitue le gage de la compréhension du contexte par le locuteur. Enfin, nous avons également relevé des exemples où le but du locuteur consiste à prototypiser et nous avons explicité les contraintes qui pèsent sur l'emploi des noms prédicatifs simples et composés.

### **Bibliographie.**

- 1) Gross, M., 1981, « Les bases empiriques de la notion de prédicat sémantique », *Langages*, N° 63, Paris, Larousse, pp. 7-53.
- 2) Harris, Z.S., 1976, *Notes de cours de syntaxe*, Paris : Seuil.
- 3) Kleiber, G., 2012, « Carte d'identité linguistique des odeurs », *Revue IRIS*, N° 33, pp. 91-103.
- 4) Kleiber, G., 1990, *La sémantique du prototype. Catégories et sens lexical*, Paris, PUF.
- 5) Kokochkina, I., « Le paradoxe du silence russe », *Actes du 3<sup>e</sup> colloque Res per nomen, La référence, la conscience et le sujet énonciateur*, du 26 au 28 mai 2011 à Reims, CIRLEP, 2012, pp. 162-170.
- 6) Thomières-Kokochkina, I., 2012a, « La façon de dire le son en russe. (Contribution à l'étude des noms prédicatifs de « sensations auditives »), *Revue des études slaves*, t. 83/ 2-3, pp. 579-592.
- 7) --2012b, « Predicative nouns of olfactory sensations ("smell predicates" in modern Russian) », *communication au Congrès de la Société Internationale d'Ethnobiologie*, Montpellier.
- 8) --2013c, « Ode à l'odeur », *La Revue russe*, N° 40, pp. 49-60.
- 9) --2014, « La petite grammaire des sons : prédicats russes et leurs verbes supports », *sens, formes, langage. Contributions en l'honneur de Pierre Frath*, Université de Reims, pp. 331-342.
- 10) --2014, « Je sens, donc je dis ! (Les noms prédicatifs d'odeurs simples et composés en russe) », 2013, *32<sup>nd</sup> International Conference on Lexis and Grammar*,

- Universidade do Algarve, Faro, Portugal, September 10-14, 2013, Pre-Proceedings, Jorge Baptista, Mario Monteleone, pp. 159-163.
- 11)--2014, « Cinquanta sfumature sonore in italiano e in russo », *Parallelismi linguistici, letterari e culturali*, Ohrid 13-14 settembre 2014, sous presse.
- 12)--2015a, « Odoris causa », *Aktuak'nye problemy lingvistiki i gumanitarnyx nauk (Problèmes actuels de linguistique et des sciences humaines)*, Moskva, RUDN, pp. 78-90.
- 13)--2015b, « Predikaty vosprijatija : semantika, sintaksis, pragmatika », *BASEES*, Cambridge, communication.
- 14)--2015b, « Les noms de sons et d'odeurs en russe. Valeurs et emplois », *Neophilologica*, vol. 28, sous presse.
- 15)--2015c, « Sens dits, sens interdits. Les noms d'odeurs simples et composés en russe », *Actes de la Journée d'études « Pour une linguistique sensorielle »*, Université Catholique de Lille, organisée par Rémi Digonnet, le 17 avril 2015, Honoré Champion, sous presse.